ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE



ROUMAINE D'HISTOIRE

BCU Cluj / Central University Library Cluj

1984

BIBLIOTECA
CONTROL UNIVERSITA
EXEMPLAR EGAL
RUNNAPO

avril - Juin

2

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNI,

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de rédaction

EM. CONDURACHI — rédacteur responsable; N. FOTINO — rédacteur responsable adjoint; DAN BERINDEI, LEONID BOICU, VIRGIL CÂNDEA, FLORIN CONSTANTINIU, DAMIAN HUREZEANU, VASILE NETEA, ŞERBAN PAPACOSTEA, ŞTEFAN PASCU, ŞTEFAN ŞTEFĂNESCU, membres; ŞTEFAN ANDREESCU — secrétaire de rédaction.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

La Revue Roumaine d'Histoire paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger sera adressée à Rompresfilatelia — sectorul export-import presă, P.O. Box 12—201, telex 10376 prsfir București, Calea Griviței nr. 64—66. En Roumanie, vous pourrez vous abonner par les bureaux de poste ou chez votre facteur.

Les manuscrits, les livres et les revues proposés en échange, ainsi que toute correspondance, seront envoyés à la rédaction: 71261 București, 1, Bd. Aviatorilor, tél. 50.72.41.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA Calea Victoriei 125, tel. 50.76.80, 79717 Bucuresti, România

TOME XXIII, Nº 2 avril—jain 1984

R E V U E ROUMAINE D'HISTOIRE

SOMMAIRE

DIPLOMATIE ET SYMBOLES POLITIQUES	
M. HOLBAN, Autour de la première ambassade d'Antonio Rincon en Orient et de sa mission auprès du voyvode de Transylvanie, Jean Zápolya (1522–1523) STEFAN S. GOROVEI, Armoiries et rapports politiques: le «cas» moldave au XIV° siècle	101 117
NICOLAE LIU, La révolution de 1848 et les rapports intéllectuels franco-roumains ALEXANDRU ZUB, Sur l'histoire de la culture en Roumanie durant la période de l'entre-deux-guerres	129 145
Notes et discussions	
STEFAN LEMNY, L'Ecole Transylvaine et l'idée de patrie	157' 165
Comptes rendus	
MICHEL PHOTEINOPOULOS, Nomikon Procheiron (1766), Athènes, 1982 (Radu Lungu) SERBAN RĂDULESCU-ZONER, Dunărea, Marea Neagră și Puterile Centrale, 1878—	171
1898 (Le Danube, la Mer Noire et les Puissances Centrales, 1878–1898), Cluj-Napoca, 1982 (Eliza Campus)	173 176
La vie scientifique	
Dan Berindei à soixante ans. Bibliographie scientifique (Anastasie Iordache)	179



Rev. Roum. d'Hist., XXIII, 2, p. 99-194, Bucarest, 1984

AUTOUR DE LA PREMIÈRE AMBASSADE D'ANTONIO RINCON EN ORIENT ET DE SA MISSION AUPRÈS DU VOYVODE DE TRANSYLVANIE, JEAN ZÁPOLYA (1522—1523)

par M. HOLBAN

L'agent de François Ier en Orient n'est pas un inconnu. Déjà dans Charrière, Négociations de la France dans le Levant il figure en bonne place avec ses missions auprès de Sigismond de Pologne en 1524 et de Jean Zápolya, rival de Ferdinand d'Autriche en 1527, ainsi que celles plus sensationnelles auprès de Soliman le Magnifique. La publication en 1900 de son rapport inédit adressé à l'amiral Bonnivet, rédigé à Venise le 4 avril 1523, a fait connaître une mission en Pologne et en Hongrie, ignorée jusque là, présentée par V. L. Bourrilly, dans un article intitulé La première ambassade d'Antonio Rincon en Orient (1522-1523) 1, où il fournit des détails fort intéressants sur les antécédents assez obscurs de ce personnage, ainsi que sur les circonstances politiques de cette première mission plutôt ambiguë, ne méritant pas entièrement la qualification d'ambassade qui lui est donnée. C'est en marge de ce texte que nous voudrions analyser quelques aspects nouveaux de cette entreprise étonnante qui témoigne de la part de ses initiateurs d'une information lacunaire et anachronique. ayant été valable pour les années 1510-1515, quand on surprend une alliance tacite entre le roi Sigismond de Pologne (1506-1548) et le chef du parti « national » magyar Jean Zápolya, mais non plus après cette date. Or si les circonstances critiques de l'année 1522, évoquées par l'éditeur, quand la France devait faire face à l'attaque combinée des forces espagnoles, anglaises et autrichiennes, expliquent la nécessité pour le roi d'une tentative de diversion, le choix des partenaires invités à se joindre à lui dans la conjoncture diamétralement opposée à celle antérieure au traité de Vienne, ainsi que le défaut d'instructions précises et de pouvoirs valables à cet agent improvisé, susceptibles d'engager la foi de son maître. font preuve d'une incrovable légèreté. Dans ces conditions Rincon crut bien faire de prendre certaines initiatives et d'outrepasser allègrement son mandat, comme on pourra voir par la suite.

 $^{^1}$ Publié dans la « Revue d'Histoire Moderne et Gontemporaine », t. II, 1900-1901 p. 23-44.

RAPPORTS DE LA MAISON D'AUTRICHE AVEC LES JAGELLONS EE HONGRIE ET DE POLOGNE JUSQU'EN 1515

Le conflit opposant les Jagellons de Pologne et de Hongrie aux visées persistantes des Habsbourg sur le royaume de St. Etienne, avait abouti en 1515 à un compromis lourd de conséquences : le double mariage autrichien de Louis et d'Anne de Hongrie à Ferdinand et Marie de Habsbourg. couronnement d'une politique d'accaparement poursuivie pendant un demi-siècle par la Maison d'Autriche, depuis les prétentions de l'empereur Frédéric III sur la Hongrie, inspirant le traité conclu avec le roi Mathyas en 1463, prétentions renouvelées à la mort de ce dernier en 1490, quand le roi de Bohême, Vladislav Jagellon fut appelé à lui succéder (1491–1516). Pour tenir en échec le roi de Pologne, Casimir, père de Vladislav, l'empereur Frédéric III s'allia au grand prince de Moscou, Ivan III, et réussit à arracher au nouveau roi de Hongrie des concessions importantes par le traité de Presbourg (ou Poson, aujourd'hui Bratislava) du 7 novembre 1491. A son tour l'empereur Maximilien s'empressa de s'allier au successeur d'Ivan III, Vassilie Ivanovitch (1515-1533) mettant à profit les difficultés inhérentes au début du règne en Pologne et en Lithuanie de Sigismond I^{er}. Celui-ci succédait à son frère Alexandre (grand-duc de Lithuanie 1492-1506 et roi de Pologne, 1501-1506) à un moment fort critique. Pour commencer, l'empereur allait engager le grand maître de Prusse à lui refuser l'hommage. C'est dans ces circonstances que furent entamées par lui des négociations avec le Jagellon de Hongrie en mars 1506, préludant au compromis de 1515 souscrit par Sigismond sous la menace de la coalition de l'empereur, des chevaliers de Prusse et du grand prince de Moscou. La guerre des Moscovites, le soulèvement des Lithuaniens et les incursions des Tatars eurent raison de la résistance du Jagellon de Pologne. Ce fut celui de Hongrie qui fit office de médiateur. Les deux frères se réunirent à Poson-Bratislava, où ils durent attendre vainement la venue de l'empereur, qui fit dire qu'il les accueillerait à Vienne, où d'ailleurs il n'arriva qu'assez tard en juillet.

Ainsi ce n'est qu'au prix d'une longue patience que Sigismond obtint le retrait de l'appui prêté par Maximilien aux chevaliers de Prusse et la promesse de négocier pour lui un traité de paix avec les Moscovites. Finalement le congrès de Vienne s'acheva dans l'euphorie d'une cordialité générale. Il est vrai que lors de la descente victorieuse de François I^{er} en Italie, le roi de Hongrie fit demander à son frère s'il était toujours d'avis d'envoyer les délégués désignés pour accomplir les dernières formalités de l'accord, ou d'attendre peut-être le développement des événements en cours, mais ce ne fut qu'une hésitation d'un moment. La médiation de l'empereur auprès des Moscovites valait bien cette complaisance. De son côté le roi de Hongrie, roi débonnaire et facile, ne soulevait point d'objection au double mariage, étant entièrement gouverné par son vice-chancelier, Georges Szakmary, évêque des Cinq Églises (diocèse de Pecs), acquis aux intérêts de l'empereur Maximilien.

RÉSISTANCE DU PARTI «NATIONAL». VISÉES DE JEAN ZÁPOLYA

Contre l'action persistante des Habsbourg s'était amorcé un courant de résistance au sein des magnats et de la noblesse, mais qui n'allait pas-

jusqu'à former un parti proprement-dit. Les magnats se jalousaient entre eux, et — pire que tout — la division régnait entre les magnats et la noblesse, qui ne devenaient solidaires que face aux serfs exploités. Mais un parti était en train de naître autour d'un chef aux ambitions tenaces, Jean Zápolya. Parmi les magnats opposants à la Maison d'Autriche, il était sans conteste le plus en vue et le plus puissant, étant le plus grand seigneur terrien de tout le royaume, pouvant mettre sur pied une troupe à sa dévotion, avec des moyens propres dépassant de beaucoup ceux des autres, et bientôt ceux mêmes du roi. Fermement résolu à obtenir la main de la première-née du roi, la petite Anne âgée de 6 ans, qui venait d'être déclarée héritière présomptive de son jeune frère Louis si celui-ci allait mourir sans lignée, il vint à la tête d'une escorte de 200 cavaliers surprendre le roi à Kremnitz en Bohême pour lui faire sa demande et lui signifier en même temps avec jactance qu'il n'avait pas le droit de mener les enfants royaux hors du pays. Pour l'éloigner de la capitale, le roi le nomma voyvode de Transylvanie. Zápolya, ayant gagné à sa, cause le conseiller et secrétaire du roi Sigismond de Pologne, Pierre Tomicki, lequel essayait de ménager une entrevue entre son maître et le roi de Hongrie afin de combattre l'influence du vice-chancelier, Georges Szakmary, ce dernier empêcha cette rencontre, mais ne put révoquer le consentement donné par le roi Vladislav au mariage de son frère avec la propre sœur de Jean Zápolya, Barbara, apparentée par sa mère, duchesse de Teschen, à son futur époux. Les noces eurent lieu en janvier 1512. Peu après, le 6 avril, Tomicki revint en Hongrie, auprès du roi, porteur de messages officiels d'une portée générale: péril ture, alliance plus étroite entre les deux royaumes, etc., mais en tête à tête il lui transmettait le message secret de son maître, qui le mettait en garde contre « l'influence d'un certain parti » et l'avertissait des plans de l'empereur de se faire attribuer la qualité de régent du royaume et de protecteur des enfants royaux en cas de minorité royale. Il fallait donc obtenir du roi Vladislav qu'il désigne de son vivant le tuteur du jeune Louis dans la personne de son frère Sigismond. Il fallait encore nommer aux plus hautes charges les Zápolya afin de contrebalancer le pouvoir de la clique de l'empereur, représentée par le palatin Perenyi et l'évêque des Cinq Églises. Ceux-ci se vantaient d'impliquer le roi Sigismond dans une guerre avec les voyvodes de Moldavie et de Valachie au cas où il s'opposerait à leurs menées. Finalement il fallait prendre date pour une entrevue des deux frères à Brunn (Brno).

De son côté, Jean Zápolya, pour mieux s'affirmer, entreprit de son propre chef un coup de main heureux au-delà du Danube, non loin de Severin avec une troupe de 1900 gens d'arme, contre l'interdiction expresse de son roi, soucieux de ne point irriter les Turcs. Peu après il vint renouveler sa demande dans un style assez menaçant. Suivi de mille cavaliers, il força son entrée dans Bude et fit irruption dans le palais du roi, lequel pris de court, fit mine d'accueillir favorablement ses déclarations.

Ultérieurement l'opposition assez nette entre les deux camps pour et contre l'empereur se compliqua des suites de la guerre populaire des serfs (été 1514). Le crédit qu'en tira Jean Zápolya, vainqueur des forces de G. Dozsa, faisait craindre une action de ses partisans pour le porter au trône comme roi «national», le faible Vladislav étant rendu

responsable, de même que le primat Thomas Bákoczy, de la croisade ayant fourni l'occasion du dit soulèvement. Dans ces conditions, le roi et le primat recherchèrent l'appui de l'empereur. L'évêque des Cinq Églises sut attirer de son côté le secrétaire Tomicki, qui détermina le roi Sigismond à expédier son vice-chancelier Christophore Szydlowicz auprès du roi Vladislav, afin que celui-ci obtienne de l'empereur sa médiation pour le conflit avec les Moscovites. Le vice-chancelier fut capté également par l'évêque qui demanda sa promotion au rang de chancelier, cependant que Tomicki était nommé vice-chancelier. L'entrevue des deux rois avec l'empereur fixée pour le 21 février à Poson (Bratislava) n'eut lieu, comme on l'a vu, qu'en juillet 1515.

DÉFAITE DE JEAN ZÁPOLYA AU DANUBE (1515)

Quant à Jean Zápolya, retenu en Transylvanie, et comptant qu'une action d'éclat contre les Turcs à ce moment pourrait lui assurer la main de la princesse Anne, avec tout ce que cela comportait de conséquences pour la minorité du jeune Louis, il entreprit une expédition au-delà du Danube à la tête de dix mille hommes, ayant préalablement demandé au gouverneur de Belgrade les grosses pièces d'artillerie installées pour sa défense. Mettant le siège devant la forteresse turque nommée par les habitants chrétiens Sarno, et par les Turcs Cabala ou Cavilla, il en fut chassé par le beg Ali de Semendria, accouru en toute hâte avec des forces insuffisantes, mais qu'il sutofaire parraître formidables, grâce à une ruse de guerre assez simple. Ayant capturé l'artillerie de Zápolya, il le mit en fuite. Celui-ci décampa avec le gros de ses troupes, abandonnant le reste. La nouvelle si peu glorieuse de cette défaite parvint au roi Sigismond à Poson vers le 15 mai 2, quand il en avisa par lettre la reine Barbara, avec tous les ménagements requis par son état. Le 20 mai fut rédigé l'acte de compromis entre le roi Vladislav et le délégué de l'empereur sous la garantie du roi Sigismond, et le 16 juillet à Vienne furent célébrées solennellement les doubles fiançailles par le primat de Hongrie.

NOUVELLE ORIENTATION DU ROI DE POLOGNE

En même temps que ce coup porté aux ambitions de Jean Zápolya, disparaissait aussi le lien noué en 1512 par le mariage de Barbara avec

² « Nous ne voulons vous laisser ignorer que le très illustre voyvode de Transylvanie, le frère de votre majesté et notre très cher beau-frère a livré récemment un combat contre les Turcs, avec des chances tellement contraires qu'après avoir perdu une partie de son armée, il a été contraint de se retirer. Bien que nous ne connaissions pas suffisamment l'étendue de la défaite des forces chrétiennes au cours de cette lutte, il est certain pourtant que les ennemis de la foi chrétienne ont mené leur combat fort bien, avec un succès heureux. Quoique ceci soit cause de douleur pour la majesté fraternelle (= le roi Vladislav, frère de Sigismond) comme aussi pour nous et d'une douleur non moindre pour tous les gens de bien, pourtant une chose nous console grandement, c'est que selon les témoignages les plus importants, le seigneur voyvode s'est retiré sain et sauf avec ses forces principales dans un lieu non menacé, vers lequel s'est dirigé aujour-d'hui l'illustre seigneur Georges (= de Brandebourg), notre très cher parent, avec une nombreuse troupe à cheval, et suivant l'ordre de la majesté fraternelle, de tous côtés se hâtent vers lui des forces militaires, et îl n'y a nul doute que l'armée une fois rétablie, on ne puisse contraindre l'ennemi à payer avec usure notre récente défaite. » (Acta Tomiciana, t. IV, p. 370-371).

le roi Sigismond. La jeune reine mourait deux mois après le retour de son mari. Elle avait mis au monde sa seconde fille durant l'absence prolongée du roi. Après la mort de sa femme celui-ci allait changer d'humeur à l'égard de son ancien beau-frère, dont il se plaignait assez aigrement dans une lettre du 2 octobre en réponse à une communication de son chancelier Szydlowicz: «Ce que ta seigneurie nous à écrit au sujet des agissements du voyvode de Transylvanie nous déplaît fort, car nous l'avons averti bien souvent, ainsi que la duchesse, sa mère, tant par nos lettres, que par nos émissaires, et il ne nous semble pas devoir les exhorter davantage, mais puisqu'ils ont refusé de se conduire autrement et tel qu'il convient à l'égard de leur maître, nous ne les défendrons plus dans les déboires qui pourraient de nouveau leur survenir. Qu'ils agissent donc à leur propre risque, puisque, mis en garde tant de fois, ils ne remplissent pas leur obligation et leur devoir. Et cela ne fait point de doute que madame la duchesse verrait avec plaisir le seigneur voyvode observer la foi et l'obéissance requise, mais lui, probablement ne lui obéit guère, et donc il ne nous semble pas devoir insister si souvent en pure perte ». Répondant aux nouvelles sollicitations de sa belle-mère, venue à l'enterrement de sa fille, et qui le priait d'intervenir auprès du roi Vladislav en faveur du voyvode en butte aux attaques de ses « émules », le roi promettait d'envoyer un messager spécial à son frère, mais il engageait la mère de Zápolya à l'exhorter de se conduire avec moins de superbe à l'égard du roi. Il envoya effectivement son secrétaire, mais sur ces entrefaites le roi Vladislav mourait à Bude, le 14 mars 1516. Un conflit survenu entre Zápolya et le neveu du roi, Georges de Brandebourg, au sujet de deux places détenues par le voyvode et revendiquées par ce dernier, éloigna encore davantage le roi de son ancien beau-frère. D'ailleurs Sigismond se laissait capter toujours davantage par l'empereur Maximilien qui lui offrit en mariage sa petite-fille, Eléonore ou une autre de ses parentes: Bona Sforza, fille d'Isabelle d'Aragon, que le roi épousa en 1518. C'était un lien de plus avec l'empereur. Il n'est donc guère étonnant que sollicité par François Ier de lui donner sa voix pour l'élection impériale (1519), il ait répondu qu'il l'avait déjà engagée pour Charles d'Espagne.

ETAT DE LA HONGRIE AU MOMENT DE LA MISSION D'ANTONIO RINCON

On a sur l'état désespéré de la Hongrie vers ce moment deux témoignages éloquents : le rapport du magnat Bornemisa à Sigismond ³, tuteur nominal du jeune Louis II, exposant les abus et la mauvaise administration du royaume menant à la catastrophe, et le tableau d'ensemble brossé par le secrétaire Francesco Massaro ⁴ de l'orateur de Venise, Lorenzo Orio, après la fin de sa mission (1519—1523). Analysant les causes générales de la situation décrite : crise d'autorité, crise financière, frappe

⁴ M. Sanuto, Diarii, t. 35, col. 99-116.

³ Ibidem, t. VI, doc. CCXVI, p. 253, sqq., publié sans date, mais pouvant être situé vers le milieu du mois de mars. Voir également du même le rapport adressé en 1517 à Sigismond, dénonçant l'état lamentable du royaume et l'inconscience générale devant le péril turc, ibidem, t. IV, doc. CXXI, p. 114-117.

extravagante de monnaie ne pouvant être considérée autrement que fausse, rivalité des grands partagés en factions pro et anti-allemandes, animosité profonde entre la noblesse et les magnats se partageant les ressources existantes, sorte de lutte de classe, venant compléter de manière assez paradoxale le soulèvement des serfs de 1514, et pour couronner le tout, indifférence totale à la menace turque, l'auteur de l'exposé passe en revue les principales figures des dignitaires et gouvernants hongrois groupés selon leur attitude à l'égard de la Seigneurie de Venise. Il est curieux que le portrait de Zápolya, tracé avec sympathie, ne manque pas de pressentir de manière étonnante son futur rôle dans le désastre de Móhacs. Car il voit en lui un autre « Gazeli » ⁵. Il s'agit de Berdi Ghazali, beg d'armée jouissant de la confiance du soudan d'Égypte, Khansou, qu'il trahit au cours de la bataille d'Alep en 1516.

Le sort de la Hongrie semblait scellé. On se demande donc à quel point la cour de France était-elle informée de la situation réelle de ce pays, au moment où elle y dépêchait Antonio Rincon. Mais un point important reste à élucider. Quel était au juste le caractère de la mission de Rincon?

CARACTÈRE DE LA MISSION DE RINCON

Lui-même ne donne point de détails sur son voyage ou sur sa mission, ne semblant pas très bien se rendre compte de sa véritable portée, se prenant parfois pour un authentique ambassadeur. Lancé dans l'inconnu sans renseignements valables sur les gens qu'il devait aborder, et chargé à la fois de tâter le terrain, de sonder la disposition des esprits et d'offrir l'amitié de son roi avec discrétion à la fois et avec éclat, il ne semble pas avoir observé le dessous des cartes. En traversant rapidement la Hongrie, il n'a pas pu se rendre compte de la véritable situation du pays, se flattant d'obtenir d'une alliance avec les opposants du régime en place, des forces armées considérables pour le service du roi de France.

Dès son arrivée il dut se débrouiller tout seul. Dépêché auprès de Zápolya, il apprit que « ce grand seigneur, le voyvode de Transylvanie, à qui je portais des lettres de S.M.T.C.(= Sa Majesté Très Chrétienne) était très loin, aux confins de la Turquie (c'est-à-dire la Valachie) avec son armée, occupé à lutter contre » un pacha turc qui avait passé le Danube en force. « Je ne crus pas bon d'aller vers lui... Cependant possedé du désir de servir S.M.T.C., je me disposai à commencer ma négociation. J'allai trouver le comte Bornemisa 6 à Bude, capitale de ce royaume.

⁵ Ibidem, col. 108, portrait de J. Zápolya: ...Lo illustrissimo vayvoda de Transylvania savio, prudente et de optimo inzegno, buon amico di questo Stato (= Venise), ben amato da tutti, inimico de Alemanni, ma del Palatino (= Stefan Báthory) inimicissimo, e tamen mangia e beve insieme tutto il giorno. E valente capitano, ma non de tanta experientia come bisogneria ad uno capitano per quel regno; ma l'é un altro Gazeli, e saria contento che quel regno si perdese et poi lui con il favor de transilvani recuperarlo e farse re: ma el vivera poco per esser ethico.

⁶ Ibidem, col. 108, portrait de Bornemisa: « ... el magnifico Bornemisa ... é molto vecchio, savio, astuto et valente ne le armi. assai ben inclinato a questo Stato, e inimico di questo marchese di Brandiburg ».

Ce Bornemisa y est lieutenant de son roi. Je m'entretins avec lui, et après de longues discussions je lui donnai la lettre de S.M.T.C. Il la prit, non sans surprise, enfin il demeura serviteur dévoué de S.M.T.C., prêt à tout faire contre la maison d'Autriche, pourvu qu'il eût un appui. Il m'encouragea à me rendre auprès du sérénissime roi de Pologne, car e'était lui le fondement, sans lequel rien ne se pourrait entreprendre en Hongrie et sur ce je le quittai ». On est frappé d'une certaine contradiction. Rincon juge nécessaire d'expliquer la qualité de Bornemisa, et plus loin celle du primat, malgré le fait qu'il était porteur de lettres qu'il devait leur remettre. Il se peut qu'il ait été muni d'un certain nombre de lettres de créance, invitant à prêter foi aux dires de leur porteur, avec l'adresse en blanc, qu'il aurait eu la faculté de compléter selon son inspiration. Exception faite pour la lettre adressée directement au roi de Pologne et celle à Jean Zápolya. Il est probable que Rincon ne souffla mot à Bornemisa, et plus tard au primat de sa mission auprès de Zápolva, et même qu'il garda la même discrétion à l'égard de Bornemisa, à propos de sa visite chez le primat, et réciproquement. Or si ces deux personnages ne lui avaient pas été désignés d'avance, mais avaient été bien choisis par lui, comme les plus importants se trouvant à ce moment dans la capitale (et ses environs) on peut justement s'étonner de ce choix. Car Bornemisa était trop homme du devoir et ennemi des factions de toute sorte, pour tremper dans une pareille intrigue. Quant au primat, il n'était autre que l'ancien évêque des Cinq Eglises et donc le personnage le moins indiqué pour la mission de Rincon. L'entretien qu'il eut avec le primat différa de celui avec Bornemisa, car le prélat qui aux dires de l'orateur de Venise était tout puissant 7 — joua la comédie de la peur, mêlée d'encouragements à Rincon à persévérer dans son « santo proposito», tant et si bien que celui-ci fut convaincu que « la pratique lui plaisait » (!). Voyant « qu'il n'était pas sans crainte pour le salut de sa tête», Rincon ne lui remit pas la lettre du roi, « pour ne pas l'effrayer davantage ».

MISSION EN POLOGNE

Sur ce, Rincon partit pour la Pologne, arriva à Cracovie, fut reçu « avec les plus grandes honneurs » par le palatin de Cracovie (qui n'était autre que le chancelier Szydlowicz), qui lui donna une escorte et des chevaux jusqu'à Vilna où se trouvait le roi, vers lequel il fut enfin conduit par l'archevêque de Posnanie (autrement dit le vice-chancelier Pierre Tomiçki) après avoir été richement festoyé par celui-ci. L'audience chez le roi eut lieu le jour de noël en présence uniquement de l'archevêque. Rincon présenta la lettre de François Ier et exposa l'objet de sa mission, disant en essence que le roi son maître, réfléchissant « au péril

⁷ Ibidem, col. 109, portrait du primat de Hongrie, Georges Szakmary «...Homo... de grandissima autoritate... e vol quel ch'el vole, né alcun pol obtenir nulla si questo non li é propitio. E molte volte il re fa una cosa, e questo la disfa, adeo l'é omnipotente in quel regno...». A été l'ennemi de la Seigneurie de Venise, mais depuis il s'est laissé persuader qu'elle pourrait lui procurer la faveur de Rome: et s'eil papato si dará per danari, facilmente potra lui essere, et vien affirmato aver de ducati 600 milia in suso d'oro ».

qui menace la république chrétienne et surtout le royaume de Hongrie »... priait le roi Sigismond... « à vouloir prendre souci et travailler à secourir le roi de Hongrie et son royaume »... « puisque aussi vous voyez les machinations (!) et les fourberies (!) que les deux frères, je veux dire Charles et Ferdinand, préparent et se disposent à faire, ce qui est pour Votre Sérénité non seulement une honte, mais un dommage évident et la ruine de votre Etat et de votre royaume, de quoi Sa Majesté Très Chrétienne n'aurait pas peu de déplaisir ». Rincon assure avoir ensuite exposé l'objet de sa mission en Hongrie : « Sa Majesté Très Chrétienne m'a commandé de parler à quelques seigneurs de Hongrie et de les encourager en son nom à vouloir favoriser en tout Votre Sérénité. Je les ai trouvés désireux de faire tout leur possible, si bien qu'il ne manque plus que la volonté et la décision de Votre Sérénité ». Son maître promet au roi Sigismond « honorable faveur et secours... pour obvier à tout le scandale, tyrannie et dommage pour la chrétienté (!) ».

Le troisième point de son discours touchait à la responsabilité de la guerre contre François Ier, déclenchée par Charles d'Espagne et Henri VIII d'Angleterre en faussant leurs serments et promesses. Ici l'émissaire reconnaît (dans son rapport) avoir mis du sien, car il explique : « Et j'ai cru bon de parler ainsi, parce que je savais qu'ils avaient écrit à ce roi pour s'excuser et dire que S.M.T.C. était la cause de cette guerre, qu'il ne voulait condescendre à aucun accord et que c'était lui qui faisait venir le Turc; ainsi là, comme en Allemagne, où ce bruit était répandu, je l'ai fait démentir selon la vérité ». La réponse immédiate de Sigismond exprimée par la voix de l'archevêque de Posnanie 8, se réduisait à des compliments et des remerciements à l'adresse de François I^{er}. Celle définitive était différée jusqu'à une prochaine délibération avec ses conseilleurs. Elle fut communiquée à Rincon le 2 février 1523 par ce même archevêque parlant au nom de son maître et en sa présence. Le résumé qui en est donné dans le rapport de Venise s'écarte considérablement du texte de la réponse de l'archevêque, tel qu'il est conservé dans les Acta Tomiciana (t. 6, p. 167, doc. CLXX).

En effet, la mise en regard des deux textes fait saisir leur esprit entièrement différent et révèle le travail ingénieux de Rincon s'efforçant de gommer ces différences. Selon lui le roi de Pologne, après avoir remercié abondamment le roi de France de son avertissement et de son intérêt pour la chrétienté, et surtout pour la Hongrie, et avoir joint à ses remerciements ceux de son neveu, Louis, mis en garde contre Ferdinand, son ennemi plutôt que son ami (!), passait aux louanges, exaltant le véritable amour de S.M.T.C. «puisqu'elle ne laisse pas de solliciter encore les grands de Hongrie, sans lesquels cette négociation ne saurait aboutir. Sa Sérénité (= Sigismond) les sollicitera de son côté, pour que tout ait le résultat que S.M.T.C. désire et veut, et si vous voulez aller auprès du voyvode de Transylvanie, ou d'un autre en Hongrie, Sa Sérénité promet d'envoyer avec vous un sien nonce, pour bien montrer à ces seigneurs que la volonté de Sa Sérénité est d'accord avec celle de S.M.T.C., et pour eux il vous donnera des lettres ».

⁸ Acta Tomiciana, t. VI, p. 167.

Il suffit de lire le texte de la réponse de l'archevêque figurant dans les Acta Tomiciana pour se rendre compte du formidable truquage pratiqué par Rincon. Car il n'y est nulle question des grands de Hongrie. soi-disant sollicités par François Ier et confirmés dans leur opposition par le roi de Pologne. On y dit simplement que le voyvode de Transvlvanie se trouve maintenant dans un endroit fort éloigné, entièrement occupé par la guerre (bello et armis) « et comme votre seigneurie voudra retourner plus vite auprès du roi son maître, Sa Majesté le roi (de Pologne) ne pense pas qu'il vous faille vous aventurer dans un voyage si long et dangereux, et si vous voulez laisser à S.M. la lettre de votre roi à ce voyvode, S.M. aura soin de la transmettre au plus tôt à celui-ci par un sien messager (suum nuncium), mais si votre seigneurie jugera autrement, elle décidera elle-même, et si vous voulez vous rendre auprès personne, S.M. dépêchera à vos côtés sans nulle vovvode en difficulté un de ses envoyés pour vous y conduire (nuncium suum et conductorem) ».

Ainsi, loin de se joindre aux intrigues que tentait d'amorcer l'émissaire de François Ier parmi les «grands de Hongrie» et qui n'existaient encore que dans l'imagination de l'Espagnol zélé, le roi de Pologne trouvait inutile le voyage de celui-ci vers Zápolya uniquement pour lui remettre une lettre qu'on pouvait bien faire porter par quelqu'un des messagers royaux. On peut lire entre les lignes une certaine méfiance. L'offre subsidiaire d'un guide est loin d'avoir le sens que lui prête abusivement l'émissaire dans sa version. De même le passage de l'archevêque en réponse à la justification du roi de France touchant la guerre en cours avec ses voisins ne correspond nullement à la version du rapport de Rincon. Celui-ci escamote aussi bien le blâme à peine voilé de Sigismond, que l'appel pathétique et direct à un accord de tous les chrétiens en vue d'une expédition générale contre la menace turque.

Mais il y a mieux. Dans la réponse de l'archevêque 6, ce passage est précédé par l'offre faite au nom de François Ier d'une alliance matrimoniale assez vague. On n'y nomme pas « l'illustre vierge » devant en faire les frais, et ni le bénéficiaire incertain, laissé au choix du roi de Pologne, (...curabit eam in regno suo alicui ex principibus aut proceribus suis quam optime collocare (!)). Mais ici aussi perce la méfiance. L'offre inattendue et imprécise appelle des garanties. « Quand le roi (de Pologne) aura pris ses dispositions, il ne manquera pas d'en aviser le roi (de France) par lettres ou par un sien nonce, « mais que votre seigneurie agisse de telle sorte auprès de sadite Majesté, que sa volonté ne change guère, faisant encourir à cette Majesté (= de Pologne), à qui il promet (d'envoyer) l'illustre vierge, quelque déshonneur et déconsidération » (ignominiam et levitatem). Fait troublant. Cette offre faite par Rincon au nom de François Ier est entièrement passée sous silence dans son rapport

⁹ Ibidem: « Connubium id, quod illius majestas Chr. offert, M. Sua animo gratissimo amplectitur, et pro majori inter se et illius Mte Chr. benivolentia concilianda et firmanda, curabit eam illustrem virginem in regno suo alicui ex principibus aut proceribus suis quam optime collocare. Quod cum ordinaverit, significare illius Mti per nuncium, vel litteras suas non negliget, verum Dominatio vestra sic agat et provideat apud illius Mtem ut hec voluntas sua non mutaretur, ne et Mtas sua, ut ille cui ipsam illustrem virginem promitteret ignominiam et levitatem inde subiret».

au roi sur sa mission! On ne peut en conclure qu'une chose. C'est que cette fois encore l'émissaire avait outrepassé son mandat. L'offre si vague n'était qu'un ballon d'essai, bon à mettre en oubli.

Si on veut se rendre compte des instructions reçues par lui et du sens de sa mission, on devra en retrancher tout d'abord la justification du roi touchant la guerre avec ses voisins, que lui-même avoue avoir improvisée de son propre chef, tout autant que les ouvertures matrimoniales dues à l'inspiration du moment. Reste l'invitation au roi de Pologne à s'opposer à l'ingérence de Ferdinand dans les affaires de Hongrie, et l'offre de services fort vague de François I^{er}. Les versions de l'émissaire et de l'archevêque diffèrent fort. Dénonciation violente de la fourberie des deux frères d'un côté, et déclaration fort mesurée de l'autre, que le roi dûment averti empêchera toute usurpation de l'autorité royale de son neveu, sans nommer personne. Pas un mot de l'appel confus que Rincon prétend avoir adressé au roi de se joindre à l'action des opposants de Hongrie! Bien au contraire, un appel du roi Sigismond à une action générale contre les Turcs¹⁰.

Si l'on songe que Rincon était muni de lettres de créance pour quelques-uns des «grands de Hongrie», désignés probablement plutôt par leur charge que par leur personne, à l'exception du voyvode de Transylvanie, Jean Zápolya, considéré comme clef de voûte du système imaginé de toutes pièces, et en outre, qu'il ne portait en Pologne qu'une seule lettre de créance destinée au roi, on se rend compte que sa mission s'adressait principalement au voyvode de Transylvanie, comme l'un des chefs des opposants magyars et que l'appel à Sigismond avait pour but de le rallier à cette entreprise. L'absence de Zápolya au passage de Rincon, et l'attitude assez réservée de Bornemisa et du primat de Hongrie, qui tous deux l'engageaient à se diriger vers le roi de Pologne, l'ont obligé d'improviser à l'intention de celui-ci un éventail d'insinuations et de propositions justifiant sa venue. Il est probable que l'offre d'une alliance matrimoniale dut être faite à l'occasion de la seconde audience accordée par le roi le quatrième jour après l'arrivée à Cracovie, quand il lui demanda s'il n'avait pas encore une autre commission de la part de son roi (Car, en somme, le prétexte de sa venue était assez mince). L'émissaire, pris de court, essaya donc d'improviser, tout d'abord dans les limites de son mandat. « Comme j'avais compris alors qu'il aurait voulu une "pratique" plus étroite, je continuai en l'assurant que S.M.T.C. de son propre mouvement, sans être mu par aucun intérêt particulier, avait offert sa faveur et son concours pour le salut de ces royaumes, que S.M.T.C. n'a pas l'habitude de laisser en péril ses bons amis, entre lesquels il compte Votre Sérénité ». Mais à cet endroit on surprend un artifice. C'est que le dialogue entre le roi et Rincon s'arrête après la réponse de celui-ci et que tout ce qui suit appartient à un autre moment, en dépit de la précision assez ambiguë « ce jour là » qui n'est ajoutée que pour donner la change, car normalement au cas où il n'y aurait pas eu d'hiatus à combler, au lieu de « ce jour-là » on aurait mis alors. Bien plus. On emploie une forme impersonnelle (« Beaucoup de choses furent dites ce jour-là ») avant de passer à un pluriel qui ne peut désigner que les conseillers du roi avec lesquels

¹⁰ Article de Bourrilly, p. 36-37.

Rincon poursuit aussi plus tard des conciliabules particuliers. Voici le passage en question dans le texte original. « Molte cose se parlarono quel di e in tuto il rre se mostrava obsequentissimo a la Magt. Xma., voltarono il parlare sopra il vayvoda di Transilvania, dicendo che in le cose de Ungaria questo e gran parte, demandareno me se io volia andar de lui, io rrespose che si mi andata iuvava che volintier il faria, e per quel di me parti senza altra resolucione». Ainsi « beaucoup de choses furent dites (ou traitées) ce jour-là et le roi se montra fort dévoué à la Majesté très Chrétienne...» C'est une sorte de résumé par manière de conclusion du dialogue précédent, mais susceptible de couvrir aussi d'autres points passés sous silence. Par exemple l'offre matrimoniale au cas où Rincon allait en parler par la suite. En même temps le narrateur associait de la sorte le roi à la partie de l'entretien touchant le voyvode de Transylvanie, entretien réel ou fictif entre les conseillers du roi et Rincon. De la sorte on s'explique le pluriel des verbes voltarono, demandareno qui ne peut nullement s'appliquer au roi; de même que l'expression voltarono il parlare, bien trop familière pour les circonstances décrites. Observons également que le passage « Molte cose... » se trouve encadré par la répétition des mots quel di (ce jour-là) qui l'isolent du reste du texte auquel il dut être rajouté plus tard. Réduit à ce qui s'était passé en réalité, le rapport aurait été assez pauvre. Il fallait donc l'enrichir. À cette fin il est dit que Rincon s'employait à contrecarrer l'action diplomatique des ambassadeurs de Ferdinand auprès du roi, qui leur témoignait chaque jour plus de froideur (!). Grâce à lui, bien entendu. Ce « Io no cesava de tratar cum quelli doi preditti sigri e far il posibile per guastar la amicicia intre la casa de Austria e questo Re; e veramente si piu larga comision portava, no dubito che la guerra a questa ora fura rrota intre loro, per che li andamenti tali conieture mostravano». Rodomontade flagrante ici aussi, comme il ressort de ses propres dires. On voudrait pouvoir suivre de plus près les prétendues négociations conspiratives de ce trio, mais on a vu que les affirmations de Rincon sont contredites par les déclarations officielles de l'archevêque, l'attitude très nette du roi et les propres dires de Rincon lui-même. On le surprend parfois à procéder par répétition. Après avoir fait suivre le récit de la seconde audience chez le roi des propos dus vraisemblablement à l'archevêque et au palatin de Cracovie, voilà qu'après la troisième et dernière audience, quand la réponse définitive du roi lui fut solennellement signifiée par l'archevêque, le lendemain même (le 3 février), les deux conseillers de Sigismond viennent trouver Rincon dans son logement, non point pour une simple visite de courtoisie, mais pour dresser leur plan commun de campagne (!) selon la version de celui-ci. « L'altro giorno questi doi signori episcopo et palatino veneno a mio alogiamento venendo de la mesa, dove molte cose tratamo, concludemo che io andase al vayvoda concludesemo che il re de Polonia mandase in Bohemia un inbasador de conto e li sedese per levar li Bohemi de la devotione de la casa de Austria e per rromper si alcuna negociacione li venese conclusemo che tratarian cum li inbasadori de Ungaria il necesario»... « À la fin tous deux me prièrent de les recommander à la

bonne grâce de S.M.T.C. En vérité à leurs démarches on voit bien qu'ils sont plus ardents que nous à cette négociation » (!).

Quelle foi peut-on accorder à ces dires?

ATTITUDE DES DEUX CONSEILLERS DU ROI SIGISMOND

On remarque le fait assez curieux que dans le discours de l'archevêque parlant au nom du roi il est d'abord suggéré à Rincon de renoncer à son long voyage vers Zápolya, et de faire envoyer la lettre de Francois Ier par un messager du roi Sigismond (ce qui était probablement. l'idée du roi), pour finir par lui offrir un guide et une escorte (ce qui était semble-t-il l'idée de l'archevêque). L'arrivée d'un émissaire du roi de France au moment où grâce à la paix avec les Moscovites le roi. de Pologne recouvrait une certaine liberté d'action vis-à-vis des Habsbourg (n'était la menace turque à l'égard de la Hongrie qui n'avait pasconclu de trêve avec le sultan en dépit des conseils pressants du roi. Sigismond) pouvait ouvrir des perspectives intéressantes pour l'avenir. Avenir plus lointain. Car même après la paix avec les Moscovites et l'accord avec les tatars, la question de l'hommage du grand maître de Prusse restait encore à résoudre. Le jeune Louis de Hongrie, qui se laissait conduire en toute chose par son beau-frère Ferdinand, et par son cousin germain, Georges de Brandebourg, propre frère du grand maître de Prusse, l'engageait à envoyer auprès du grand maître des délégués avec des ouvertures de paix. Lui-même implorait l'aide de son oncle. se plaignant de ses sujets de Bohême qui l'y retenaient en quelque sorte malgré lui, cependant que sa présence en Hongrie était réclamée instamment par l'état anarchique du royaume et par la menace d'une attaque turque. Il ne savait que faire et le voyvode de Transylvanie était également absent, occupé à rétablir en Valachie le prince transalpin (Radu d'Afumati) chassé à nouveau de son pays par Mechmet beg, le puissant arbitre transdanubien du destin des princes de la Valachie. Il est possible que cette situation ait déterminé la décision d'envoyer incessamment en Bohème « un imbasador di conto » pour y résider, observer les diverses menées suspectes et se rendre utile au jeune roi, et non pour y semer la discorde dans le sens souhaité par Rincon.

CRÉDIBILITÉ DE LA MISSION DE RINCON

Le voyage de Rincon en Pologne se solda par un séjour assez long, dans des conditions excellentes, des protestations plutôt creuses d'amitié entre le roi de France et celui de Pologne, des insinuations contre la Maison d'Autriche, formulées vraisemblablement avec plus de mesure que n'avoue le rapport final de Venise du mois d'avril 1523, et par les facilités accordées par le roi pour aller rejoindre le voyvode de Transylvanie en Valachie. — Jusqu'à quel point la mission de Rincon a-t-elle pu faire illusion aux conseillers du roi de Pologne, que l'émissaire présentait comme « plus ardents que nous à cette négociation »? Le côté chimérique de ces soi-disant négociations ne reposant sur rien devait sauter aux yeux de quiconque, et

parfois même à ceux du pseudo-négociateur, qui avoue que s'il avait eu plus d'autorité de conclure quelque chose, ou s'il avait été accompagné d'un gentilhomme français, comme il avait suggéré... etc... l'Autriche aurait été ruinée... etc. « car tous ont une ardente volonté d'agir... mais ils hésitent, se voyant sans appui...». Ici se confondent deux idées: la qualité insuffisante de l'émissaire, et l'absence de tout appui concret à une action forcément dangereuse. Rincon promettait de manière générale l'honorable faveur et secours de son maître... sans rien de précis. S'il a été néanmoins reçu et traité comme un envoyé officiel du roi de France, ce fait tient aux circonstances spéciales de ce moment. À la cour de Sigismond se pressaient « un nonce du pape, deux du roi de Hongrie, deux de Ferdinand, deux du vovvode de Moldavie bien accompagnés ». La présence d'un nonce du roi de France ne pouvait que renforcer le prestige du roi de Pologne. Celui-ci ne perdait rien à accueillir les ouvertures amicales ne l'engageant en réalité à rien, et à tâcher par la même occasion de lancer un appel pathétique au vainqueur de Marignan, l'invitant à une expédition générale des chrétiens contre les Turcs. maîtres de Belgrade, et – pendant le séjour même de Rincon à Vilna – de Rhodes également. En attendant l'improbable croisade de l'Occident, il tâchait vainement de persuader son neveu, Louis, de conclure une trève avec le sultan. Quant à favoriser une action quelconque des magnats hongrois anti-allemands, pouvant mener à une guerre civile, il y avait loin. La simple idée, dans la situation désespérée de la Hongrie, en était aberrante

BCU Cluj / Central University Library Cluj

MISSION AUPRÈS DE ZÁPOLYA

Après tant d'artifices, le récit de sa mission auprès de Jean Zápolya rend un son plus vrai. C'est d'ailleurs la partie la plus importante de tout le rapport. C'est pourquoi nous croyons bien faire de reproduire intégralement ce fragment d'après le texte original. « Io me parti per andar al Vayvoda di Transylvania, fui al confin de Valaquia dove stava questo signor vayvoda con gran exercito, che si nó lo avese visto, nó lo averia creduto mai. Fui da lui ben visto e carezato, et aceto la litera de la Mag^tX^{ma} voluntier e mostro me una altra litera de su rre Luise. Io le dise tute le cose che me parseno conveniente a comoverle, come fece alora nisxuna rresposta me dete seno che rrengraciava la Mag^t X^{ma}. Stuve sete giorni cum lui ben tratato: al fin me disse: "Io facio infinite gracie a Su Mag^tX^{ma} de la humanita et clemencia sua usata verso de me, e Dio voglia che me de gracia ante che mora servir a sua Magt X^{ma} come tegno il desiderio; che sia certa sua Mag'X^{ma} che in eternum li sere servitor. Ben so e nó e cosa nova per me che la Casa de Austria me vorria deffar se podese a torto et io certo de questo volintier faria ogni cosa contra esa, ma esendo io solo nó poteria inovar ne cominciar alcuna cosa. che si comenzase nó avendo altre spalle me perderia, per che li inimici sono a preso e potenti e sua Magi longe e ancor nó me dite altro de parte de sua Magt Xma se nó che nó mancara. Per tanto io me parto far una congregacione o dieta, li intendero come stan disposti li altri signori, etiam vedero quel che poso far. Voi fate intendere a la Magt Xma che io son suo servitor fin a la morte, e che potendo non son per mancar a Sua Mag^t e che son per fár quello che il Ser^{mo} rre de Polonia fara, servando sempre lo honor mio". In quelle sete giorni licencio la gente se non quelli que doveano rrestar a li confini, ali qualli dete dui pagae: lui se parti cum centi cavalli ligieri e poco tren a piu andar, e drieto a lui sequivan ducenti homini darme bohemi e ducenti scopetieri ».

Ce n'est que dans ce dernier dialogue que l'on nomma les choses par leur nom. François I^{er} invitait le voyvode de Transylvanie à la révolte, et celui-ci montrait clairement que sans un appui concret, il ne pouvait prendre de risques, observant que le roi lui faisait dire seulement qu'il ne ferait pas défaut, sans autres précisions. Ne s'engageant à rien, sans connaître la disposition des autres participants à la diète, il déclarait finalement qu'il fera ce que fera le roi de Pologne. Mais il ne donna cette réponse qu'après sept jours de réflexion. Durant le temps que Rincon demeura auprès de lui, Zápolya licencia une partie de ses gens et se mit en route à vive allure. La lettre de François I^{er}, remise par Rincon, ne semble pas avoir laissé grand'chose à ajouter par son émissaire, qui se crut pourtant obligé d'être éloquent, mais ne put tirer de réponse qu'au tout dernier moment de leur séparation.

LETTRE DE BORNEMISA

Il est parmi les documents publiés dans les Acta Tomiciana (t. 6. doc. CCXVI, p. 253) une lettre du gouverneur militaire de Bude, Bornemisa, au roi Sigismond, qui pourrait fort bien se rapporter à Rincon. On a de lui plusieurs lettres adressées au roi Sigismond, lui rendant amèrement compte du triste état du royaume et de la faiblesse du ieune roi se laissant gouverner par une clique intéressée. La lettre a été publiée sans date. Avant d'aborder le sujet principal, qui était de supplier le roj Sigismond de veiller sur son maître, il débute par ces mots: 11 « Primadie martii venit ad me seductor a quo prius didiceram per industriam processus suos omnes... etc. ». C'est-à-dire « Le premier jour de mars. vint chez moi le séducteur dont je m'étais appliqué auparavant à apprendre tous les mouvements, et alors j'ai rempli mon devoir à l'égard de mes princes. Maintenant j'espère qu'il s'en retournera libre car il me semble qu'à part Dieu, nul ne pourrait exaucer son désir, les hommes ne le pourraient guère. Mais il fut utile de savoir pourquoi il arrivait si tard d'après la date de la lettre de Votre Majesté. J'étais saisi d'étonnement. Je lui ai donné en guise de réponse (l'avis) de partir par les airs s'il va pouvoir le faire, car par voie de terre il y avait fort à craindre ».

Ces données s'accordent assez bien avec le rapport de Rincon. Le 1^{er} mars il pouvait effectivement être de retour à Bude. Il avait quitté Cracovie le 3 février. Son voyage a dû être assez rapide, probablement en traîneau. On ne connaît pas la route suivie jusqu'à la frontière valaque où il rejoignit Zápolya, et ni celle suivie par ce dernier à fond

¹¹ Acta Tomiciana, t. VI, doc. CCXVI, p. 253 sqq. « Ioannes Burnemissa, comes Posoniensis, Castellanus Budensis, Sigismundo, regi Poloniae... Prima die marcii venit ad me seductor a quo prius didiceram per industriam processus suos omnes, et tunc debito meo satisfeci apud principes meos. Nunc spero quod vacuus redibit, quia mihi videtur quod praeter Deum nullus desiderio suo satisfacere posset, homines non possent; sed bonum fuit scire ex quo ita tarde venit post datam litterarum Mtis Vre admiratione ducebar, dedi sibi responsum ut discedat si poterit per aera, quia per terras timendum est.»

de train. Dans son rapport Rincon accorde une attention spéciale à la remise des lettres de son maître. Comme il en avait déjà remis une à Bornemisa, il ne le mentionne plus à son retour à Bude et passe directement à la remise de l'autre lettre au primat, qu'il fut trouver dans la maison de plaisance de ce dernier, où il lui présenta également la lettre du roi Sigismond. Ayant omis de nommer à cet endroit Bornemisa, au sujet de la lettre de François Ier, Rincon oublie de parler de la lettre de Sigismond qu'il dut lui remettre, tout comme celle de ce roi au primat. Or il est évident que Rincon a dû se rendre d'abord auprès de Bornemisa, lequel n'aurait pu savoir autrement où envoyer d'urgence son messager pour le trouver. Le sens des paroles de Bornemisa semble être celui-ci : il a vu venir chez lui le « séducteur » (A. Rincon) et après avoir bien percéà jour tous ses agissements, il a rempli son devoir envers ses princes (= le roi Louis et son tuteur, Sigismond) c'est-à-dire en le dirigeant vers ce dernier. Maintenant il l'a averti de partir au plus tôt et espère qu'il partira sans encombre. Il est plein d'étonnement devant le retard de la remise de la lettre du roi Sigismond, et voudrait en connaître la cause. Il est probable que Rincon ne lui avait pas avoué à sa première rencontre sa mission auprès de Zápolya et ni après n'avait parlé de son détour par la Transylvanie. On peut se demander si ce n'est pas cette circonstance même, jointe au fait révélé maintenant à Bornemisa, de la démarche de Rincon auprès du primat, dont Bornemisa avait tous les motifs de se méfier, qui décida celui-ci à faire partir promptement un agent aussi compromettant, Il y a dans cette lettre d'abord une justification sous-entendue du fait d'avoir envoyé Rincon vers le roi à bon escient, avant préalablement passé au crible tous ses agissements, puis, comme un clin d'œil complice de s'en être débarrassé si promptement.

L'avertissement de Bornemisa trouva Rincon chez le primat, qui lui joua la même comédie qu'auparavant. Voici le récit de cette seconde entrevue dans sa forme originale, celle de la version française de l'éditeur contenant à cet endroit un contresens évident¹²: « Fui iterum atrobar larcevescovo de Strigonia al quale dete la litera de la Mag^t X^{ma}, ancora una del rre de Polonia, et ben che sue parole son tute religiose, desideroso di far facende contra Fernando per che se teme, la litera de la Mag^t X^{ma} pose sopra sua testa e dise : "Io son obidiente capellano de sua Mag^t X^{ma}". Questo prete e potentissimo de danari et de genti, ben che non tanto come il vayvoda che dicen che a la qua < rta parte > del regno de Ungaria in patrimonio senza le tenuti et oficii ». Ce fut le dernier épisode de la venue de Rincon en Hongrie. « Bornemisa m'envoya dire par un ambassadeur (= messager) de me garder d'aller à Bude, car déjà les autres seigneurs se réunissaient pour la diète, et l'on avait quelque soupçon de moi, bien que personne ne connût ma « pratique », à l'exception des

¹² Voici comment est rendue cette phrase dans la version française qu'en a donnée l'éditeur, p. 39: «...et bien que ses paroles soient toutes religieuses, désireux d'agir contre Ferdinand, par ce qu'il craint la lettre (!) de S.M.T.C., il leva les bras (!) et dit...», etc. Or il est évident que la parenthèse perche se teme, ne peut avoir d'objet direct représenté par la lettre de S.M.T.C., car celle-ci forme l'objet direct du verbe pose (sopra sua testa) et que le geste de lever les bras a un sens très précis de signe de respect pour ladite lettre élevée au-dessus de la tête de l'archvêque. Signalons aussi le fait que sur le fac-similé on observe après desideroso une lettre semblant être un t, et que l'éditeur a placé gratuitement deux virgules après religioso et Mag^t X^{ma}.

trois susdits, et comme il y avait beaucoup d'Allemands je n'en pourrais éprouver que du dommage. Je devais plutôt aller à Venise, aviser S.M.T.C., et aussi le roi de Pologne et leur écrire ce qu'ils devaient faire. Ce fut aussi l'avis de l'archevêque et ainsi je m'en allai ». Ici s'arrête le récit proprement dit de sa mission, sans donner de détails sur son vovage de retour, soucieux de s'étendre sur ses mérites, son zèle, les dangers encourus, et ses réalisations, qui auraient été bien plus grandes s'il avait eu pleins pouvoirs de conclure un accord (!),... etc. L'affaire devra être poursuivie. A l'instar de Picrochole, il voyait déjà des troupes de Polonais et de natifs de Bohême lutter aux côtés de François Ier lors de son éventuelle descente en Italie. Ensemble avec son rapport Rincon envoyait à Bonnivet la lettre du roi Sigismond, suggérant qu'à sa réponse son maître devrait joindre ses remerciements aux deux conseillers du roi de Pologne. À la fin de cette même année, 1523, Rincon fut envoyé à nouveau auprès du roi de Pologne qui, dans sa réponse, se répandit en compliments et remerciements, et cette fois encore en exhortations de mettre fin aux conflits entre chrétiens, voyant que l'ennemi de la chrétienté augmente en forces de jour en jour, et de venir au secours de la Pologne et de la Hongrie qui sont à bout de forces. On a beau chercher, on n'y trouve point « des engagements plus précis que dans la réponse du 2 février 1523 au sujet d'une action commune contre la maison d'Autriche » comme affirme l'éditeur du premier rapport de Rincon. D'ailleurs il n'y est plus fait d'allusion à la proposition d'alliance matrimoniale amorcée en janvier par ce dernier. Il est vrai que dans une lettre du comte Hainart à Charles Quint du 13 avril 1524 13 celui-ci croit que cette mission de Rincon aurait été relative à un mariage entre le second fils du roi, le futur Henri II, alors qualifié de « duc de Milan » et la première née de Sigismond et de Bona. S'agirait-il de nouveau d'une initiative personnelle de Rincon, répétant celle de l'année précédente, mais point retenue cette fois par le roi Sigismond?

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le style dans lequel Antonio Rincon mena sa mission, avec ses improvisations, ses truquages, et ses poussées d'optimisme, était bien celui qui convenait à Bonnivet et à son maître. Rincon était un fonceur, non un diplomate. Sa qualité maîtresse — l'audace — lui a permis de remplir son mandat qui consistait en somme à établir des contacts. A quoi ceux-ci allaient servir est une toute autre question.

L'équipée d'Antonio Rincon jusqu'aux confins de la Valachie nous a été signalée par un bon collègue et ami, lors d'un bref séjour que nous fîmes à Paris, ou plutôt à la Bibliothèque Nationale, véritable Mecque des historiens. Son obligeance alla jusqu'a nous procurer un xeros de l'article de V. L. Bourrilly, ainsi qu'une copie photographique du document original du rapport conservé aux Archives Nationales ¹⁴, afin que nous puissions réparer l'omission de ce personnage de notre série de Voyageurs étrangers à travers les pays roumains. L'ocasion était trop belle pour ne pas en profiter pleinement à démêler le vrai du moins vrai qui s'est glissé dans le rapport envoyé de Venise le 4 avril 1523. Qu'il trouve ici l'expression de notre vive gratitude.

Charrières, Négociations, I, p. 149, n. 1.
 Carton J 964, pièce nº 20.

ARMOIRIES ET RAPPORTS POLITIQUES: LE «CAS» MOLDAVE AU XIV° SIÈCLE

par ŞTEFAN S. GOROVEI

L'investigation de certaines circonstances du passé permet souvent — notamment dans des domaines où les sources ne sont ni trop riches, ni trop claires — d'établir des rapports entre éléments apparemment disparates. Ils se constituent, alors, en un vrai système, dont les implications se font jour dans les aspects les plus divers des réalités vers la reconstitution desquelles on tend.

Certes, un « scénario » recomposé de la sorte demeure hypothétique, mais ce qui est le plus important c'est qu'en trouvant les formules d'« assemblage » les plus logiques, de ces membra disjecta, qui sont les informations documentaires, l'on réussit à réduire autant que possible, le degré d'hypothèse et d'incertitude, étant poursuivi en même temps l'accord de tous les éléments de l'ensemble de manière à ce que les uns puissent s'expliquer par les autres, et que l'explication générale, l'image finale reconstituée, soit, elle aussi, en accord avec toutes les « pièces » et tous les « sous-ensembles » composants. Il va sans dire que la modification d'un élément entraîne inévitablement la réévaluation ou même la modification de tout l'ensemble. En pareils cas, il s'impose de déployer l'investigation non seulement avec la plus grande circonspection, mais aussi en tenant compte, constamment, autant des éléments composants que de l'ensemble. Autrement dit, pour employer une image de la sagesse populaire, il faut voir non seulement les arbres, mais aussi — et toujours — la forêt elle-même.

Un tel cas d'investigation et de reconstitution complexe de certains faits du passé est representé par la situation de la Moldavie après la conquête de son indépendance par Bogdan I^{er} (1363—1367)¹; la succession et la généalogie de ses descendants jusqu'en 1400, continuité ou discontinuité dynastique, l'extension progressive de la principauté jusqu'à ses limites naturelles, conques et reconques tout au long du Moyen Âge.

¹ Ici et plus loin, pour la chronologie des princes moldaves du XIVe siècle demeurent valables — vu que l'on n'a émis aucun argument contraire — les jalons exposés il y a dix ans et qui constituent, d'une certaine manière, le fondement même du système, comme nous l'avons défini plus haut: Ștefan S. Gorovei, Îndreptări cronologice la istoria Moldovei în veacul al XIV-lea (Amendements chronologiques à l'histoire de la Moldavie au XIVe siècle), dans «Anuarul Institutului de Istorie și Arheologic A. D. Xenopol », Iași (= AIIAI), X, 1973, p. 99−120; v. aussi, idem, Cu privire la cronologia primilor voievozi ai Moldovei (A propos de la chronologie des premiers voievodes de Moldavie), «Revista de istorie », 2/32, 1979, p. 337−346 et L'Etat roumain de l'est des Carpates: la succession et la chronologie des princes de Moldavie au XIVe siècle «Revue Roumaine d'Histoire » (= RRH), 3/XVIII, 1979, p. 473−506.

l'orientation des princes moldaves dans leur politique extérieure jusqu'en 1387 (le rejet ou la réacceptation temporaire de la suzeraineté hongroise avant l'acceptation de celle polonaise, par Pierre I^{er}), l'utilisation de certaines ou autres armoiries ainsi que leur origine et leur signification, l'émission des premières monnaies à un moment ou un autre — ce sont là des problèmes qui doivent être compris et étudiés non seulement en soi, mais aussi dans leur interconnexion, en tant que parties d'un tout.

Les lignes ci-dessus portent précisément sur quelques-uns de ces problèmes sur lesquels nous avons eu l'occasion d'insister au cours des dernières années dans l'espoir de mettre en lumière, par une analyse rigoureuse et une interprétation logique, non seulement les faits en soi, mais aussi les rapports existant entre eux, rapports qui — d'autre part — doivent expliquer les faits eux-mêmes.

*

Il y a 13 ans depuis que, dans une communication présentée (1971) à l'Université de Jassy 2, je me suis occupé des armoiries des princes moldaves des XIV^e-XVI^e siècles, relativement au blason d'Etienne le Grand pendant les dernières années de son règne — un blason riche non seulement en meubles, mais aussi en suggestions. Après que l'érudit héraldiste I. N. Mănescu ait dédié un article à ce même sujet 3, j'ai eu l'occasion de le reprendre dans la communication présentée lors du XIe Congrès International des Sciences Généalogique et Héraldique de Liège (1972) 4. L'affirmation de quelques points de vue divergents, dans un admirable traité d'héraldique roumaine 5, auxquels j'ai répondu par un compte rendu 6, n'a pu me déterminer à modifier mes conclusions de 1971-1972; au contraire, en étudiant plus à fond le cadre même d'histoire politique où il faut placer les faits héraldiques 7, de même que le fait d'histoire économique, en l'occurrence l'émission des premières monnaies moldaves 8, j'ai pu constater que les interprétations et les explications auxquelles je me suis arrêté sont les plus adéquates dans le «sous-ensemble» que représentent les rapports politiques de la Moldavie avec ses voisins dans la seconde moitié du XIVe siècle, étant capables, en même temps, de donner une solution appropriée aussi aux problèmes généalogiques (continuité ou non-continuité dynastique).

² Cf. Universitatea « Al. I. Cuza » de Iași, Anuar 1970-1971 (Annuaire 1970-1971), p. 512.

³ I. N. Mănescu, Stema Moldovei (Les armoiries de la Moldavie), « Magazin istoric », 5/VI, 1972, p. 37-42.

⁴ Ștefan S. Gorovei, Les armoiries de la Moldavie et de ses princes régnants (XIV^e-XVI^e siècles), dans Recueil du 11^e Congrès International des Sciences Généalogique et Héraldique, Liège, 29 mai—2 juin 1972, Braga, 1973, p. 263—270.

⁵ Dan Cernovodeanu, *Știința și arta heraldică în România* (La science et l'art héraldique en Roumanie), București, 1977, p. 106-122.

⁶ Cf. AIIAI, XV, 1978, p. 623-625.

⁷ Ștefan S. Gorovei, Poziția internațională a Moldovei în a doua jumătate a veacului al XIV-lea (La position internationale de la Moldavie pendant la seconde moitié du XIV^e siècle), AIIAI, XVI, 1979, p. 187-219.

⁸ Idem, Cu privire la data primelor monede moldovenești (Considérations sur la date des premières monnaies moldaves), « Suceava. Anuarul Muzeului Județean », V, 1978, p. 567-571.

Trois études, publiées en 1980 9, 1982 10 et 1983 11 — dont la dernière n'est que la communication présentée par l'auteur au XVe Congrès International des Sciences Généalogique et Héraldique (Madrid, 1982) — ont fourni soit des éléments nouveaux, soit des interprétations nouvelles, soit, finalement, la réaffirmation de points de vue de plus vieille date. Les trois études abordent les aspects héraldiques en quelque sorte en soi, détachés du contexte où ils se sont manifestés, essavant même - notamment la première — de réexpliquer les faits à caractère politique en fonction de la réinterprétation de ceux à caractère héraldique. Je ne reviens pas dans les présentes notes sur ces questions pour plaider en faveur de mes propres interprétations — réunies dans un système dont l'unité et la cohérence me semble avoir été suffisamment démontrées — mais pour montrer pourquoi on ne saurait accepter, à mon avis, «les nouveautés » fondées non pas tant sur des renversements spectaculaires (produits, en effet, seulement au cas de la mise à jour de documents authentiques), que sur les raisonnements dont la fragilité dérive soit de leur construction défectueuse, soit de la considération unilatérale des faits.

Il s'agit, en l'occurrence, de la manière dont il faut interpréter les armoiries figurant sur le revers des monnaies émises sous le règne de Pierre I^{er} (1375-1391) — écu parti : au premier, fascé de six pièces, au second, de deux à sept fleurs-de-lys (c.-à.-d., semé de France) - véritable clé pour le déchiffrement et la compréhension correcte de réalités de l'histoire de la principauté moldave pendant les 7°-9° décennies du XIVe siècle. Les armoiries figurant sur les monnaies de Pierre I^{er} – dont, au bout de plusieurs transformations successives, encore insuffisamment connues et surtout expliquées, dérivent celles d'Etienne le Grand, sont, de manière évidente, dans un certain rapport avec celles de la Hongrie sous le règne des Angevins. Cette similitude ne saurait plus être attribuée à une mode ou à l'imitation d'un modèle hongrois 12; ce qui plus est, une miniature de 1502 13 nous permet de connaître, selon toute probabilité, les émaux qu'il faut appliquer aux armoiries de Pierre Ier: si le premier reste – comme sur les armoiries des Capétiens – d'azur semé de fleurs de lys d'or, en échange les fasces, qui sur les armoiries de Hongrie étaient de queules et d'argent, sont ici de sinople et d'or. La réduction du nombre des fasces (de huit à six) et la modification des émaux peuvent indiquer une adaptation des armoiries de la Hongrie angevine dont seules les fleurs-de-lys ont conservé leur aspect originaire.

Le moment même de ce transfert d'armoiries — par concession ou par appropriation — est inconnu ; sa détermination, par les moyens dont on

⁹ Lia Bătrina et Adrian Bătrina, Mărturii heraldice cu privire la începuturile statului feudal independent Moldova (Témoignages héraldiques concernant les débuts de l'Etat féodal indépendant de Moldavie), dans le volume collectif Constituirea statelor feudale românești (La formation des Etats médiévaux roumains), București, 1980, p. 195—208.

¹⁰ J. N. Mănescu, Considérations sur les armes de la Moldavie aux XIVe et XVe siècles, dans Recueil d'études généalogiques et héraldiques roumaines, Bucarest, 1982, p. 48-69.

¹¹ Dan Cernovodeanu, Les reflets des armes royales de Hongrie sur les armes dynastiques des princes de Moldavie (XIV^e-XVI^e siècles), dans Comunicaciones al XV Congreso de las Ciencias Genealógica y Heráldica, Madrid, 19-26.IX.1982, I, Madrid, 1983, p. 391-428.
¹² Voir, dans le texte, les opinions des numismates.

¹⁸ Emil Condurachi, Blazonul lui Ștefan cel Mare (Le blason d'Etienne le Grand), «Hrisovul», V, 1945, p. 146-151 et la planche.

4

dispose, est particulièrement importante, de par les conclusions qu'elle peut indiquer, pour la compréhension, d'une part, de la politique extérieure des princes moldaves dans les décennies mentionnées du XIVe siècle et, d'autre part, pour la reconstitution de leur généalogie jusqu'au règne d'Alexandre le Bon (1400-1432).

On a affirmé, au fond, deux points de vue concernant l'origine de l'écu parti, fascé au premier et fleurdelysé au second :

- a) selon certains auteurs, cet écu a été concédé à Pierre Ier par le roi Louis I^{er} le Grand, en même temps avec le droit de frapper monnaie. avrès 1377 14;
- b) selon d'autres auteurs, cet écu a été hérité par Pierre Ier de ses devanciers 15.

Dans le premier cas, ces armoiries deviennent, d'une part, un argument à l'appui de l'idée que Pierre Ier serait revenu à la situation de vassalité envers la Couronne hongroise et d'autre part, un argument pour la non-continuité dynastique depuis Bogdan Ier à Alexandre le Bon, étant suggérée l'instauration d'une dynastie nouvelle dans la personne de Pierre Ier, théorie « étayée » des récentes découvertes de Rădauti sur lesquelles nous reviendrons dans les lignes ci-dessous.

Dans le second cas, les armoiries appartiendraient à Bogdan I^{er}, depuis l'époque où, en tant que voiévode des Roumains de Maramures, il était le vassal du roi de Hongrie de la dynastie d'Anjou (concession. ou appropriation par propria auctoritate); conservées également après le passage de Bogdan en Moldavie et l'annulation de la vassalité de la Moldavie envers la Couronne hongroise, ces armoiries figureront sur les monnaies moldaves du XIVe siècle même avant que les armoiries de la Hongrie eussent été modifiées après l'extinction de la dynastie d'Anjou et même sur les monnaies du prince qui infligera une terrible défaite aux armées hongroises de Sigismond de Luxembourg, en 1395 — Etienne Ier. Suivant cette interprétation, les armoiries figurant sur les monnaies de Pierre Ier indiquent précisément la continuité dynastique depuis Bogdan à Alexandre le Bon et n'impliquent pas un présumé renouvellement de la reconnaissance de la suzeraineté de la Couronne hongroise à une date antérieure à l'émission des monnaies.

Il nous faut d'ailleurs préciser que le moment de l'émission des premières monnaies moldaves n'est pas fixé avec certitude et d'une manière définitive. Les numismates l'ont attribué plutôt à l'année 1377, en vertu d'un supposé rapport avec «le combat de Plonini », événement placépar l'analyste polonais Jan Długosz en 1359, année « corrigée » par

¹⁴ I. N. Mănescu, Stema Moldovei, cit., p. 38; idem, Considérations ..., p. 56; Dan Cernovodeanu, ouvrages cités; Lia Bătrina et Adrian Bătrina, op. cit., p. 206-208.

¹⁵ Const. Moisil, Stemele primelor monete românești (Les armoiries des premières monnaies roumaines). ARMSI, s. III, t. XXI, 1939, mem. 4, p. 10 (86); idem, O pagină de heraldică românească veche (Une page d'héraldique roumaine ancienne), « Buletinul stiințific al Secției de stiințe istorice, filosofice, economice-juridice al Academiei R.P.R. », II, 1950, nos 2-4,... p. 53-66 (v. p. 57); M. Berza, Stema Moldovei in timpul lui Stefan cel Mare (Les armoiries de la Moldavie pendant le règne d'Etienne le Grand), « Studii și Cercetări de Istoria Artei », 1-2/H, 1955, p. 87; Stefan S. Gorovei, Les armoiries..., cit., p. 266-267.

P. P. Panaitescu en 1377 16; on a tiré la conclusion que, après ce combat. par lequel l'indépendance du jeune Etat s'est affirmée, étant repoussé l'essai d'immixtion de la Couronne polonaise, l'on a émis les premières monnaies précisément en signe de cette indépendance 17. Cette relation, mise en corrélation avec le supposé retour de la Moldavie sous la suzeraineté de Louis le Grand après 1377 — hypothèse soutenue par certains historiens et sur laquelle je reviendrai — se trouve à l'origine de la théorie qui considère l'écu fascé et fleurdelysé en tant que concession de Louis à Pierre Ier, en même temps avec le droit de frapper monnaie, comme suite de l'acceptation de la suzeraineté de ce grand monarque angevin. Mais l'on n'a pas constaté que c'est précisément dans cette question-là que les héraldistes sont en contradiction avec les numismates : ce qui pour les premiers constitue un indice de la nouvelle vassalité, pour les autres, est un indice de l'indépendance! Ce qui plus est, les numismates ont souligné le fait que sur les monnaies de Pierre Ier «la formulation des légendes [...] exclue un emprunt de la part de la chancellerie du royaume de Hongrie » 18. On a établi également que le système monétaire créé par Pierre I^{er} était accordé au commerce qui se déroulait sur la route reliant Lwów à la mer Noire ¹⁹. Comme on peut donc le constater, dans le domaine numismatique rien ne nous autorise à chercher les origines des premières monnaies moldaves dans une présumée concession royale angevine. Du reste, ceux qui ont supposé cela ont perdu de vue le fait qu'au moment de la présumée concession angevine (environ 1378-1379) Louis le Grand régnait également en Hongrie et en Pologne et qu'il aurait été donc normal que dans les armoiries concédées en même temps avec le droit de frapper monnaie eussent figuré les armoiries des deux royaumes!

Mais la datation des premières émissions monétaires moldaves en fonction de l'épisode relaté par Długosz ne saurait plus être acceptée du moment que cet épisode même n'est plus attribué à l'année 1377; que l'on demeure à 1359 20 ou que l'on accepte la datation vers la fin du

¹⁶ P. P. Panaitescu, Din istoria luptei pentru independența Moldovei in veacul al XIV-lea. Primele lupte pentru independență ale Țărilor Române (De l'histoire de la lutte pour l'indépendance de la Moldavie au XIV^e siècle. Les premières luttes pour l'indépendance des Pays Roumains), «Studii », 4/IX, 1956, p. 95-116.

¹⁷ Octavian Iliescu, Moneda în România (La monnaie en Roumanie), București, 1970, p. 25.

¹⁸ Idem, Despre legendele celor mai vechi monede moldovenești (A propos des légendes des plus anciennes monnaies moldaves), AHAI, III, 1966, p. 211 (c'est nous qui soulignons).

¹⁹ Idem, Moneda în România, p. 25; idem, La monnaie génoise dans les Pays Roumains aux XIIIe-XVe siècles, dans Colocviul româno-italian « Genovezii la Marea Neagră în secolele XIII-XIV » (Le colloque roumain-italien « Les Génois dans la mer Noire aux XIIIe-XIVe siècles »), București, 1977, p. 167.

²⁰ Cf. Şerban Papacostea, Triumful luptei pentru neatirnare: intemeierea Moldovei și consolidarea statelor feudale românești (Le triomphe de la lutte pour l'indépendance: la fondation de la Moldavie et la consolidation des États féodaux roumains), dans le volume collectif Constituirea statelor feudale românești, p. 181, n. 52. C'était aussi, semble-t-il, l'opinion de G. I. Brătianu — cf. Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești (La tradition historique concernant la fondation des États roumains), București, 1945, p. 138, n. 5 (éd. 1980, p. 144, n. 54) et În jurul intemeierii statelor românești (En marge de la fondation des États roumains), II, «Ethos», III, Paris, 1982, p. 66—90.

règne de Casimir le Grand (1369 21, 1367 22 ou 1368 23), il est nettement évident que l'on ne saurait plus établir un lien de causalité entre ce combat et l'émission des monnaies sous le règne de Pierre Ier.

6.

Le seul moment du règne de Pierre I^{er} qui justifierait son rôle en question pour les premières émissions monétaires pourrait être l'ouverture de la route moldave vers le début de la neuvième décennie ²⁴. Et si nous désirons voir dans les premières émissions monétaires l'exercice d'un droit conféré par un suzerain, alors le moment devrait être fixé encore plus tard, à savoir après que Pierre I'er eût prêté l'hommage de vassalité à Lwów (septembre 1387), acceptant la suzeraineté de la Couronne polonaise 25.

Si la situation est telle quant à l'héraldique monétaire concernant. Pierre I^{er} et son apport à la clarification des problèmes soumis aux débats. vovons maintenant, de quoi a enrichi ce « dossier » l'investigation archéologique à l'église Saint-Nicolas de Rădăuți 26 où se trouvent les tombeaux des princes Bogdan Ier, Latcu, Pierre Ier 27, Roman Ier et Etienne Ier – et

de l'est des Carpates ..., loc. cit., p. 505.

122

²³ Kazimierz Myślinski, Dzieje kariery politycznej w sredniowiecznej Polsce. Dymitr z Goraja 1340-1400, Lublin, 1982, p. 101-103.

²¹ C. Cihodaru, Traditia letopisetelor si informatia documentară despre luptele politice din Moldova în a doua jumătate a secolului al XIV-lea (La tradition des chroniques et l'information documentaire sur les luttes politiques de Moldavie pendant la seconde moitié du XIVesiècle), AHAI, V, 1968, p. 22.

22 Ştefan S. Gorovei, Îndreptări cronologice..., loc. cit., p. 118; idem, L'Etat roumain

²⁴ Stefan S. Gorovei, Cu pripire la data primelor monede moldovenesti (cf. supra, n. 8); en ce qui concerne « la route moldave », voir : P. P. Panaitescu, La route commerciale de Pologne à la mer Noire au Moyen Âge, « Revista Istorică Română », (=RIR), III, 1933, p. 172-193,. (la version roumaine dans le volume Interpretări românești (Interprétations roumaines), Bucuresti, 1947, p. 107-129); N. A.-Mohov, Молдавский торговый путь в XIV-XV вв., dans le volume collectif Польша и Русь, Moscou, 1974, p. 298-307; tout récemment, Serban Papacostea, Începuturile politicii comerciale a Țării Românești și Moldovei (secolele XIV-XVI. Drum și stat (Les débuts de la politique commerciale de la Valachie et de la Moldavie. État et route du commerce international), « Studii și materiale de istorie medie », X, 1983, p. 35-49. 25 Les arguments fournis contre la datation des premières émissions monétaires de la

dernière décennie du règne de Pierre Ier (cf. Constanța Știrbu, Valori românești păstrate în muzeele din străinătate - un tezaur de la Petru Mușat (Valcurs roumaines conservées dansles musées de l'étranger - un trésor de Pierre Musat), « Muzeul Național de Istorie. Cerce tări numismatice », III, București, 1980, p. 79-80) ne sont pourtant pas concluants. D'ailleurs, ni dans la note de 1978 (cf. supra, n. 8), ni - comme on peut le constater - ci-hau t je ne me suis prononcé de manière catégorique pour la restriction de l'intervalle aux années 1388-1391: le degré d'incertitude que j'ai eu (et que je continue d'avoir) a été omis tant par Constanța Știrbu, que par Lia Bătrina et Adrian Bătrina, (op. cit., p. 206), qui ont transformé mon hypothèse en affirmation catégorique en la traitant comme telle! Au fond, j'ai relevé seulement que le combat de «1377» et l'émission des premières monnaies ne peuvent avoir aucun rapport et que ce fait économique doit être placé un peu plus tard.

²⁶ Lia Bătrîna et Adrian Bătrîna, op. cit., p. 195-208.

²⁷ Ma supposition de plus vieille date concernant l'ensevelissement de Pierre I^{er} à Rădăuți (cf. Ștefan S. Gorovei, Taina mormintului domnesc de la Rădăuți și piatra de la Probota (Le secret du tombeau princier de Rădăuți et la pierre tombale de Probota), « Mitropolia Moldovei și Sucevei », 5-6/XLV, 1969, p. 369-371), repoussée au début sans nulle solide raison (cf. N. Grigoras, I. Caprosu, Biserici și mănăstiri vechi din Moldova (Vieilles églises et monastères de Moldavie), seconde édition, Bucarest, 1971, p. 16) se voit confirmée par les fouilles archéologiques mêmes dont le auteurs sont d'accord d'attribuer à Pierre I^{er} non seulement la pierre tombale sans inscription, mais aussi toute la construction de l'église (Lia. Bătrîna, Adrian Bătrîna, O alianță moldo-tătară în vremea lui Bogdan I (Une alliance moldo-tatare pendant le règne de Bogdan I^{er}), «Magazin istoric », 5/XVII, 1983, p. 12-14).

dans quelle mesure les résultats de cette investigation justifient toute la révision proposée pour l'histoire de la Moldavie du XIVe siècle 28. Dans l'un des tombeaux ouverts par les archéologues à Rădăuți, l'on a trouvé six appliques, dont trois portent la figuration d'une tête de loup vu de profil et trois, un casque aux cornes recourbées (en forme de lyre) 29. Vu que nul tombeau découvert à Rădăuți ne renferme de témoignages (inscriptions) permettant des identifications indiscutables, les auteurs de la recherche ont attribué cette tombe au prince Lateu (1367-1375) 30: à cette première supposition a suivi une autre, à savoir que des deux éléments figurant sur les appliques découvertes dans la tombe l'on peut reconstituer une seule armoirie; finalement, la troisième supposition. à savoir que les armoiries provenant d'une fort hypothétique reconstitution peuvent être considérées comme les armoiries personnelles de Lateu et, implicitement, de son père, Bogdan I^{er 31}. Il s'en sont suivies, tout naturellement, les conclusions concernant le non-continuité dynastique (le changement de la dynastie après Lateu), la réinterprétation de l'origine des armoiries d'Etat (la tête d'auroch) et de l'écu fascé et fleurdelysé de même que, certes, de la position de Pierre I'e envers la royauté angevine des frontières de la Moldavie 32. Les héraldistes ont accueilli ces conclusions soit avec circonspection ³³ soit comme une acquisition définitive sur laquelle on peut continuer à construire 34.

Mais, précisons que la prudence demeure dans ce cas également l'attitude la plus justifiée, pour les raisons que voici : à un examen plus approfondi, toute la construction fondée sur l'interprétation des appliques de Rădăuți dévoile rapidement sa fragilité: des conclusions formulées sur la base de prémisses incertaines sont devenues à leur tour des prémisses certaines (!), pour d'autres raisonnements, la construction dans son ensemble résultant, ainsi, de la combinaison d'éléments incertains et d'attributions incertaines. En effet, en admettant même que le tombeau en question peut être fort probablement attribué à Lateu, cela ne conduit pas à l'identification ipso facto des décorations des appliques avec les armoiries de la famille de Bogdan Ier et Lateu 35, conclusion susceptible de permettre ensuite l'affirmation catégorique d'un changement de dynastie après Lațeu 36; rien ne justifie l'assemblage des deux éléments — la tête de loup (qui d'ailleurs n'est pas figuré sur un écu) et le casque aux cornes recourbées — dans un seul blason; «l'essai de reconstituer les armoiries du voïévode Lateu sur la base des éléments emblématiques figurant sur les appliques découvertes à Rădăuți » 37 a un caractère éminemment hypothétique et je ne crois pas que sur sa base l'on puisse formuler des

²⁸ Lia Bătrina et Adrian Bătrina, Mărturii heraldice . . ., loc. cit.; idem, O alianță moldo-tătară..., loc. cit.
 29 Idem, Mărturii heraldice..., p. 197 et la planche nº 28.

³⁰ Ibidem, p. 196.

³¹ Ibidem, p. 197-202.

³² Ibidem, p. 203-208.

³³ J. N. Mănescu, Considérations ..., loc. cit., p. 62.

³⁴ Dan Cernovodeanu, Les reflets des armes royales ..., loc. cit., p. 394, 403.

³⁵ Lia Bătrina et Adrian Bătrina, op. cit., p. 202.

³⁶ Ibidem, p. 208.

³⁷ Ibidem, p. 203, fig. 10.

conclusions tranchantes concernant des aspects d'importance première pour l'histoire de la Moldavie de l'époque, ainsi que la continuité dynastique et l'orientation politique des princes moldaves 38. C'est une simple supposition que les appliques représenteraient les armoiries de Lateu : pour que cette supposition devienne une certitude — seulement dans ce cas pouvant être transformée en prémisses pour d'autres démonstrations - il faudrait démontrer, d'abord, que ces appliques comportant des éléments décoratifs provenaient d'une commande spéciale (du porteur) et ne pouvaient pas avoir été achetées à quelque négociant de passage par la Moldavie ou recues en guise de présents, comme il semble s'agir de la bague à inscription arabe, découverte toujours à Rădăuți dans la tombe attribuée à Bogdan Ier 39. Le haut degré d'incertitude de toutes les suppositions engendrées par les insolites découvertes de Rădăuți aurait dû imposer aux auteurs une prudence maximale. Passant d'une hypothèse à l'autre et transformant les conclusions fondées sur des prémisses incertaines en prémisses certaines on peut aboutir à tout résultat!

A ceux qui appuyent sur de tels arguments une solution de continuité dans l'évolution dynastique de la Moldavie pendant le XIVe siècle on peut opposer, avec au moins tout autant de raison, le texte de la chronique polonaise récemment mis en lumière par C. Rezachevici et qui affirme explicitement la continuité dynastique, Bogdan Ier étant désigné comme grand-père du côté paternel de Pierre Ier: « Bogdan, le premier prince, eut un fils Etienne. Celui-ci, décédé en 1358, eut deux fils, Etienne et Pierre » 40, les héros de l'épisode connu sous le dénomination (impropre) de « combat de Plonini », décrit par Długosz pour l'année 1359 — déjà évoqué dans les lignes antérieures — année rétablie récemment à 1368 41. Mais la valeur de cette source aussi est assez réduite, vu qu'il s'agit d'une source tardive (XVIIe siècle) où la respective filiation pourrait être également le résultat d'une déduction de l'auteur de la chronique. Il existe cependant d'autres éléments qui plaident de manière assez convaincante en faveur de la continuité dunastique depuis le règne de Bogdan Ier à celui d'Alexandre le Bon; nous les avons exposés partiellement dans une étude publiée il y a quelques années dans cette même revue 42. Je prends la permission d'en revenir seulement pour mettre en évidence un document du 6 juillet 1413 où Alexandre le Bon mentionne ses aïeux (« unsere Voreltern ») enterrés à Rădăuți 43. Si l'on rejet la continuité dynastique, comment peut-on expliquer la formule « nos aïeux » employée par Alexandre le Bon?! Ce n'est que pour son père (Roman Ier), que cette formule était inadéquate; il nous faut admettre qu'à Rădăuti se trouvent également les tombes de princes de générations antérieures à Roman Ier: seulement ainsi la formule « nos aleux » a du sens. Le document de 1413 doit être

³⁸ Ibidem, p. 206.

³⁹ Idem, O alianță moldo-tătară..., loc. cit., p. 13-14.

⁴⁰ Constantin Rezachevici, Stiri despre Stefan cel Mare intr-o cronică inedită a Moldovei (sec. XIII—inceputul sec. XVII) descoperită în Polonia (Données concernant Etienne le Grand dans une Chronique inédite de la Moldavie ($XIII^e$ siècle—début du $XVII^e$ siècle) découverte en Pologne), « Revista de istorie », 5-6/35, 1982, p. 660-661.

⁴¹ Cf. Kazimierz Myślinski, op. cit., (supra, n. 23).

⁴² L'Etat roumain de l'est des Carpates..., p. 477-478.

⁴³ Documenta Romaniae Historica, A. Moldova, I, nº 35, p. 49.

compris d'ailleurs en corrélation avec celui du 7 janvier 1403 44, dont l'original — mettant un terme à toutes les suspicions —a été récemment retrouvé 45, et avec l'obituaire du monastère de Bistritza; dans ces deux sources, à peu près contemporaines (l'obituaire commence par l'année 1407), les princes moldaves sont mentionnés l'un après l'autre, depuis Bogdan Ier jusqu'à Alexandre, ce dernier faisant des aumônes pour ses devanciers de sang et de couronne qu'il mentionne également dans l'obituaire de Bistritza, lequel est un obituaire de famille. Aussi, l'existence des tombeaux de Rădăuți, véritable nécropole dynastique prouve-t-elle que les princes de Moldavie, depuis Bogdan Ier jusqu'à Alexandre le Bon appartiennent à la même famille.

Considérées à ce point de vue, les armoiries fascées et fleurdelysées s'ajoutent à tout un contexte documentaire qui constitue plus qu'un début de preuve pour la continuité dynastique. Quant à moi, j'attends des contre-arguments qui puissent vraiment me convaincre — si c'est le cas — du changement de la dynastie après Laţcu.

Finalement, il reste à voir si dans l'intervalle qui comprend le moment incertain de l'émission des premières monnaies par Pierre I et — à l'écu fascé et fleurdelysé — la Moldavie s'est trouvée réellement en condition de vassalité vis-à-vis de Louis le Grand. Dans l'historiographie roumaine l'on a émis à maintes reprises l'hypothèse concernant la restauration de la suzeraineté hongroise en Moldavie, à l'époque des descendants de Bogdan I^{or}, sans que l'on fournisse cependant quelque preuve à l'appui. Dans une étude antérieurement publiée, i'ai relevé que nul des éléments invoqués en faveur d'une telle hypothèse ne résiste à la critique 46; tous les éléments sur lesquels on a bâti cette théorie sont soit fragiles, soit de second ordre. On a déjà constaté «le crédit » que l'on peut accorder aux armoiries figurant sur les monnaies de Pierre Ier invoqué dès 1931 par Andrei Veress 47 et G. I. Brătianu 48; le traité conclu en 1372 par Louis le Grand et l'empereur Charles de Luxembourg — invoqué également comme argument pour la restauration de la suzeraineté angevine 49 a été éliminé lui aussi des « preuves », l'analyse du texte révélant que la Moldavie (Woewodatus Moldavia) y figure parmi les « territoires dont la possession pouvait être controversée ou tout simplement était incertaine » 50. Une mention de la chronique de Dhugosz — provinciales hungari, qui dans le cadre du conflit décrit comme avant eu lieu en 1359 auraient appuyé le voïévode Pierre contre son frêre Etienne — a été elle aussi interprétée comme reflétant la suzeraineté restaurée de Louis le Grand 51;

⁴⁴ Ibidem, no 17, p. 24-25.

⁴⁵ Publié par Dalila-Lucia Aramă, AIIAI, 1981, p. 674-676.

⁴⁶ Ștefan S. Gorovei, Poziția internațională a Moldovei . . ., (cf. supra, n. 7).

⁴⁷ Andrei Veress, Originea stemelor Țărilor române (L'origine des armoiries des Pays Roumains), RIR, I, 1931, p. 225.

⁴⁸ G. Brătianu, În jurul originei stemelor Principatelor Române (Autour de l'origine des armoiries des Principautés Roumaines), RIR, I, 1931, p. 237.

⁴⁹ C. Cihodaru, Tradiția letopisețelor..., loc. cit., p. 15, n. 13.

⁵⁰ Ján Sýkora, Poziția internațională a Moldovei în timpul lui Lațeu: luptă pentru independență și afirmare pe plan extern (La position internationale de la Moldavie sous le règne de Lațeu: lutte pour l'indépendance et affirmation sur le plan extérieur), « Revista de istorie », 8/29, 1976, p. 1139.

⁵¹ C. Cihodaru, op. cit., p. 16.

on a tenté une équivalence des termes provincialis et populus castri, comme dans le latin employé à l'époque de la Hongrie médiévale ⁵²; mais il faut tenir compte du fait que Długosz écrivait en Pologne, cent ans après les événements et il est fort peu plausible qu'il eût employé le terme provincialis avec le sens qu'il avait en Hongrie ⁵³. D'ailleurs, la redatation de l'événement lui-même en 1368 ⁵⁴, élimine cet «argument» également.

Qu'en reste-t-il?

Ce qu'il en reste effectivement ce sont quelques passages de chroniques non contemporaines et un seul qui peut être soumis aux débats, à savoir celui de la chronique du règne de Louis le Grand; le chroniqueur, l'archidiacre Jean de Tîrnave, secretorum notarius de l'ancien roi y affirme que les voïévodes de Moldavie se considéraient — encore même à l'époque où il combinait ses souvenirs à la gloire de Louis le Grand — en tant que vassaux de la royauté hongroise. On en a conclu que, en utilisant « la technique de l'amalgamation des faits d'époques différentes » le chroniqueur se réfère, certes, dans ce passage « à la première période du règne de Pierre Ier » 55 lequel « commença sous les auspices de l'hégémonie hongroise restaurée » 56.

Mais je désire relever d'emblée que la restauration de l'hégémonie angevine à l'est des Carpates me semble une impossibilité surtout logique: premièrement, pour la Moldavie une restauration de la suzeraineté hongroise, aurait signifié l'annihilation de l'effort qui avait triomphé par Bogdan I^{er}; en outre, pour Louis le Grand lui-même, le contrôle sur la Moldavie présentait moins d'importance après 1370: roi de Hongrie et de Pologne, suzerain — en tant que roi de Hongrie—des ducs de Podolie (les frères Koriatović, dès 1377) et puis des autres knézats russes (1378—1379) ⁵⁷ — Louis étendait maintenant sa domination effective au-delà des frontières de la Moldavie; dans ce contexte, « la récupération » de la Moldavie ne présentait plus, à mon avis, une place de premier plan dans les projets politiques du grand roi de la dynastie angevine.

Pourtant, quel crédit peut-on accorder au passage de la chronique de Jean de Tîrnave? Avant de tenter une réponse, il me semble utile de reproduire le passage dans son contexte. Voici donc, la teneur de ce « Caput XLIX » de la chronique de Jean de Tîrnave :

«Hujus etiam tempore, Bogdan, Waywoda Olachorum de Maramorisio, coadunatis sibi Olachis eiusdem districtus, in terram Moldaviae, coronae regni Hungariae subjectam, sed a multo tempore, propter vicinitatem Tartarorum habitatoribus destitutam, clandestine recessit; et quamvis per exercitus ipsius regis saepius impugnatus extitisset, tamen, crescente magna numerositate Olachorum, inhabitantium illam terram, in regnum est dilatata. Waywodae vero, qui per Olachos ipsius regni eliguntur,

⁵² P. P. Panaitescu, Din istoria luptei..., loc. cit., p. 115.

⁵³ Ștefan S. Gorovei, Poziția internațională..., p. 194.

⁵⁴ Cf. supra, n. 23.

⁵⁵ Şerban Papacostea, Triumful luptei pentru neatirnare..., loc. cit., p. 190, n. 95.

be Ibidem, p. 180; idem, La fondation de la Valachie et de la Moldavie et les Roumains de Transylvanie: une nouvelle source, RRH, 3/XVII, 1978, p. 395-396.

⁵⁷ Idem. Triumful luptei pentru neatirnare..., p. 189 et les notes 91-92.

se esse vasallos regis Hungariae profitentur; ad homagium praestandum obligantur cum censu persolvere consueto » 58.

Insérer dans le même chapitre la description de la «trahison» de Bogdan et l'affirmation selon laquelle, néanmoins, les voïévodes moldaves (on sous-entend : qui ont succédé à Boqdan, c'est-à-dire Latcu et Pierre I^{er}) sont revenus à la condition de vassaux de la Hongrie est tout simplement illogique. L'intention de minimiser l'action de Bogdan et d'« adoucir » l'échec des Angevins à l'est des Carpates me semble claire dans cet essai de présenter le détachement de Moldavie de la Couronne hongroise comme un accident sur lequel on a rapidement passé — du reste, en ce sens aussi la description du fait dans la partie finale de la chronique 59 (bien qu'il ait eu lieu vers le milieu du règne de Louis le Grand!) est particulièrement suggestive... Le chroniqueur a l'air de dire que le passage clandestin de Bogdan en Moldavie n'a changé en rien le statut de celle-ci de coronae regni Hungariae subjecta, encore que dans ce même chapitre l'on ait suggéré l'échec des tentatives royales contre Bogdan. N'ayant pas la possibilité de noter un éventuel retour de la Moldavie à la condition de vassale des Angevins, l'analyste a trouvé le moyen de passer, avec subtilité et élégance, sur cet échec de la politique de Louis le Grand. La prestation de l'hommage et le payement d'un cens - qu'il mentionne comme une coutume -sont dénués de tout fondement documentaire. Les mots respectifs de la chronique doivent être compris, selon moi, comme suit : les voïévodes élus par les Roumains de Moldavie étaient, dans la vision de la cour royale hongroise, les vassaux du roi de Hongrie, obligés à prêter hommage et à payer le cens. Si, par hasard, nous ne sommes pas en présence d'un souvenir du temps de Dragos et de son fils, alors il s'agit seulement comme dans le traité de 1372 — de l'affirmation, par cette voie également, d'une prétention. A noter dans ce contexte également l'opinion d'Ilie-Minea, selon lequel la phrase respective se trouvant «en contradiction avec la résistance de la Moldavie à l'attaque du roi, racontée immédiatedans le même chapitre, peut être aussi une interpoment avant lation tardive 60 .

Finalement, dans certaines chroniques polonaises des XVI^e—XVII^e siècles l'on affirme que Pierre I^e a accepté la suzeraineté de Wladyslaw Jagellon (1387) après avoir renoncé (pendant l'interrègne) à celle de la Coulonne hongroise ⁶¹. Mais il serait étrange qu'une telle information — si elle correspond effectivement à une vérité — figure seulement dans des chroniques tardives et qu'elle manque de celles contemporaines ou, de toute manière, plus proches des présumés événements (qui rappellent les oscillations d'Etienne le Grand entre 1484 et 1486); quelle explication pourrait-on donner en pareil cas à l'absence de cette information des annales de Dlugosz?!

Je ne crois pas pouvoir accorder trop de crédit à ces chroniques tardives — où le passage d'une suzeraineté à l'autre pourrait être éga-

 ⁵⁸ Scriptores Rerum Hungaricarum (éd. J. G. Schwandtner), I, 1765, p. 317.
 ⁵⁹ Stefan S. Gorovei, L'État roumain des l'est des Carpates..., p. 491.

⁶⁰ Îlie Minea, Principatele Române și politica orientală a împăratului Sigismund (Les-Principatéus Roumaines et la politique orientale de l'empereur Sigismond), București, 1919, p.25,n.1

⁶¹ Cf. Serban Papacostea, La fondation..., loc. cit., p. 395, n. 18.

lement une combinaison des auteurs des respectives compilations analytiques — dans une question sur laquelle les sources contemporaines ou plus récentes se taisent : la restauration de la suzeraineté hongroise en Moldavie est demeurée au stade d'intention et d'espoir, telle qu'elle est suggérée d'ailleurs par un acte du mois d'août 1378 62. Je ne vois pas quel événement postérieur à cette date aurait pu pousser Pierre Ier à accepter pourtant la suzeraineté de Louis le Grand.

Tels sont en général les arguments sur lesquels peut s'appuyer l'hypothèse de la restauration de l'hégémonie angevine en Moldavie sous le règne des descendants de Bogdan I^{et}. De toute manière, une telle théorie découlant de l'interprétation de témoignages non concluants ne saurait constituer — soit-elle même formulée avec une nuance dubitative : « nous ne croyons pas qu'il a réussi (= Pierre I^{et}) à s'affranchir des rapports de vassalité envers le royaume hongrois » ⁶³ — une prémisse sûre du développement d'autres reconstitutions historiographiques comme celle-ci : « Il reste à accepter que l'intervalle 1377—1382 ⁶⁴, soutenu par toutes les sources connues est celui de la restauration temporaire de la suzeraineté angevine en Moldavie, dont fait état également Jean de Tîrnave dans sa chronique » ⁶⁵. « Toutes les sources connues » se limitent au fond à une seule : la chronique de l'archidiacre de Tîrnave, dont la valeur probatoire dans ce cas a pu être constatée.

Les adeptes de « la restauration temporaire de la suzeraineté angevine en Moldavie » doivent trouver d'autres preuves documentaires à l'appui d'une telle théorie : celles soumises jusqu'à présent au débat ne sauraient être convaincantes. Et de toute manière les armoiries figurées sur les monnaies de Pierre I^{er} ne peuvent constituer une preuve à cet égard : par le fait qu'ils s'appuient mutuellement, deux ou plusieurs faits incertains ne peuvent pas se transformer en fondement certain, sur lequel puisse être construite une démonstration *.

⁶² Idem, Triumful luptei pentru neatirnare..., p. 190, n. 96.

⁶³ Lia Bătrina et Adrian Bătrina, Mărturii heraldice..., p. 207.

⁶⁴ Ou, mieux, 1378/1379-1382.

⁶⁵ Lia Bătrîna et Adrian Bătrîna, op. cit., p. 208.

^{*} Communication faite à l'Institut d'Histoire et d'Archéologie «A.D. Xenopol» (Jassy, le 27 janvier 1984) et à la commission de Généalogie, d'Héraldique et de Sigillographie (Bucarest, le 5 avril 1984).

LA RÉVOLUTION DE 1848 ET LES RAPPORTS INTELLECTUELS FRANCO-ROUMAINS

par NICOLAE LIU

L'année révolutionnaire 1848 et l'Union des Principautés roumaines ont ouvert de nouvelles et fertiles perspectives, pour l'accomplissement des aspirations nationales de justice, de liberté et de progrès du peuple roumain, pour son affirmation internationale.

Cette époque a été en même temps une plaque tournante dans l'histoire moderne des relations franco-roumaines, avec d'appréciables implications spirituelles.

Certains historiens ont affirmé que la Révolution de 1848, dans son ensemble continental, a été un mouvement dû à des intellectuels. Ils partent de l'appartenance sociale de la majorité des leaders politiques¹. Mais ce qui constitue le caractère d'une révolution c'est son sens économique et social, et ses grandes victoires sont dues à la compréhension et à la force des masses populaires. Il est tout aussi vrai que la jeunesse intellectuelle aux idées avancées s'est trouvée dans les premiers rangs du combat aussi dans la Révolution roumaine de 1848. C'est elle qui a élaboré les programmes politiques et qui s'est chargée de la propagande et de la direction effective, souvent administrative et même militaire ².

La France et la culture française, qui occupaient des places de plus en plus importantes dans la formation des intellectuels roumains surtout dans les Principautés, ont contribué, bien entendu, aussi, à la formation spirituelle de la Révolution roumaine de 1848.

Amenée au pouvoir par «les trois glorieuses » de la Révolution de 1830, la monarchie de juillet de Louis Philippe d'Orléans avait trompé l'attente du peuple français. Sous le pavillon de la démocratie, elle s'était manifestée, selon une suggestive et bien connue comparaison ³, comme une simple société aux actions, ayant comme but l'exploitation de la richesse nationale française au bénéfice d'une minorité de la bourgeoisie. Les dividendes revenaient à la dite aristocratie financière et à ses hommes de confiance.

¹ Cette observation a inspiré aussi le titre d'un apprécié ouvrage de Lewis Namier, ancien professeur à l'Université de Manchester et membre de l'Académie Britannique: 1848, The Revolution of the Intellectuals (réedition: New York, 1964).

² Le problème a été largement traité dans le chapitre II.1, de mon étude monographique sur L'intellectuel roumain moderne (1821-1918) (en manuscrit).

³ Voir Karl Marx, Luptele de clasă în Franța, 1848-1850 (Les luttes de classe en France, 1848-1850), Bucarest, 1948, p. 42.

130 NICOLAE LIU

Son directeur était considéré comme une sorte de spéculateur ridicule, un Robert Macaire monté sur le trône. Les caricaturistes de l'époque avaient contribué à cette image.

La monarchie constitutionnelle du roi-citoyen a engendré ainsi des mécontentements dans presque toutes les classes et les couches de la société agraire-industrielle française, et surtout dans les rangs des masses populaires. D'où l'appui du prolétariat recherché par l'opposition démocrate.

En même temps, Paris continue à être « la ville lumière » de la culture européenne et le laboratoire des idées socio-politiques les plus avancées, allant du libéralisme et du radicalisme républicain au socialisme et au communisme utopique ⁴. De sorte que le romantisme tâche de correspondre de plus en plus à la caractérisation de Victor Hugo: « La Révolution Française faite dans l'art », tout en envahissant l'historiographie. Et on y pose les bases de l'orientation réaliste en littérature, et du positivisme en philosophie.

Naturellement, la société roumaine reçoit, par ses éléments les plus avancés, les suggestions offertes par cet éventail idéologique et culturel. Assoifée d'une réelle rénovation, elle cherche la vraie ouverture vers le progrès, dans des conditions de sous-développement socio-économique, de stagnation politique et de crise de conscience. Sous une façade modernisée, le régime conserve les piliers des privilèges féodaux et du pouvoir absolu, légalisé à l'intérieur par le Règlement organique et patronné de l'extérieur par la Russie du tzar Nicolas I^{er}, la nouvelle puissance « protectrice », instituée par la Convention d'Akkerman à côté de l'ancienne

puissance « suzeraine », la Porte ottomane.

Pour la génération roumaine qui préparait la Révolution de 1848, le libéralisme s'est nuancé et radicalisé. Les bienfaisances futures de la démocratie et de la liberté n'étaient plus limitées à la classe des boyards. Le régime monarchique ou oligarchique n'était plus irremplaçable par celui de la république démocratique et la voie des réformes n'exclut pas les méthodes révolutionnaires. Plus encore, ces méthodes se révèlent toujours plus indispensables pour le changement structural de la société. C'est la convinction des participants au mouvement révolutionnaire manqué, de 1840, dirigé par D. Filipescu, jeune docteur en droit de la Sorbonne, décédé à cause de l'inhumain traitement pénitenciaire. Parmi les participants à ce mouvement secret qui a préludé la Révolution de 1848, se trouvaient le sexagenaire D. Macedonski, un des anciens capitaines de Tudor Vladimirescu, le dirigeant de la Révolution de 1821, des professeurs estimés comme le Roumain de Transvlvanie Eftimie Murgu, et le Français J. A. Vaillant, des jeunes cadres de l'armée, comme le cadet N. Bălcescu, en un mot des fils de boyards et des représentants de la bourgeoisie naissante. Leur programme prévoyait des revendications qui, en raccordant les traditions nationales aux réminiscences classiques de la

⁴ Paris de 1848 peut être comparé à la ville de la Révolution Française en ce qui concerne l'administration, les faubourgs ou l'industrie, et les « ouvriers et petits patrons sont fidèles à la mémoire de leurs grands-parents ». La capitale de la France reste en même temps « l'entraîneur de la nation » par suite de la centralisation politique et administrative du pays. Elle a hérité et développé la fonction de «foyer d'où rayonnent les idées nouvelles ». Jean Dautry, Histoire de la Révolution de 1848 en France, préface de Georges Lefebvre, Paris, 1948, p. 32-35.

première époque de la Rome républicaine et à celle de la Révolution française, n'étaient pas étrangères aux revendications des clubs et des sociétés secrètes de Paris contemporain.

Les idées du socialisme utopique qui ont mené en 1834 à la création d'un phalanstère, grâce à l'enthousiasme fourrieriste de Theodor Diamant, n'ont pas été abandonnées. Elles sont alimentées par de nouvelles sources, comme le socialisme évangélique de Lamennais et le socialisme d'État proposé par Louis Blanc dans l'Organisation du travail. Personnalité culturelle de premier rang, I. Heliade-Rădulescu reste attaché au saint-simonisme. Il est en même temps le principal adepte de la théorie palingénesique de type français.

Mais à cette époque décisive pour la formation de la nation roumaine et de la conscience nationale moderne, la régénération est conçue aussi comme «renaissance» ou «reveil national», termes qui on fait carrière

pendant la Révolution de 1848.

3

Sans renoncer aux vertus et aux préoccupations des Lumières et du classicisme, les jeunes ont adopté comme principale orientation artistique et spirituelle le romantisme. La littérature (notamment le théâtre et la poésie) prend une des premières places dans l'opinion publique, par la révalorisation de la création populaire et l'inspiration historique nationale. Ruines, mélancolies nocturnes ou diurnes, le sentiment de la nature. mais aussi celui de la grandeur d'un passé qui doit être ressuscité avec ses héros, sans oublier les monstres, l'évocation des mythes, le culte du génie, en contiguïté avec la critique de la petitesse du présent, qui provoque l'ironie ou le sarcasme, le goût pour l'exceptionnel, le caractéristique, le pittoresque, l'exubérance, la sensibilité et l'imagination, mais aussi le rapprochement de la réalité, la nécessité de la libérté des arts et de la vie publique, la mission de poeta vates au nom du Dieu des peuples. la recherche de l'absolu par des actes d'héroïsme et de sacrifice pour un grand idéal, - voilà quelques traits de la littérature et de l'art roumains de l'époque. Préparée par les Lumières, la génération roumaine de 1848 représente surtout le romantisme démocratique ou révolutionnaire.

La réception des nouvelles idées a eu lieu soit directement, soit par intermédiaire, sur différentes longueurs d'onde. On poursuit attentivement, surtout dans les Principautés roumaines, au-delà des restrictions dues à la censure, la presse et le livre français. On goûte le théâtre français. La presse, le livre et le théâtre roumain, à la recherche d'une orientation novatrice, n'évitent pas de diffuser et de suivre les modèles français.

Un rôle particulier est dû aux contacts directes des futurs leaders de la Révolution roumaine de 1848 avec le peuple français et avec la vie parisienne, Paris étant considéré depuis 1789 comme le centre insurrectionnel de l'Europe par excellence. Pour beaucoup d'entre eux, comme par exemple pour le poète romantique Vasile Alecsandri, les études faites à Paris ont été décisives pour leur formation spirituelle. Alecsandri commence son activité poétique dans la langue de Lamartine ⁵. Mais les diffi-

⁵ Il a renoncé dans le milieu parisien aux diverses études scientifiques ou plus pratiques, pour la littérature, en recevant les leçons du professeur Cotte, un excellent humaniste. Ce n'est pas par hasard que sa première poésie publiée a été une ode: A. M. de Lamartine, par un jeune Moldave, écrite à Paris, en juin 1838 et publiée dans « Spicuitorul moldo-român» (Le glaneur moldo-valaque), lassy, I, 1841, n° 2, avril—juin, p. 68, 70, 72, suivie de la traduction roumaine, aux pages 69, 71, 73.

4

cultés n'ont pas manqué. En accompagnant aux études en France les fils de Mihail Sturdza, le hospodar de Moldavie, Mihail Kogălniceanu a dû s'arrêter au Collège de Lunnéville et continuer ses études à l'Université de Berlin, de sorte que le contact avec la ville de ses rêves a été ajourné de dix ans, jusque vers 1848. A son tour, Nicolae Bălcescu pour pouvoir partir à Paris, pendant l'été de 1846, a prétexté, pour recevoir le « bienséant passeport », la nécessité d'une cure balnéaire de quatre mois en Allemagne 6. Son voyage représentait l'accomplissement d'un ancien et persévérant désir, quoiqu'il fût precipité à la suite « de différents désagréments que j'ai eus dans mon cher pays » — comme il écrivait à Alecu Russo 7. Il faisait certainement allusion aux échos de la publication du premier ouvrage historique roumain concernant «l'état social des ouvriers laboureurs », dont la conclusion était une transparente menace à l'adresse de l'aristocratie « égoiste », en attirant l'attention sur les recents événements sanglants de Pologne. Le séjour en France de l'historien roumain avait comme but, en premier lieu, la documentation scientifique dans les riches collections parisiennes au sujet de l'histoire nationale de son peuple, autant pour ses ouvrages que pour la revue «Magazin istoric pentru Dacia » (Magasin historique pour la Dacie), dont il était le rédacteur. En plus, pour Bălcescu, comme pour C. A. Rosetti, qui consignait dans son journal intime leur rencontre à la frontière belge et leur voyage en commun jusqu'à Paris, « la France est la liberté »8. Les jeunes intellectuels roumains, de plus en plus nombreux dans la capitale de France, pouvaient s'y préparer, donc, pour diriger la lutte pour l'émancipation nationale et sociale de leur pays. A cette fin avait été réorganisée la Société des étudiants roumains fondée l'année précédente et mise récemment sous la direction de Ion Ghica, ami de N. Bălcescu et chefs tous les deux, avec Christian Tell, de la Société secrète «Frăția» (La Fraternité), qui a préparé la Révolution de 1848. Le nouveau président de la Société des étudiants et C. A. Rosetti, en qualité de secrétaire du comité de direction, avaient pris contact avec Alphonse de Lamartine, pour lui proposer la présidence d'honneur. L'un des plus célèbres poètes romantiques de l'époque, et le plus connu dans les Principautés roumaines, faisait vibrer les cœurs des jeunes par ses discours libéraux pleins de lyrisme, prononcés à la tribune parlementaire. Et, nullement par hasard, la brochure qui contenait le Règlement et les statuts de la Société avait comme motto des vers de son œuvre. Ce motto a été adapté par C. A. Rosetti, dans les premières lignes de sa préface-appel : « Viens, Roumanie, retrouver ton rang primordial, ton ancien éclat, dirent plusieurs, et la Roumanie se leva, nettoya de son corps la poussière du tombeau et sa face reprit les couleurs de la vie...». Cette grandiose image de la résurrection de la Patrie n'était pas étrangère aux leçons reçues au Collège de France. S'adressant, entre autres, pour un appui matériel « au sexe doux et beau », l'auteur de la préface n'oubliait pas de rappeler à la sensibilité

⁶ N. Bălcescu, Opere (Œuvres), IV, Corespondență (Correspondance), éd. par G. Zane, Bucarest, 1964, p. 63.

⁷ Ibidem, p. 64.

⁸ C. A. Rosetti, Jurnalul meu (Mon Journal), éd. par M. Bucur, Cluj-Napoca, 1974, p. 157.

féminine que la Société a pour patron «celui qui, comme vous, sait créer et aimer... le brillant poète, le grand homme d'Etat de la France, cette philomèle des tailles du Paradis, qu'on appelle Lamartine » 9.

Toujours en 1846 on inaugurait auprès de la Société roumaine de Paris une bibliothèque munie d'un cabinet d'études et d'un salon de rencontres pour les Roumains qui se trouvaient dans la capitale de la France. L'un des buts principaux de la bibliothèque était d'offrir des informations sur la situation du pays et de cultiver la langue roumaine dans un milieu étranger. Le salon était destiné, à son tour, à faciliter « la communication et la fraternité des idées ». Ici avaient lieu, le dimanche, des lectures en commun tirées des « chroniques du pays » et d'autres ouvrages, et l'on y tenait les séances de la Société, ou des conférences de propagande patriotique 10. La première conférence concernant l'état actuel, le passé et l'avenir du peuple roumain a été donnée par N. Bălcescu à l'approche du nouvel an 1847 11. Une autre, improvisée en novembre 1847 par Dumitru Brătianu et reconstituée pendant la Révolution pour le iournal «Pruncul român» (L'enfant roumain) s'inscrivait sur la même ligne 12. La première recommande la lutte pour la «régéneration de la société » et pour «l'unité nationale », provisoirement par des moyens légitimes. La seconde, quoique d'une grande verbosité lyrique, s'occupe. elle aussi, de la «renaissance» nationale et demande aux compatriotes de se «roumaniser». Les deux conférences étaient impregnées d'un fort messianisme démocratique d'inspiration romantique. Elles étaient tributaires à la vision de Jules Michelet, que les jeunes Roumains écoutaient au Collège de France ou qu'ils connaissaient personellement, ou par ses livres, entre autres par Le Peuple, récemment paru 13. Nous rencontrons,

Roumaine de Paris, fondée en 1846), Paris, 1846, et Anul 1848 in Principatele Române, tome I^{er}, p. 23-26.

¹² Le texte de cette «allocution improvisée» a été reconstitué par l'auteur, dans «une heure de mémoire», et a été publié avec une note introductive par C. A. Rosetti, dans sa gazette, le 17 juillet 1848. Voir aussi Anul 1848 în Principatele Române, tome I^{er}, p. 61–73.

⁹ Voir la brochure Societatea studenților români sub patronajul domnului de Lamartine (La Société des étudiants roumains sous le patronage de M. de Lamartine), Paris, 1846 et Anul 1848 în Principatele Române. Acte și documente (1848 dans les Principautés Roumaines. Actes et documents), tome I^{er}, Bucarest, 1902, p. 17—19. L'acceptation du patronage a eu lieu pendant la visite chez Lamartine, le 19 juin 1846. Le soir suivant C. A. Rosetti a écrit son appel-préface « aux Roumains ». Voir C. A. Rosetti, ouvr. cité. p. 151. En conservant l'apparence inoffensive d'organisation d'assistance à caractère culturel, la Société est devenue en même temps « un second centre — outre celui de Bucarest — du mouvement révolutionnaire roumain » et « un chaînon de la Société "Frăția" dans le mouvement révolutionnaire français » (V. Maciu, Mouvements nationaux et sociaux roumains au XIXe siècle, Bucarest, 1971, p. 52).

¹¹ Une copie anonyme et sans titre, mais avec des corrections autographes, à la Bibliothèque de la R. S. de Roumanie, Archives Ion Ghica, VI, f. 595—598. Le texte a été publié avec des titres formulés par les éditeurs: Nicolae Bălcescu, *Privire asupra stării de față, asupra trecutului și viitorului patriei noastre* (Coup d'œil sur l'état présent, sur le passé et l'avenir de notre patrie), éd. par Cornelia Bodea, Bălcești pe Topolog, 1970, 43 p., et *Cuvintarea ținută la Societatea studenților români din Paris* (Discours prononcé à la Société des étudiants roumains de Paris), dans N. Bălcescu, *Opere*, tome I^{er}, édité par G. Zane et Elena Zane, Bucarest, 1974, p. 171—178.

D'ailleurs, pour soutenir l'idée fondamentale de sa conférence: « La Roumanie ne périra pas! Les Roumains ne peuvent pas périr! », parce qu'ils ont conservé en permanence leur nationalité et leur existence politique, et ont une grande mission à accomplir, idée réf-

ainsi, l'idée de la permanence de la nation et de la résurrection des peuples, de la nécessité de l'unité spirituelle nationale et de la collaboration avec d'autres nations et la critique de la société contemporaine en vue de son renouvellement, tout en insistant sur le rôle décisif de la jeune génération comme facteur moral, se trouvant au premier rang de la lutte pour le progrès.

Dumitru Brătianu prenait aussi la parole à l'occasion de la manifestation de sympathie faite à Edgar Quinet par les étudiants roumains de Paris, le 17 janvier 1847. « La circonstance, le lieu, l'émotion de cette voie pénétrante qu'entrecoupaient les sanglots — relatait Paul Bataillard enfin, les larmes qui coulaient de tous les yeux ajoutaient à ces paroles un sens extraordinaire que des mots alignés ne peuvent rendre ». « Vous, qui venez chercher en France l'air libre, qui nous manque souvent soulignait Edgar Quinet dans sa réponse — vous qui représentez la jeunesse moldo-valaque, et qu'êtes l'espérance de votre pays, ne vous laissez pas décourager par les obstacles. Que sont-ils en comparaison du but que vous poursuivez? Une nationalité à défendre, l'âme d'un peuple à conserver, à sauver, c'est, quoiqu'il arrive, la plus sainte carrière qui puisse s'offrir à des hommes!... Puissent ces paroles arriver en Moldavie, en Valachie! Elles prouveront à vos parents, à vos amis, à vos compatriotes, que la France n'est pas pour vous, ni pour eux, une terre étrangère, que le sentiment de votre patrie ne fait que retremper parmi nous et que l'alliance des Français et des Moldo-Valaques est, en soi, une chose consommée dans les esprits » 14.

Les rapports avec la presse française libérale ou républicaine (« Journal des Débats », « La Presse », « Le National », etc.) ayant comme résultats les articles substantiels des amis des Roumains comme Hyppolite Desprez, de la « Revue des Deux Mondes », concernant la situation socio-politique des Principautés, les valeurs spirituelles du peuple roumain et ses aspirations nationales ¹⁵, ainsi que la participation de certains futurs dirigeants révolutionnaires à la franc-maçonnerie française et, à travers elle, le

térée par Dumitru Brătianu dans son allocution, N. Bălcescu cita en roumain le passage suivant du chap. IV du livre de Jules Michelet: «Et si nulle âme ne périt, comment ces grandes âmes des nations, avec leur génie vivace, leur histoire riche en martyrs, comblée de sacrifices héroïques, toute pleine d'immortalité, comment pourraient-elles s'éteindre?» (Le Peuple, La Haye, 1946, p. 243). En ce qui concerne l'influence du grand historien romantique français sur N. Bălcescu et D. Brătianu, voir aussi nos études Nicolae Bălcescu și istoriografia romantică (N. B. et l'historiographie romantique), «Revista de filozofie», Bucarest, XVI, 1969, no 9, p. 1113—1138, et Jules Michelet dans la conscience roumaine, «Roumanie. Pages d'histoire», Bucarest, I, 1976, nos 3-4, p. 181-217.

¹⁴ La manifestation hommagiale a été occasionnée par la réponse d'Edgar Quinet à •une pancarte » avec des vœux pour le nouvel an, couverte de signatures des Roumains qui se trouvaient à Paris. Une note sur le déploiement de la manifestation rédigée par Paul Bataillard, conservée par la famille de I. C. Brătianu, dans Anul 1849 in Principatele Române, tome I^{er}, p. 37-44.

¹⁶ Le principal article de H. Desprez, La Moldo-Valachie et le mouvement roumain, élaboré avec la collaboration des ses amis roumains de Paris, a paru dans la « Revue des deux mondes », 1848, n° 1, janvier. Il a les proportions d'une étude (31 p.) et a été apporté par N. Bălcescu et diffusé en tirage à part dans les Pays Roumains. Voir aussi Liviu Maior, Hyppolite Desprez călător în Țările Române (H. D. voyageur dans les Pays Roumains), « Studia Universitatis Babeș Bolyai », seria Historica, Cluj, XIII, 1968, n° 2, p. 103—113.

contact avec des publicistes, hommes de culture et personnalités politiques françaises ¹⁶ ont influencé les rapports spirituels roumano-français à

l'époque de la révolution.

La Révolution européenne de 1848 a débuté par la révolte populaire éclatée le 12 janvier en Sicile, à Palerme. Mais le moment-clef qui a eu comme résultat sa diffusion sur tout le continent a été l'abolition de la monarchie et la proclamation de la Deuxième République en France, à la suite des mouvements populaires qui eurent lieu du 22 au 25 février, à Paris. Parmi les participants, s'y trouvaient des jeunes intellectuels roumains venus aux études et, dans les premiers rangs Nicolae Bălcescu. «Je suis très exténué, parce que depuis trois jours je ne fais que vivre dans les rues » — écrivait-il à Iassy au « bien-aimé citoyen et ami » Vasile Alecsandri. La lettre envoyée de Paris le 24 février était datée significativement « le 1 er jour de la République ». En réalité la fatigue du combattant était évoquée aussi pour excuser la concision du texte devenu cri d'enthousiasme et d'espoir : « Apprend que la grande nation s'est levée et que la liberté du monde s'est achevée ». Le langage se rapprochait de celui de la Grande Révolution de 1789. Comme témoignage Bălcescu annexait un lambeau, arraché par lui au palais des Tuileries, du velours qui couvrait le trôné de Louis Philippe. Et en regrettant l'absence d'Alecsandri « des plus grandes et solennelles minutes que j'ai vécues », il finissait avec le cri révolutionnaire, qui exprimait un souhait : « Vive la République », en transmettant «à tous les bons Roumains» un salut de fraternité et d'espoir 17. Deux jours plus tard, en apprenant à Bucarest la réussite de la révolution en France, C. A. Rosetti n'oubliait pas de consigner dans son journal intime un salut ardent adressé à la «nation sublime, Christ des nations. Oh que le ciel veuille que tu te souviens aussi de ma malheureuse nation! » 18

Au cours des combats sur les barricades de février, le local de la bibliothèque, 3, rue de la Sorbonne, s'est transformé en poste de premier secours pour les blessés, étant approvisionné avec les médicaments nécessaires offerts par les Roumains de Paris ¹⁹. Ceux-ci venaient en aide aux révolutionnaires blessés par une souscription qui réunissait 16 dépôts nominaux (Sc. Vîrnav, C. Negri, N. Bălcescu, I. Alecsandri, les frères D. et I. Brătianu, etc.) et 4 anonymes ²⁰. Après la proclamation de la république, une délégation de la part de la Société des étudiants Roumains, formée de Moldaves et de Valaques, portant le drapeau national aux couleurs : bleu, or et rouge, s'est dirigée vers l'Hôtel de Ville de Paris afin d'assurer le gouvernement provisoire français des chaleureux sentiments de sym-

¹⁶ Voir aussi Dan Berindei, *Préludes de la révolution roumaine de 1848. Les sociétés secrètes*, * Revue roumaine d'histoire », XIII, 1978, n° 3, p. 427-445.

20 «Le Peuple constituant », lieu cité.

i⁷ N. Bălcescu, Opere, IV, Corespondență, p. 86. Parmi les Roumains de Paris qui ont participé à la Révolution de février on doit ajouter les noms des frères D. et I. C. Brătianu et ceux de C. Negri et V. Mălinescu. Sur l'attitude des jeunes Roumains pendant la Révolution de février, voir aussi Dan Berindei, Revoluția de la 1848 în Franța și tinerii români aflați la Paris (La Révolution de 1848 en France et les jeunes Roumains qui se trouvaient à Paris), «Revista istorică română », XV, 1945, nº 2, p. 172—192.

¹⁸ C. A. Rosetti, ouvr. cité, p. 235.

¹⁹ Voir les informations parues dans les gazettes parisiennes «Le Courrier français », du 2 mars 1848 et «Le Peuple constituant », du 22 mars 1848, p. 2.

pathie du peuple roumain. « Gazeta Transilvaniei » reproduisait, d'après « Le Constitutionnel », la réponse pleine de reconnaissance du maire adjoint de Paris. En évoquant les mérites du passé du peuple roumain, pour la défense de la civilisation et en assurant que la France n'oubliera jamais ces services rendus par l'avant-garde européenne en Orient, il exprimait sa certitude qu'avant la fin du siècle la liberté des peuples du sud-est de l'Europe sera assurée. Ensuite, la délégation roumaine offrait son drapeau pour qu'il soit mis à côté de ceux des autres peuples en signe de solidarité internationale ²¹.

Au commencement de février 1848 la vie populaire et le folklore national faisaient leur entrée sur la scène roumaine par le tableau intitulé Noce paysanne de Moldavie, par Vasile Alecsandri et representé à Iassy, par des dilettantes, pour des buts philanthrophiques, sous la direction de Matei Millo. Parmi les acteurs improvisés figuraient l'auteur, et les écrivains Costache Negruzzi et Alecu Russo. En parlant de l'atmosphère particulière de la préparation des spectacles, Alecsandri la comparait avec « une danse sur un volcan... De différents groupements s'exaltent à la lecture des journaux français qui racontent la révolution de Paris et leurs yeux s'allument, leurs mains se serrent énergiquement et leurs chuchotements mystérieux trament le plan de révolte: spectacle unique!... Le succès de la Noce a été complet. Que le mouvement qui se prépare ait le même succès » 22.

En même temps les jeunes intellectuels roumains de Paris se préparent à rentrer au pays afin de prendre part au déclenchement des événements révolutionnaires. Ils se rencontrent plusieurs fois, la plus importante de leurs délibérations étant celle du 20 mars, tenue au domicile de N. Bălcescu, 94, rue de l'Université. Parmi les Valaques y ont participé A. G. Golescu, D. Bolintineanu et C. Mavrodin, et parmi les Moldaves: Iancu Alecsandri (frère du poète), V. Mălinescu, Teodor Rășcanu, etc. Le programme rédigé à cette occasion se rapprochait de celui inclus dans la Proclamation d'Islaz. À la suite des discussions ultérieures on a pris la décision de synchroniser « le mouvement » des deux Principautés, quoique les préparatifs et le déclenchement doivent avoir lieu séparément pour des raisons de tactique politique. En mars, autant N. Bălcescu et A. G. Golescu, que V. Mălinescu, T. Rășcanu, N. Ionescu, ou C. Negri et Alecu Russo partaient en groupes séparés vers leurs pays, suivis par d'autres intellectuels roumains de Paris. Les victoires des mouvements insurrectionnels d'Italie et d'Allemagne, mais surtout celles de Vienne et de Budapest ont précipité le retour dans leur patrie pour y diriger aussi la lutte politique en vue de la révolution. Certains d'entre eux ont pris contact à cette fin avec le mouvement des Roumains de Transylvanie.

Malheuresement, au-delà de nombreuses revendications similaires, des liaisons personnelles, politiques et spirituelles, qui confèrent à la Révolution roumaine de 1848, considérée par la perspective de la postérité, son caractère unitaire, la synchronisation voulue n'a pas pu être

²² Ioan Massoff, Teatrul românesc, privire istorică (Le théâtre roumain, considération historique), tome I^{er}, Bucarest, 1961, p. 362 et suiv.

 $^{^{21}}$ « Gazeta Transilvaniei », Braşov, 1848, n° 34, du 26 avril; Anul 1848 în Principatele Române, tome I $^{\rm er}$, p. 141 et suiv.

137

réalisée, et le déroulement de l'insurrection s'est compartimenté de manière régionale, en Roumanie comme en Italie. Même davantage, parce qu'en Transylvanie la position chauvine des dirigeants de la révolution magyare n'a pas pu éviter l'impact avec les revendications nationales légitimes des révolutionnaires roumains, on arrive, ainsi, à une confrontation militaire dont l'absolutisme de la Cour de Vienne a tiré profit, et qui a facilité l'étouffement par étapes du processus révolutionnaire du sud-est de l'Europe, réalisé par les grands empires coalisés.

L'une des idées chères à la Révolution de 1848 des Principautés Roumaines, mais aussi de la France et des autres États européens a été la fraternité (en roumain : frăția), du point de vue social, national et international. L'idée, conçue de manière romantique ou socialiste utopique, était celle d'une collaboration au-delà des différences de classe ou de nation, préparant une généreuse harmonie en vue de la libération de tous les peuples. Ce concept figurait emblématiquement dans la lutte pour le renversement du pouvoir qui s'opposait au progrès et était considéré essentiel pour la consolidation du nouveau régime démocratique. « Salut et fraternité » était le salut révolutionnaire en France après la Révolution de février. « Salut et fraternité » (en roumain « Salutare și frăție ») était celui des révolutionnaires de Valachie.

Les événements ont démontré pourtant qu'une harmonisation des intérêts du serf et du boyard roumain était tout aussi impossible qu'entre la bourgeoisie et le prolétariat français. D'une part il y a eu l'échec de la Commission de Luxembourg, conque et dirigée par Louis Blanc, et d'autre part l'échec de la Commission de la propriété, de Bucarest, dirigée par I. Ionescu de la Brad et concue par N. Bălcescu. En 1850, ce dernier renonce à l'illusion, commune aux révolutionnaires de '48 des Principautés, de pouvoir convertir pacifiquement les privilégiés au renoncement de leurs privilèges. D'où la nouvelle formule concernant l'avenir, incluse dans Mersul revoluției in istoria românilor (La Marche de la revolution dans l'histoire des Roumains) : « la hausse du plébéianisme au pouvoir ». C'està-dire le pressentiment de la destruction fatale de la classe noble des boyards, « vendue à l'étranger » et incapable de comprendre la marche des événements 23. En 1848, Bălcescu écrivait dans sa Question économique des Principautés Danubiennes : « le pays s'était trompé ; les boyards ne sont pas des Roumains [...] ils sont boyards, voilà tout » 24. D'où la conviction que seulement la classe des non privilégiés, en premier lieu celle des paysans, identifiée ethniquement avec le peuple roumain, pourra créer l'Etat national et démocratique.

 $^{^{23}}$ Cet essai historique, qui a eu comme objectif de justifier la Révolution de 1848 et d'y tirer des enseignements pour l'avenir, a paru dans le nombre unique de la revue « România viitoare », Paris, 1850, p. 7-15. Sa première reproduction après plus d'un demi-siècle, a été préfacée par N. lorga, dans une brochure éditée pour son parti, sous le titre: Originile naționalismului român (Les origines du nationalisme roumain), Vălenii de Munte, 1908, p. 5-17. La dernière réédition dans N. Bălcescu, Opere, tome II, Bucarest, 1982, p. 107-113.

²⁴ L'étude, appréciée par Jules Michelet, a paru sans signature à Paris, en 1850, dans une brochure de 88 p. Elle a été reproduite sous le nom de N. Bălcescu, dans le recueil de C. Sturza Scheianu, Acte si legiuiri privitoare la chestia țărănească (Actes et lois concernant la question agraire), Ire série, vol. IV, Bucarest, 1904, p. 45-126. La dernière réedition dans N. Bălcescu, ouvr. cité, p. 41-101.

Mais la «Frătia » avait aussi pour N. Bălcescu et pour de nombreux dirigeants roumains de 1848, le sens de collaboration révolutionnaire au-delà des différences nationales, ou, encore mieux, en gardant toutes ces particularités. En ce sens, la collaboration avec la France acquerait une importance particulière.

À cette époque-là, la France se trouvait sur le premier plan de la pensée socio-politique européenne. La Révolution de février l'avait mise en tête de la lutte pour des transformations socio-politiques. En plus, les dirigeants de la Révolution de 1848 tâchent de se présenter eux-mêmes comme des continuateurs, sur le plan des idées aussi bien que sur celui de l'action, de la grande Révolution de 1789 25.

Les révolutionnaires roumains, ainsi que leurs adversaires gardent cette image de la France. « La secousse donnée à l'Europe par le pied de la France a été ressentie jusqu'à chez nous » lisons-nous dans une adresse du gouvernement provisoire de Bucarest envoyée aux membres du pouvoir exécutif de Paris, ou l'on relatait les événements de juin, de Valachie, et on demandait à la Seconde République de mettre sous sa protection le peuple roumain 26.

D'ailleurs, la déclenchement de la révolution en Valachie avait été retardé aussi parce qu'on y attendait la décision de Lamartine et du gouvernement provisoire français.

Dans une lettre qui accompagnait le texte de la Proclamation d'Islaz, adressée à Edgar Quinet (une autre lettre, semblable, avait été envoyée à Jules Michelet), I. C. Brătianu et C. A. Rosetti soulignaient que le premier acte de la révolution de Valachie appartient par l'esprit et les idées aux professeurs du Collège de France. «La France s'est levée et l'Europe entière s'est levée à sa voix ». Et on v retrouve l'image du pied de la France qui a fait trembler la terre en chassant cette fois-ci de Valachie, sans effusion de sang, comme sous l'effet d'un charme, l'œuvre de l'obscurité. (Sous peu, cette image idvllique sera contredite par les faits). Pour garder la combustion faite de lumière et de vie, allumée au feu de la culture française et pour écarter le péril annoncé par de sombres nuages venus avec le vent du nord, la jeune révolution roumaine a encore besoin de l'appui du pays pour lequel plusieurs Roumains éminents ont combattu sur les barricades. Le temps des calculs étroits de la politique ont passé. Comme disciples de Jules Michelet et d'Edgar Quinet, les auteurs de la lettre déclarent qu'ils se sentent puissants, justement parce qu'ils n'ont d'autre préoccupation que de sauver leur patrie et la liberté, le reste étant sans aucune importance. Ils concluaient avec l'une de ces images chères au messianisme révolutionnaire : « Pourvu que nous soyons appelés à voir les derniers de nos compagnons entonner l'Hymne de délivrance en franchissant les dernières limites au désert, nous sommes prêts à mourir, comme Moise au sein de la Terre promise » 27.

²⁵ Cette continuation a été justifiée récemment par l'unité de la révolution « occidentale ou atlantique » qui comprend l'ancien et le nouveau continent, pendant la deuxième partie du dix-huitième siècle et la première partie du XIX $^{\rm e}$ siècle. Voir Jacques Godechot, La Révolution de 1848, Paris, 1971, p. 34-36.

26 Anul 1848 în Principatele Române, tome Aler, p. 678-681.

²⁷ Ibidem, p. 134-136.

Le langage évangélique, le ton messianique de la fin de cette lettre se retrouvent chez d'autres dirigeants de la révolution. Ce sont des biens communs au romantisme français 28 et qui colorent le discours révolutionnaire ou socialiste de l'époque. Sur le plan politique, l'introduction de ce langage dans les Principautés Danubiennes a été favorisée surtout par l'influence de Lammenais dont l'œuvre a joué alors d'un grand prestige dans toutes les provinces roumaines. Nicolae Bălcescu rencontrait des compatriotes « moți », soldats paysans d'Avram Iancu, qui récitaient. dans les sommets des Carpates de l'Ouest, de longs passages des Paroles d'un croyant 29. L'influence de ce livre est à la base du poème Cîntarea României (Le chant de la Roumanie) 30. Dans une lettre du 9 juillet 1848, A. G. Golescu, qui se trouvait en mission à l'étranger, protestait contre les «anachronismes romantiques» et contre «la politique sentimentale» de type lamartinien. Mais il n'oubliait pas de recommander aux «frères» du gouvernement provisoire d'adresser « un manifeste aux peuples européens, surtout à la France, d'où ils ont tété le lait de la liberté » 31.

Deux des idées chères à Nicolae Bălcescu et à A. G. Golescu comme il ressort de la lettre citée, ou de celles d'autres dirigeants de la révolution, étaient d'une part la nécessité de mobiliser les masses, et généralement tout le peuple, par une propagande révolutionnaire, et d'autre part, d'assurer la force de défense de la révolution.

Pour augmenter cette force de défense on a organisé, parmi les autres, une garde nationale qui n'était pas étrangère à l'exemple français.

En ce qui concerne la propagande, des mesures ont été prises pour généraliser les assemblées populaires ou l'on prêtait serment sur la « constitution », autrement dit sur le programme révolutionnaire d'Islaz, dans une atmosphère solennelle. A ces assemblées étaient invités aussi les paysans du département respectif, pour que chaque centre urbain « devienne un nouveau Blaj, et que tout le pays soit couvert de nids de propagande » ³². On entraînait dans cette action la nouvelle administration du département, les enseignants, des personnes exerçant des professions libérales, des prêtres et des moines, ainsi que les commisaires de propagande nommés ad-hoc, d'après l'exemple de la Révolution Française de 1789, et recrutés surtout parmi les candidats au poste d'instituteurs et parmi la jeunesse studieuse. En même temps on consacrait les nouveaux drapeaux tricolores qui portaient inscrite la devise de la révolution : « Justice et fraternité ».

²⁸ Voir Paul Viallaneix, *Le Christ à la fable romantique*, extrait du vol. *Romantisme* et religion, Actes du Colloque interdisciplinaire, Metz, 1978.

²⁹ Voir Revoluțiile române. Discursul cetățeanului Bălcescu (Les Révolutions roumaines. Le discours du citoyen Bălcescu), « Junimea română », Paris, I, 1851, nº 2, p. 11—13. Intitule par Al. Odobescu Miscarea românilor din Ardeal la 1848 (Le mouvement des Roumains de Transylvanie en 1848), « Revista română », II, 1862, septembre, p. 588—594, le texte a conservé depuis ce titre. Voir la plus récente réproduction: N. Bălcescu, Opere, tome II, p. 114—118.

³⁰ L'influence de Lamennais dans cet ample poème en prose, caractéristique pour le messianisme romantique roumain et dont la paternité reste encore controversée entre Alecu Russo et N. Bălcescu, a été quasi unanimement acceptée par notre historiographie littéraire. Pour la priorité et sa motivation, voir aussi Ovid Densusianu, Literatura română modernă (La littérature roumaine moderne), vol. III, Bucarest, 1933, p. 76.

³¹ Anul 1848 în Principatele Române, tome II, Bucarest, 1902, p. 370-375.

³² Ibidem, p. 372.

Parce que les couleurs avaient des nuances différentes et étaient disposées de manière tantôt horizontale et tantôt verticale, le décret nº 252 du Gouvernement provisoire décidait que les couleurs soient bleu foncé, jaune clair et rouge carmin, disposées verticalement 33. Le modèle français était évident. D'ailleurs au cours de telles assemblées on a planté, comme en France, des arbres de la liberté. Le champ de Filaret où a eu lieu la grande assemblée de Bucarest pour la proclamation de la victoire de la Révolution, ainsi que celui de Craïova, où a eu lieu l'assemblée pour le serment sur la Constitution, ont recu la dénomination de Champs de la liberté, selon le modèle de Champ de la liberté de Blaj, ou avait lieu, le 3/15 mai, la plus imposante de ces assemblées, avec la participation enflammée de dizaines des milliers de paysans. Par elle, d'après l'expression de Bălcescu, «les Roumains de Transylvanie ont été les premiers qui avaient salué avec ardeur le magnifique soleil de la liberté [...]. Et l'Europe apprend avec stupeur qu'en Transylvanie une nation roumaine dont elle ignorait l'existence, a proclamé son indépendance, et elle fut obligée de lui reconnaître son droit, et de l'inscrire depuis parmi les nations vivantes ». En cette « journée de lumière, de liberté et de grandeur roumaine » le peuple assemblé a exprimé tout un programme de lutte sociale et nationale en proclamant l'unité pour tous les Roumains 34.

Un rôle majeur dans « l'allumage des esprits », comme le remarquaient les documents de l'époque, a appartenu aux clubs politiques organisés d'après des modèles français. On y préparait idéologiquement des cadres dévoués pour l'administration et la propagande. Le plus important était le Club de la régénération de Bucarest, ayant comme président le poète Cezar Bolliac. De ce club faisaient partie les révolutionnaires les plus marquants. On y votait en séance publique, le 1^{er} août, dans la soirée, le comité central électoral en vue des élections de députés pour l'Assemblé 3 Constituante 35.

La Commission d'enquête établie après la défaite de la révolution, pour punir les participants, remarquait le fait que l'activité de ferment révolutionnaire de ces clubs revenait surtout aux professeurs. En effet, le Transylvain Ion Codrea, qui signera plus tard Ion Codru Drăgușanu, et restera dans l'histoire de la littérature roumaine comme étant l'auteur du Pérégrin transylvain, mémorial de voyage en Occident, reconnaissait à un interrogatoire subi en prison, qu'il avait organisé le club révolutionnaire à l'école de Ploiești 36. Nommé préfet du district de Dolj, le professeur et l'historien Florian Aaron a eu comme principal appui révolutionnaire le club de Craīova, qui a tenu ses séances à l'Ecole Centrale de la ville. Le jeune professeur Costache Catina, le frère du poète Ion Catina, auteur d'une « marseillaise » d'inspiration citadine : La Marche révolutionnaire, sera durement enquêté et décéda en prison, comme « coupable » d'avoir donné son appui enthousiaste à l'organisation et aux actions de certains clubs de Bucarest et de Pitești 37. À l'activité des clubs ont été attirés

³³ Ibidem, p. 477.

³⁴ N. Bălcescu, Ouvr. cité, p. 107 et sulv.

³⁵ Anul 1848 în Principatele Române, tome III, Bucarest, 1903, p. 158 et suiv.

³⁶ Archives de l'État, Bucarest, Commission d'enquête, dossier 62/1849, f. 3 et suiv.

³⁷ Ibidem, dossier 13/1848, f. 3 et suiv.

aussi des élèves, comme P. Orbescu de l'école de l'église Radu Vodă, qui avait été élu commissaire de propagande pour le district d'Amaradia du département de Dolj. Il avouait que la jeunesse studieuse témoignait un vif intérêt aux révolutions de France ou de Vienne, grâce à la lecture des journaux ³⁸. D'ailleurs, en qualité d'envoyé du gouvernement provisoire à Vienne et à Paris, A. G. Golescu insistait en même temps sur la nécessité de fonder des «casines» approvisionnées de journaux, dans les villes.

Les associations professionnelles ont eu, elles aussi, leur rôle dans la propagande révolutionnaire, se transformant parfois en des clubs politiques. Ainsi, l'agronome Ion Ionescu de la Brad, vice-président de la Commission de la propriété, donnait chaque jour des leçons d'économie politique à l'Association commerciale, y présentant aussi l'expérience française dans ce domaine ³⁹.

Un rôle important dans la propagande révolutionnaire revint à

la presse, réorganisée selon l'exemple français.

Déjà au printemps de l'année 1848 avait circulé en Valachie la brochure anonyme de propagande prérévolutionnaire, Qu-est-ce que les artisans, attribuée plus tard à Ion Ghica et inspirée d'une brochure similaire de l'abbé Siéyès, Qu-est-ce que le tiers état 40. A cette occasion avait, été exposé, aussi, un programme libéral de revendications en 23 points, dont quelques-uns se retrouvaient dans la Proclamation d'Islaz. Pendant la révolution, « L'Instituteur du peuple » publie un Catéchisme constitutionnel pour le peuple, et «Le Peuple souverain» publie Le symbole du député roumain à la Constituante, et aussi un dialogue entre trois paysans et un prêtre, sous le titre: La Constitution expliquée dans une école de village. Il se peut que ces deux dernières publications correspondent aux deux catéchismes qu'on avait décidé de publier dans le cadre des séances du Club de la régénération, de Bucarest. Des catéchismes d'orientation libérale et démocratique sont élaborés par C. A. Rosetti et I. C. Brătianu. ou par N. Bălcescu, après la défaite de la révolution. De telles productions théoriques qui permettaient une large exposition des idées transformatrices étaient pour la plupart des adaptations faites d'après les « catéchismes républicains » à la mode en France. « Nous avons emprunté les principes et l'exposé de ce dialogue — écrivait N. Bălcescu dans une note au Manuel du bon roumain, dialogue imaginaire entre un commissaire pour la propagande et un villageois — des publications du même genre, en les adaptant seulement aux tendances et aux besoins du peuple roumain ». En effet, le texte est en grande partie la traduction de l'ouvrage de Charles Renouvier, Manuel républicain de l'homme et du citoyen, récemment réédité en France, dont l'impression et la large diffusion avaient été subventionnées par le gouvernement de la IIe République 41.

La littérature et les beaux arts constituent pour les révolutionnaires roumains de 1848 des moyens remarquables d'éducation civique et de

³⁸ Ibidem, dossier 25/1848, f. 3.

³⁹ Anul 1848 in Principatele Române, tome IV, Bucarest, 1903, p. 14, 180.

⁴⁰ *Ibidem*, tome I^{er}, p. 460-467.

⁴¹ L'identification appartient à P. V. Hanes, le premier éditeur du texte de Bălcescu, d'après le manuscrit de la Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie. Voir N. Bălcescu, Manualul bunului român (Manuel du bon Roumain), Bucarest, 1903, p. 3-11.

propagande au service de la révolution. Leurs productions représentent l'expression du sentiment national, des idées de liberté et de justice sociale et politique de l'époque.

Si du point de vue artistique on a créé peu d'ouvrages littéraires de valeur, bon nombre de ces productions ont réussi, en échange, de remplir leur mission mobilisatrice. Elles se distinguent par leur pathos patriotique, par leurs visionnarisme et sentimentalisme romantique.

Pendant la préparation des événements révolutionnaires de Iassy. Vasile Alecsandri, l'un des participants actifs à ces actions, écrit une poésie au titre-manifeste: Aux Roumains, caractérisée par lui-même plus tard comme une « marseillaise » qui « enflamme les esprits ». Elle a été répandue en feuilles volantes à plusieurs reprises, étant reproduite le 24 mai, sous le même titre et signée: Un Roumain, dans la revue de G. Baritiu, à Brasov (le titre sous lequel elle est connue aujourd'hui: Le réveil de la Roumanie, 1848, paraîtra seulement en 1853 dans l'édition des poésies de V. Alecsandri). Dans le suivant numéro de la revue de Baritiu, Andrei Muresanu publiait une autre « marseillaise », cette fois-ci de la part des Roumains de Transvlvanie, sous le titre significatif: Un retentissement. Le sort a voulu que cette replique énergique et virile serve effectivement de marche de combat grâce aussi à la mélodie enthousiaste d'Anton Pann, inspirée de motifs populaires. Elle est restée comme représentative pour l'année 1848, dans la conscience publique, jusqu'à nos jours, sous le titre: Desteaptă-te române (Réveille-toi, Roumain)! À la même V. Alecsandri publie dans la «Foaie pentru minte, inimă și literatură» (Feuille pour l'esprit, le cœur et la littérature) Hora Ardealului (La Ronde de la Transylvanie) d'où sortira quelques années plus tard le plus populaire chant patriotique roumain, Hora Unirii (La Ronde de l'Union). Toutes ces productions appelaient au combat pour la liberté et l'unité nationale. Ce qui a déterminé N. Bălcescu d'affirmer avec du pathos romantique, devant les Roumains rassemblés à la Bibliothèque roumaine de Paris, à l'occasion de l'anniversaire, en 1851, de la grande assemblée populaire de Blaj, que «seulement le peuple et les poètes, ces fils de l'inspiration divine, eurent en 1848 la présentiment des événements ultérieurs, seulement eux lurent et révélèrent ce qui était écrit au fond du cœur de chaque Roumain, la délivrance de toute domination étrangère, par l'unité nationale ».

Les dirigeants de la Révolution roumaine de 1848 ont accordé, selon l'exemple occidental, une importance majeure, dans l'œuvre de propagande révolutionnaire et patriotique, à l'exécution des tableaux allégoriques, comme La Roumanie révolutionnaire et La Roumanie rompant ses chaînes sur le Champ de la Liberté, par D. Rosenthal. Ce dernier tableau sera reproduit en gravure lithographiée, à Paris, par le Comité révolutionnaire roumain, après la chute de la révolution en Valachie. Au même artiste, bon ami de C. A. Rosetti, est due, probablement, aussi la statue de La Roumanie délivrée, élevée dans la cour d'une résidence gouvernementale au centre de Bucarest. La statue a été détruite après le départ temporaire du Gouvernement provisoire de la Capitale, le 28 juin 1848, destruction ordonnée par le régime réactionnaire restauré pour deux jours. On a longtemps ignoré le vrai aspect de cette statue allégorique dédiée à la liberté, le seul document iconographique étant l'aquarelle contemporaine

du jeune Theodor Aman, représentant L'Affranchissement des tziganes. et avant comme fond, le socle et la partie inférieure du vêtement 42. Récemment, l'image du monument a été découverte dans une relation du journal contemporain « Augsburger Zeitung », dédiée aux événements révolutionnaires de Bucarest 43. La statue représentait une femme, debout, couronnée de rayons, portant une tunique romaine, ayant dans une main le symbole de la Justice, la balance, et dans l'autre, la croix. Ultérieurement, la lieutenance régnante décidait de faire une souscription pour le monument de Gheorghe Lazăr du Collège de St. Sava 44, et quatre jours plus tard. le 19 août, Cezar Bolliac proposait à l'occasion d'une assemblée sur le Champ de la Liberté de Filaret, qu'on élève « trois colonnes (statues) pour la gloire et en honneur de trois hommes illustres : Michel le Brave, Tudor Vladimirescu et l'instituteur Lazăr », le fondateur de l'école nationale 45. La propagande nationale et révolutionnaire par des monuments n'ignorait par l'exemple révolutionnaire français, considéré, certainement, en fonction des nécessités du lieu et du moment.

L'étouffement de la Révolution de 1848 dans les Pays Roumains n'a mis fin ni aux troubles socio-politiques de ces contrées, ni à la lutte des révolutionnaires roumains. A l'entretien de l'état d'esprit favorable aux changements démocratiques a contribué notamment l'activité de l'émigration roumaine, dont Paris continua être le centre. Elle aura comme principal but, dans les conditions du réflux insurrectionnel européen et de l'affirmation du principe des nationalités, l'unité politique et la création de l'Etat national libre, comme prémisses des transformations démocratiques structurelles dans leur pays. Et comme moyen, d'après les circonstances, l'action subversive révolutionnaire ou la démarche politique et diplomatique. Dans toutes les conditions, la consonnance culturelle avec la France a joué un rôle actif et bienfaisant.

⁴² Voir Remus Niculescu, *Începuturile sculpturii statuare române* (Commencement de la sculpture statuaire roumaine), « Studii și cercetări de istoria artei », Bucarest, 1954, nºs 3-4, p. 114 et suiv.

⁴⁸ Voir St. Schwann, G. Brătescu, « *Illustrierte Zeitung* ». *Imagini ale anului revoluționar* 1848, Contribuții (« Illustrierte Zeitung », Images de l'année révolutionnaire 1848, Contributions), « Magazin istoric », IX, 1975, no 5, p. 60–64.

⁴⁴ Anul 1848 în Principatele Române, tome III, p. 450 et suiv.

⁴⁵ Ibidem, p. 553.

SUR L'HISTOIRE DE LA CULTURE EN ROUMANIE DURANT LA PÉRIODE DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

par ALEXANDRU ZUB

Les deux décennies dont nous allons discuter ici en bref ont un profil distinct dans la culture roumaine. Et ce, non seulement parce qu'elles se situent entre les conflagrations mondiales avec des traces si importantes pour son destin, mais aussi parce qu'elles sont extrêmement riches en ce sens. Le parachèvement de l'unité de l'Etat roumain a conduit en même temps aux réformes structurales, à un essor sans précédent de la culture. l'époque étant comparable sous cet angle seulement à celle des grands classiques. Les réformes ont radicalement régénéré le paysage de la vie socio-politique et «l'explosion» enregistrée dans la culture a fait paraître une série d'œuvres remarquables, comme résultat des mutations d'aprèsguerre et en même temps comme leur légitimation. Les changements intervenus dans la physionomie économique et socio-politique du pays ont un correspondant naturel sur le plan de la création, soit-elle scientifique ou artistique. De grandes personnalités se sont distinguées pendant les décennies de la période de l'entre-deux-guerres en tant qu'expression de l'esprit créateur roumain, libéré d'une certaine manière de l'obsession politique. Nous disons d'une certaine manière, parce que l'accomplissement de l'unité d'Etat ne pouvait pas signifier un détachement brusque et total de cette obsession, comme l'affirmait l'un des coryphées de la génération 1, mais seulement un déplacement d'accent, une translation de la zone du militantisme pour l'unité politique vers des zones où l'esprit militant acquiert des formes plus subtiles. La nouvelle génération commençait sa carrière avec le sentiment qu'elle pénétrait dans un autre temps, tout comme nous assure Lucian Blaga, en rappelant l'assemblée d'Alba Iulia comme un moment de frontière 2. Qu'a signifié vraiment ce moment pour l'histoire de la culture roumaine? Quelle direction a-t-il stimulé et quels en sont les résultats les plus importants?

Disons plutôt que la période de l'entre-deux-guerres, bien que courte, n'est pas si unitaire qu'on pourrait le croire. Deux étapes au moins sont saisissables pour tous: la première décennie d'après-guerre, préoccupée notamment des grandes réformes socio-économiques et politiques, qui a apporté aussi dans la culture des initiatives du plus vif intérêt; la deuxième décennie qui correspond presqu'en totalité au règne de Charles II,

¹ Mircea Eliade, L'Epreuve du labyrinthe, Paris, 1978, p. 25-26.

² L. Blaga, Hronicul și cintecul virstelor (La chronique et le chant des âges), București, 1965, p. 232.

finissant en dictature et violence, une période fébrile, agitée, convulsive, où la démocratie entrait en déclin, posant son empreinte même par ce fait sur l'activité culturelle. C'est une périodisation didactique, certes, car en réalité la différence entre une décennie et l'autre n'est pas essentielle. Ce qu'on peut affirmer quand même c'est que la première décennie s'est distinguée par des confrontations et des polémiques génératrices de créations significatives. À une échelle plus réduite, de pareilles confrontations avaient eu lieu aussi antérieurement, pendant les premières années du siècle, dans la Roumanie extracarpatique (« semănătorism », « poporanism », « socialism », etc.), et aussi en Transylvanie, où une nouvelle génération d'hommes de lettres était au service de la cause nationale, en faisant de la culture un instrument de lutte redoutable. Les vicissitudes de la guerre ont suscité d'amples débats, surtout à Iasi, où l'on a jeté, sur l'initiative du sociologue D. Gusti, les bases de l'Association pour la science et la réforme sociale, association d'où allait naître, après la guerre, l'Institut Social Roumain. Les idées directrices de l'Association ont été alors formulées par l'historien-philosophe Vasile Pârvan et elles soutenaient l'idée d'une large action de culturaliser les masses et de socialiser les personnalités 3. C'est, certes, l'une des créations les plus significatives de la nouvelle époque, destinée à jeter les bases scientifiques de l'organisation sociale, libérant l'acte législatif du caprice et du hasard. Elle n'est pas restée sans traces dans la sphère de la culture parce que l'exploration systématique du phénomène social visait aussi cette sphère, dans sa dimension du présent et aussi dans celle du passé. Le plan de travail de la Section culturelle a cété d'ailleurs élaboré par Pârvan lui-même, qui attribuait à la culture sociale un sens assez large pour y introduire aussi l'instrumentaire respectif 4.

L'idée de rationalisation de la culture, dans le sens de son organisation systématique, en accord avec les exigences de l'époque, à préoccupé beaucoup d'intellectuels pendant la période de l'entre-deux-guerres et a conduit à des initiatives du plus grand intérêt. L'Etat, accomplissant jusqu'alors une fonction éminemment politique, était sollicité à ce moment-là d'assumer des buts culturels plus larges. L'Académie Roumaine avait élaboré (Al. Odobescu, B. P. Hasdeu, I. Bianu) dès la fin du XIXe siècle un vaste projet de bibliographie nationale, dont les résultats se sont concrétisés par la parution de catalogues et bibliographies. Une école bibliologique s'est constituée autour de I. Bianu, en prolongeant cette activité d'une façon productive après la guerre pour le parachèvement de l'Etat. « La bibliographie roumaine ancienne » (Bibliografia românească veche, 4 vol., 1903-1944), les catalogues de manuscrits (roumains, 3 vol., 1907-1931; grecs, 2 vol. 1909-1940) et les «Publications périodiques roumaines » (Publicațiunile periodice, I, 1913) mettaient en valeur les fonds existants, marquant les premiers pas vers une bibliographie rétrospective. En même temps, l'« Enrichissement des collections » (Cresterea

³ V. Pârvan, Ideile fundamentale ale culturii sociale contemporane (1918) (Les idées fondamentales de la culture sociale contemporaine (1918), dans Scrieri, București, 1981, p. 353-375.

⁴ Idem, op. cit., p. 173-179.

colecțiunilor, 53 fasc. 1907—1942) systématisait les nouvelles acquisitions, constituant en fait une bibliographie courante.

Si un institut bibliographique (tout comme on l'a préconisé en 1912) n'a pas été créé ni même après la guerre, ses devoirs ont été accomplis dans une grande mesure par l'Académie Roumaine, aidée maintenant aussi par les universités, surtout par celle de Cluj, récemment créée, au sein de laquelle Joachim Crăciun a fait constituer une autre école bibliologique, préoccupée surtout de l'organisation de l'information courante, mais aussi d'une série de bibliographies. Des savants de divers domaines (Dr. G. Marinescu, St. Hepites, L. Mrazec, E. Racoviță, etc.) insistaient pour une organisation rationnelle de la recherche, inquiétés par l'explosion des publications et par la nécessité du raccord rapide aux résultats les plus récents de la science de partout. C'est ce qu'on a réalisé en partie en fondant des instituts académiques, soit dans le cadre des universités, soit dans celui des départements ministériaux. Le conseil national de la recherche scientifique, préconisé par L. Mrazec en 1934, n'est devenuune réalité qu'au bout d'une décennie 5. En échange, on a fondé un Centre roumain de documentation (C.R.D.) conduit par l'ingénieur D. Drăgulănescu, dont le Bulletin prouve non seulement des préoccupations d'ordre technique. On a créé presque simultanément un Institut d'organisation scientifique du travail qui manifestait de l'intérêt pour une meilleure information dans tous les domaines. Rappelons encore le Comité national de documentation, créé en 1935 pour suggérer au moins la convergence des initiatives destinées à stimuler la recherche, l'histoire de la culture y compris 6. Prépondérant était, naturellement, l'intérêt pour les sciences positives et pour la technique, en accord avec les nécessités encore plus préssantes de la société d'assurer un corps de spécialistes réclamé par le processus de la modernisation 7. Le scientisme était un signe de l'époque et il suscitait des inquiétudes légitimes parmi l'intelligentzia préoccupée du destin de la culture et la santé spirituelle du peuple roumain 8. Etait-ce un signe de crise? Ce mot était partout présent et il ne concernait pas seulement l'espace carpato-danubien. D'ailleurs l'époque avait débuté par les sombres prophéties spengleriennes de Untergang des Abendlandes (1917) et était marquée par les sceptiques considérations de K. Jaspers de Die geistige Situation der Zeit (1931), tout comme par la vision catastrophique d'un René Guénon (La crise du monde moderne, 1927) pour ne plus parler de celle si négativiste de Paul Valéry (Regards sur le monde actuel, 1931). La conscience de la crise peut être observée aussi dans la culture roumaine, surtout pendant la deuxième décennie de l'entre-deux-

⁵ Analele Academiei Române. Dezbateri, LXV, 1945-1946, p. 275.

⁶ Cf. D. Drăgulescu, Începuturile documentării în România (Les débuts de la documentation en Roumanic), « Studii și cercetări de documentare în bibliologie », VI, 1964, n° 1,. p. 62−65.

⁷ Cf. I. Saizu, Preocupări pentru naționalizarea producției și a muncii în România în perioada interbelică (Préoccupations pour la nationalisation de la production et du travaile en Roumanie pendant la période de l'entre-deux-guerres), AIIAI, XVI, 1979, p. 405-429; Relația știință—societate în gindirea românească interbelică (La relation science—société dans la pensée roumaine de l'entre-deux-guerres), « Revista de istorie », XXXIV, 1981, 5, p. 799-819.

⁸ Cf. V. Parvan, Scrieri (Ecrits), București, 1981, p. 188-190.

guerres, lorsque E. M. Cioran clamait avec vigueur sa déception (Aux sommets du désespoir, 1934) et D. D. Rosca formulait, sur les traces de Unamuno, son Existence tragique (1934). La civilisation occidentale a été maintes fois mise en question, parfois niée sévèrement, autrefois examinée d'une façon critique en tant qu'offre subjective, égocentrique et mégalomane. Mircea Eliade, dont l'activité commencait alors pour continuer d'une manière spectaculaire jusqu'à présent, a été peut-être le plus sévère et le plus autorisé critique de la culture de l'Occident, qu'il accusait d'être provinciale au nom d'une ouverture qui aspirait à intégrer toute la création culturelle du monde. Sous cet angle, il rencontrait Nae Ionescu, philosophe et publiciste d'un grand prestige à l'époque (Roza vînturilor, 1936), considéré comme promoteur de toute une école de pensée, préoccupée surtout de la spécificité nationale. Les critiques adressées par quelques philosophes occidentaux à la propre culture (J. Benda) et les réactions défensives (H. Massis) ont encouragé sans doute les opinions critiques de l'espace roumain, devenu plus libre aussi pour ce qui est de la culture. L'indépendance politique acquise quelques décennies auparavant devait être élargie aussi dans le domaine de la culture. Une pareille exigence a été proclamée peu après que W. Wilson ait réussi à faire de ses «14 points» des principes de droit international. Entre la vision optimiste de la plupart des penseurs roumains et le scepticisme des autres, de nombreuses nuances indiquent la vitalité des réactions produites. Mais il est clair que le souvenir de la grande guerre et les grandes tensions qui lui ont suivi étaient susceptibles de nourrir un certain pessimisme, toute l'époque étant sous le signe de la crise, comme nous assurent O. Spengler, A. Toynbee, J. Pirenne, J. Ortega y Gasset, Florian Znaniecki et d'autres philosophes contemporains 9.

La motivation? On l'a cherchée dans le plan des structures, de la conscience morale, de la vie politique. La crise de l'entre-deux-guerres n'a pas été, certes, stérile au moins dans la culture (Unamuno la reconnaissait dans un espace plus large), au contraire, elle a incité les esprits, en nourrissant la force combative de la nouvelle élite intellectuelle. Autrement, en matière de culture, on sait, que les évolutions ne sont pas linéaires 10, et l'interstice mentionné démontre assez clairement jusqu'à quel point des tensions de toute sorte incitent à la fin la création. Tout comme dans les décennies antérieures, un paradoxe de la simultanéité a permis à certains courants qui se sont, tour à tour, esquissés sur le continent, d'être traversés à la hâte, fébrilement par les lettres roumaines. C'est pour ca que le symboliste G. Bacovia, par exemple, a été contemporain des dadaïstes et des surréalistes, et les proses réalistes de L. Rebreanu ont été contemporaines des romans « proustiens » de Camil Petrescu, pendant que la littérature « gidienne » de M. Eliade allait dans le même rythme avec la prose «absurde » de Urmuz 11. C'est un fait qui atteste une fois de plus la réceptivité et la force de renouvellement. Quelques-uns

⁹ Cf. Czeslaw Madjczyk, Mitteleuropa und die europäische Kulturkreis. 1918-1939, dans le vol. La Pologne au XVe Congrès international des Sciences Historiques à Bucarest, Warszawa, etc., 1980, p. 279-302.

10 E. Lovinescu, T. Maiorescu (1940), éd. 1972, p. 608.

¹¹ Cf. Sorin Alexandrescu, Le paradoxe roumain, International Journal of Rumanian Studies », Amsterdam, I, 1976, p. 9-20.

des révolutionnaires de la littérature de l'époque (Tristan Tzara, B. Fondane, Il. Voronca) étaient d'ailleurs le produit de cette culture, tout comme l'empreinte de la personnalité de C. Brancuşi se reconnaît en sculpture, et celle de G. Enescu en musique, pour ne citer que deux cas plus illustres.

Sur un autre plan, le scientisme qui avait passionné le monde occidental à la fin du XIX siècle a triomphé en Roumanie à peine après la grande conflagration, en périclitant l'équilibre qui doit exister toujours entre le côté humaniste et le côté technique de la société 12. La réaction contre l'abus scientiste a provoqué quelques critiques sévères à l'adresse de la culture occidentale accusée de dilettantisme 13, esprit de province 14, abus rationaliste 15, etc. Ces critiques étaient en partie la suite d'un effort considérable d'autodéfinition au niveau du peuple, effort devenu plus nécessaire après l'accomplissement du processus de création de l'État national. Une nation qui a atteint son idéal politique se préoccupe toujours de le consolider. Une pareille préoccupation était présente chez les Roumains surtout après le traité de Versailles, d'autant plus qu'il était exposé aux révisionnisme et à la contestation. Et si les hommes politiques ont concu la réforme qui élargisse la base d'appui de la nouvelle création. géo-politique, l'élite intellectuelle a cherché à faire de la culture un instrument défensif et en même temps créateur. L'Etat-même, jusqu'alors trop peu sensible aux besoins de la culture, était obligé de renforcer son rôle dans ce domaine aussi 16. Il est remarquable que les plus connues personnalités (parmi lesquelles G. Marinescu, G. Titeica, V. Pârvan, C. Rădulescu-Motru, M. Djuvara, D. Hurmuzescu, etc.), qui formaient l'Union intellectuelle roumaine, ont milité pour la réorganisation de la culture 17, l'Académie elle-même étant soumise à un renouvellement programmatique, grâce aux plus jeunes de ses membres 18. Le but de la vénérable institution devait être d'un côté « l'éclaircissement de la nation par la connaissance de nous-mêmes », et de l'autre « la glorification de la Roumanie par des travaux d'intérêt mondial » ¹⁹. Il s'agissait au fond de deux buts complémentaires, comportant, une vision globale et une vision diachronique. L'une a stimulé des études destinées à mieux définir le caractère national, l'autre a conduit à des efforts d'intégration dans la culture universelle. Si la première mettait l'accent sur l'aspect diachronique de la culture, la deuxième s'intéressait surtout à sa fonction synchronisatrice.

Un bilan des réalisations de cette période dans les deux directions n'est pas possible ici. Il suffit de mentionner que les grandes disputes et les grandes œuvres de la période soumise au débat sont reliées à l'une des

¹² Cf. V. Pârvan, loc. cit.

¹³ C. Rădulescu-Motru, Românismul, cetehismul unei noi spiritualități (Le roumanisme, le catéchisme d'une nouvelle spiritualité), éd. II, Bucureşti, 1939, p. 17.

¹⁴ Mircea Eliade, Fragmentarium, București, 1939; Insula lui Euthanasius (L'île d'Euthanasius), București, 1943.

¹⁵ N. lorga, Idées et formes littéraires françaises dans le Sud-est de l'Europe, Paris, 1924.

¹⁶ Analele Academiei Române. Dezbateri, XLIII, 1922-1923, p. 44-45.

¹⁷ « Ideea europeană », București, VII, 1926, nº 61, p. 2.

 ¹⁸ T. Teodorescu-Branişte, Spiritul nou în Academie (Le nouvel esprit dans l'Académie),
 Aurora », Bucureşti, 11 iunie 1923.

¹⁹ Apud Al. Zub, Cunoaștere de sine și integrare (La connaissance de soi et l'intégration), s Secolul XX », 1977, n° 11-12, p. 77.

deux directions. Deux attitudes ont pu être définies à la limite par rapport à celles-ci. L'une qui met l'accent sur le côté autochtone et l'autre sur l'universalité. Des attitudes polaires invoquées parfois comme source de tension génétique de la culture roumaine. « Toute culture authentique est polaire », disait Mircea Eliade ²⁰, en définissant la culture roumaine comme résultat de la tension entre la direction autochtone (M. Eminescu, N. Iorga, L. Blaga) et la direction universaliste (I. L. Caragiale, P. Zarifopol, E. Lovinescu). On peut se demander sans doute si cette polarité est si catégorique ou si elle est la seule digne à être prise en considération. Il faut souligner que pendant l'entre-deux-guerres, cette dichotomie, même si simplifiée polémiquement, s'impose jusqu'à l'évidence. Dans sa lumière, les disputes qui ont animé l'interstice apparaissent plus claires et plus relevantes. Ce qui intéresse là c'est que la première attitude a nourri les efforts de restitution historique, de récupération des valeurs des ancêtres, tandis que l'autre a entraîné des efforts non moins significatifs d'insertion des valeurs autochtones dans l'universalité. Le groupe de Gindirea (1921-1944), animé par Nichifor Crainic, et celui de Cuvintul (Nae Ionescu) ont mis l'accent sur la tradition locale, orthodoxe 21, pendant que Ideea europeană et Sburătorul, par exemple, se montraient plus réceptifs aux valeurs étrangères. Esprit autochtone et universel, traditionalisme et modernité. C'est dans ces termes qu'on a défini la plus âpre « querelle » culturelle de l'époque, une querelle pleine de conséquences dans les domaines littéraire, philosophique, sociologique, etc. 22. La dispute venait de l'époque de « Junimea », sinon auparavant, et avait été alimentée pendant les premières années du XXe siècle par les courants appelés sămănătorism et poporanism. En examinant « L'esprit critique dans la culture roumaine » (1909), G. Ibrăileanu essayait d'expliquer la genèse des formes de la culture dans l'espace carpato-danubien pendant la période 1840-1880, ce qui l'a conduit à une plus large théorie concernant la phénoménologie de la modernisation. A la tendance de renouvellement intempestif des libéraux valaques se serait alors opposé l'esprit moldave. M. Kogalniceanu surtout lui paraissait être représentatif pour ce criticisme salutaire, que la génération suivante allait déplacer, par Eminescu, dans le domaine social. L'affirmation d'Ibraileanu conformément à laquelle le peuple roumain n'a pas pris directement part à la civilisation européenne, bien qu'amendée par l'observation que les Roumains ont pourtant favorisé, par leur résistance antiotomane, le développement de la civilisation européenne 23, a provoqué des protestations et on pourrait dire qu'une bonne partie des études produites pendant les décennies suivantes sont, dans le même sens, ou des répliques, ou des allusions à la thèse de l'Esprit critique. Mais Ibrăileanu n'était pas le seul à adopter cette position. A peu près en même temps, C. Rădulescu-Motru condamnait d'un ton plus tranchant l'importation abusive de valeurs (Cultura română și politicianismul, 1904), tandis que N. Iorga se situait

²⁰ Mircea Eliade, Două tradiții culturale românești (Deux traditions culturelles roumaines). * Luceafărul », Paris, I, 1948, p. 21—23; l'Epreuve du labyrinthe, p. 111—112.

21 Cf. D. Micu, "Gindirea" și gindirismul, București, 1975.

22 Cf. Z. Ornea, Tradiționalism și modernitate în deceniul al treilea (Tradiționalisme et

modernité dans la troisième décennie), București, 1980.

²³ G. Ibrăileanu, Spiritul critic în cultura românească (1909) (L'esprit critique dans la culture roumaine (1909), rééd. Iași, 1970, p. 25.

lui aussi contre l'excès de traductions et imprimait du dynamisme à un mouvement plus ample de récupération des valeurs nationales 24. Mais Ibrăileanu a su bien mettre l'accent quand il affirmait que le problème essentiel des Roumains au XIXe siècle avait été leur intégration dans la culture européenne et que cela a imposé une certaine hâte, génératrice d'anomalies. L'imitation a été une voie employée parfois abusivement. mais inévitable 25. On imposait un discernement plus sévère, à l'esprit de Kogălniceanu qui avait su conjuguer l'esprit novateur avec l'esprit critique. L'heureuse synthèse a été plus tard « dissoute », l'esprit novateur étant embrassé surtout par les libéraux valaques, tandis que l'esprit critique est devenu le message du mouvement de la «Junimea». «Cette rupture a été une catastrophe pour l'histoire contemporaine de la Roumanie », appréciait Ibrăileanu, en observant qu'à son tour l'offre socialiste recommandait lui aussi de brûler des étapes, de sauter donc dans l'inconnu. tandis que les représentants de la «Junimea» indiquaient la stagnation. jusqu'à ce que les «formes» auront été mises d'accord avec le «fond »26.

Le phénomène sera analysé plus amplement et plus profondément par E. Lovinescu qui lui a consacré une trilogie (Istoria civilizatiei române moderne), mettant en équation «les forces révolutionnaires» (I), «les forces réactionnaires » (II) et les lois formatives de la civilisation roumaine (III) pour conclure que le régime de l'imitation (G. Tarde) était normal et que la littérature écrite au dernier siècle était conforme aux besoins sociaux 27. Adversaire du « Sămănătorul » dès le début, le critique devient, par « Sburătorul » (1919–1921, 1926–1927), leader de la direction moderniste. Le problème devait être traité tenant compte que l'évolution de la Roumanie moderne n'était pas seulement un fait littéraire. Lovinescu a rouvert donc sans hésitation le dossier du mouvement de 1848, en lui complétant les pièces et en lui expliquant d'une façon plus claire le processus de la modernisation de la société roumaine. La direction archaïsante, servie par les traditionalistes (les nouveaux adeptes de « Junimea », du « Sămănătorul », de « Gîndirea », les néo-conservateurs et les existentialistes), continuera à être soumise à une sévère critique par St. Zeletin. P. P. Negulescu, H. Sanielevici, M. Ralea, T. Vianu, Vl. Streinu, S. Cioculescu, etc. Au centre, il y avait l'idée de spécificité et elle a donné lieu à des débats extrêmement vifs, sur lesquels nous ne pouvons pas insister ici 28.

Il est necessaire quand même de mentionner bien que brièvement deux démarches exemplaires: celle entreprise par Şt. Zeletin et celle soutenue ensuite par G. Călinescu. La première (Burghezia română, 1925; Neoliberalismul, 1927) expliquait la modernisation du pays par son entrée dans l'orbite de l'Occident, en mettant donc l'accent sur le côté externe. La deuxième (Istoria literaturii române, 1941) élargissait l'horizon de

²⁴ N. Iorga, O luptă literară (Une lutte littéraire), I-II, București, 1979 (Ire éd., 1914).

²⁵ G. Ibrăileanu, op. cit., p. 186-188.

²⁶ Ibidem, p. 189. Une toute autre interprétation de ce phénomène offre Ilie Bădescu dans Sincronism european și cultură critică românească (Synchronisme européen et culture critique roumaine), Bucarest, 1984.

 $^{^{27}}$ E. Lovinescu, *Istoria civilizației române moderne* (L'histoire de la civilisation roumaine moderne), I-III, București, 1924–1926.

 $^{^{28}}$ Cf. et Klaus Heitmann, Das "rumänische Phänomen": die Frage des nationalen Spezifikums in der Selbstbesinnung der rumänischen Kultur seit 1900, dans Südost-Forschungen, München, XXIX, 1970, p. 171-236.

l'interprétation, en définissant le caractère national comme produit des accumulations immémoriales. La position de St. Zeletin n'était pas loin de celle de C. Dobrogeanu-Gherea (Neoiobăgia, 1914) et H. Sanielevici (Poporanismul reactionar, 1921) et allait être nuancée au sens socialiste par Serban Voinea, etc. Ibrăileanu (L'esprit critique) et C. Stere (Socialdemocratism sau poporanism?) ont aussi apprécié comme décisive l'impulsion occidentale vers la modernisation, perspective adoptée aussi par la doctrine de la paysannerie (țărănismul) de l'entre-deux-guerres pour dénoncer le caractère parasitaire de l'industrie roumaine. A son tour, Lovinescu, attribuait un rôle décisif au facteur extérieur, mais il le plaçait dans un terrain culturel-idéologique. Une interprétation marxiste du phénomène, conjuguant les détérminations internes et celles externes, a été faite par Lucrețiu Pătrășcanu dans une série de commentaires (1937-1938) réunis ensuite dans le volume Un veac de frămîntări sociale (Un siècle de mouvements sociaux, 1945). Historiquement, la contagion idéologique apparaît nécessaire et anticipative étant exprimée (chez Lovinescu) sous la forme de la loi du synchronisme, dans laquelle les courants traditionalistes (qui se réclamaient de Maiorescu) ont vu une agression à l'adresse du fond spirituel autochtone et l'ont repoussé avec violence 29.

On a dit que les Roumains, en tant que peuple « jeune », n'avaient pas de choix. Mais l'idée même de peuple jeune était fausse. Jeune était seulement leur manière d'organisation moderne. G. Călinescu s'est assumé la tâche d'en démontrer l'âge deux fois millénaire et d'en reconnaître les signes de l'originalité dans la culture. Il a systématisé le problème du caractère national dans la synthèse historico-littéraire de 1941, en motivant l'intérêt pour le problème et décapprouvant le scepticisme de quelques-uns de ses exégètes 30. Cet intérêt était-il exagéré? Ne pouvait-on pas parler d'un «type collectif» d'intellectuel roumain? Et pour ce qui est de l'intelligentzia roumaine, ne comporte-elle pas une note distinctive, particularisante? La réponse ne pouvait être qu'affirmative parce que toute culture a son caractère particulier, même si insaisissable pour l'observateur superficiel. «Le caractère spécifique — insistait Călinescu n'est pas un don qu'on gagne avec le temps, pour qu'on puisse affirmer que nous sommes à peine dans la voie de détermination, il est un cadre congénital. Et parce qu'on ne le gagne pas, on ne le perd pas, non plus ³¹. Par conséquent, le caractère national doit être défini seulement en le rapportant à d'autres cultures. Le comparatisme est alors la seule méthode qui convient à l'histoire littéraire et certainement à toute histoire globalisante. La spécificité ne signifie pas note unique, mais note prééminente et la garantie de l'originalité fondamentale des Roumains est donnée par le facteur ethnique. D'où venaient pourtant la peur de dissolution, la crainte que les Roumains pourraient perdre, par sophistication, leur note distinctive? La question a été mise à l'époque, avec obstination par les idéologues des revues « Gîndirea » et « Viata românească », pour rappeler deux directions

²⁹ Cf. Z. Ornea, Studiu introductiv (Etude introductive), à E. Lovinescu, op. cit., éd. 1972, p. 21-23.

³⁰ G. Călinescu, Istoria literaturii române de la origini pină în prezent (L'histoire de la littérature roumaine depuis les débuts jusqu'à présent), București, 1941, p. 885-888.

³¹ Ibidem, p. 885.

à profil distinct à cette période-là. Elle a été adressée partout par G. Călinescu, dont la réponse a pris la forme magnifique d'une synthèse de longue haleine. Au fond, le thème central de son *Histoire* est l'apport roumain au patrimoine des littératures universelles, apport conçu comme une preuve de la force créative des Roumains ³². Pareil à M. Eliade, qui a affirmé toujours le caractère millénaire de la culture roumaine et à l'encontre de Lucian Blaga, dans la conception duquel cette culture apparaît « en sabotant l'histoire », cherchant donc à se soustraire à la durée, G. Călinescu a compris qu'après tout, la culture roumaine a pu exister en temps sans cette obsession qui caractérise les cultures occidentales.

Ainsi, le problème du caractère spécifiquement national, très actif à la fin du XIX° siècle, comme un héritage romantique, a joué un rôle important après l'accomplissement de l'unité politique. Car il s'agissait non seulement de définir ou de redéfinir du point de vue culturel une entité géopolitique, mais aussi de la mettre d'une certaine façon à l'abri des contestations prévisibles dans un climat révisionniste.

La tendance d'expliquer dans un cadre plus large le phénomène roumain et la civilisation moderne est caractéristique à cette époque pleine d'hardiesses, qui a donné des résultats remarquables aussi dans le domaine de l'historiographie. Sans être seulement historien, N. Iorga a publié de nombreux écrits d'histoire universelle et une synthèse sur le développement historique de l'humanité 33, pour qu'à la fin, il conçoive une vaste Historiologie humaine, fondée sur l'idée des permanences et des parallélismes 34, après avoir publié d'abord une Histoire des Roumains 35 et des histoires d'autres peuples, zones géopolitiques, empires, dynasties, etc. C'est sans doute l'effort le plus important de fixer la place du peuple roumain dans la durée du monde, effort concrétisé dans de nombreux volumes de documents, d'études, de monographies, etc. L'histoire de la littérature, l'histoire des arts, de la presse, de l'enseignement, voilà quelques domaines que le savant a abordés sous l'angle de l'intégration du phénomène culturel dans l'ensemble de l'histoire nationale. Le même but suivait au fond l'histoire de l'église roumaine, traitée par le même savant dans plusieurs travaux. Nous avons cité un nom, le plus prestigieux, parce que l'époque a été dominée par sa personnalité et parce que son œuvre reste indispensable pour la compréhension de la culture roumaine dans sa dimension historique 36. Il faudrait certainement rappeler d'autres noms pour les contributions à l'étude de notre culture ancienne, (I. Minea, G. Pascu, N. Cartojan N. Georgescu-Tistu, Dan Simonescu, O. Papadima, I. C. Chițimia, Șt. Ciobanu, N. Drăganu, S. Pușcariu, P. P. Panaitescu, etc.), moderne (G. Ibrăileanu, O. Densusianu, T. Vianu,

³² Cf. Mircea Martin, G. Călinescu și "complexele" literaturii române (G. Călinescu et les «complexes» de la littérature roumaine), București, 1981.

³³ N. Iorga, Essai ae synthèse sur l'histoire de l'humanité, 4 vol., Paris, 1926-1928.
34 Idem, Materiale pentru o istoriologie umană (Matériaux pour une historiologie humaine), Bucureşti, 1968.

³⁵ Idem, Histoire des Roumains et de leur civilisation, Paris, 1920; Istoria românilor (L'histoire des Roumains), 10 vol., București, 1936-1939 (version française); Histoire des Roumains et de la romanité orientale, 10 vol., Bucarest, 1937-1945).

³⁶ Voire Barbu Theodorescu, *Nicolae Iorga*, *bibliografie* (Nicolae Iorga, bibliographie), București, 1976.

D. Popovici, B. Munteanu, G. Bogdan-Duică, I. E. Torutiu, etc.) ou contemporaine (E. Lovinescu, G. Calinescu, etc.). L'historiographie même, comme discipline de l'écrit historique, a marqué des progrès importants par les horizons ouverts par le même infatigable N. Iorga et par les études de P. P. Panaitescu, A. Otetea, I. Lupas, S. Dragomir, G. Zane, etc. Elle a été aidée par les bibliographies mises à la disposition par I. Crăciun et ses élèves, par les notes bibliographiques insérées dans « Revista istorică » « Revista istorică română », « Anuarul Institutului de istorie națională » (Cluj), « Cercetări istorice, Iași » et d'autres publications de spécialité. L'histoire des diverses sciences a beneficié aussi des systématisations bibliographiques 37, et une revue spéciale, « Scriptum » (1943), se proposait de discipliner les préoccupations bibliologiques. Les encyclopédies, dont Minerva, (1929), Cartea românească (1931), Cugetarea (1940), dénotent la même orientation. On y ajoute la synthèse thématique Enciclopedia României (4 vol., 1938-1943), coordonnée par D. Gusti, qui la définissait dans la préface comme une « image du pays et de la nation roumaine, tout comme elle s'est constituée au lendemain de l'Union ». Des bilans partiels en ont été faits par provinces ou par domaines. On a écrit, dans le premier volume, de belles pages sur «l'origine, la nature et le destin de la nation roumaine » (N. Iorga), sur son histoire (C. C. Giurescu), sur sa psychologie (C. Rădulescu-Motru). Les derniers deux grands volumes (V-VI), dont le but était de synthétiser la culture avec ses problèmes et ses personnalités, n'ont pas été imprimés. Le fait doit être rappelé, car la synthèse a été l'une des plus grandes vocations de l'époque. On sentait le besoin de justifier de cette manière un peuple tenu beaucoup de temps par l'hostilité de l'histoire à l'écart des possibilités de s'exprimer sous des formes prégnantes de culture. Il était grand temps d'affirmer sa personnalité culturelle, et la nouvelle génération se sentait vraiment « torturée de l'impératif de la synthèse » 38. On a élaboré des synthèses dans tous les domaines, à un niveau tout à fait comparable à celles entreprises dans les espaces traditionnels de culture moderne. Il serait abusif et fastidieux d'énumérer ici des noms et des titres. Nous relèverons seulement que ces synthèses ont pris des formes diverses, des encyclopédies thématiques à l'histoire d'un domaine ou d'autre et à de grands problèmes de philosophie de la culture. Le phénomène roumain était au centre de ces préoccupations même alors où l'on cherche une transgression du côté national pour comprendre l'humanité entière. Rien de plus caractéristique que la facon dont Iorga entendait achever sa carrière par l'élaboration d'une Historiologie, où les anciens «tiroirs géographiques et chronologiques » disparaissent, pour mettre en valeur la vie des groupes ethniques et en fin de compte « toute la tragédie de cette humanité ». Il avait pris des suggestions dans ce sens de H. Gelzer, Ed. Mever, peut-être aussi de H. Pirenne, mais la formule proposée envoie plutôt à des modalités qu'on a imposées à peine ces derniers temps, comme suite de la collaboration

³⁷ N. Georgescu-Tistu, Bibliografia literară română (La bibliographie littéraire rou maine), București, 1932; N. C. Istrati, Bibliografia economică română (La bibliographie économique roumaine), București, 1928, etc. Pour d'autres domaines, voir B. Theodorescu, Istoria bibliografiei române (L'histoire de la bibliographie roumaine), București, 1972.

³⁸ M. Eliade, Hinerariu spiritual (Itinéraire spirituel), Bucuresti, 1927.

interdisciplinaire et d'une distance considérable par rapport à la tradition positiviste 39. Les études entreprises en matière d'histoire par G. Brătianu. P. P. Panaitescu, A. Otetea, C. C. Giurescu 40 — pour ne citer que quelques noms — sont non seulement contemporaines à l'école des Annales, mais aussi synchroniques en tant que modalités de comprendre le passé, dans le sens qu'elles s'intéréssaient surtout à l'histoire socio-économique. à l'histoire de la civilisation et de la culture. C'est vers cette histoire surtout que N. Iorga et V. Pârvan avaient dirigé leurs élèves, dont les travaux dénotent une compréhension profonde du but de la discipline. Une histoire de la pensée lyrique dans l'espace méditerranéen, tout comme l'envisageait Pârvan au début de l'étape, n'a pas été encore écrite. Mais, si en matière de synthèse on ne pouvait pas aller trop loin, les études analytiques, les restitutions documentaires, les monographies des personnalités, des écoles, des courants, etc. bénéficiaient d'un climat plus favorable. L'histoire des écoles, des institutions culturelles, de l'écriture, de la création littéraire, des diverses disciplines a enregistré des progrès notables 41. La méthode comparative s'est imposée avec nécessité, étant employée surtout par les historiens littéraires, mais aussi par les historiens du phénomène culturel.

Nous avons pu voir qu'une tendance de sociologiser la démarche historique s'est imposée pendant les décennies de l'entre-deux-guerres, en approfondissant l'ancienne idée exprimée par I. Bogdan, de chercher les structures sociales économiques, démographiques, à côté des établissements et de la vie culturelle ⁴². Outre la transgression de l'économique et du politique au profit de la synthèse culturelle (Iorga, Pârvan, Brătianu, Panaitescu), il faut rappeler quelques essais d'entamer le passé de la perspective du matérialisme historique (P. Constantinescu-Iași, A. Oţetea, L. Pătrășcanu, etc.) ⁴³. Șt. Zeletin dont l'étude concernant la genèse et l'ascension de la bourgeoisie roumaine a eu un grand écho doit être considéré aussi comme un théoricien de l'histoire sociologisante. Les études de M. Manoilescu, économiste préoccupé surtout du destin de la bourgeoisie roumaine, ont de même une finalité historico-culturelle ⁴⁴.

³⁹ N. Iorga, Generalități cu privire la studiile istorice (Généralités concernant les études historiques), III^e éd., București 1944, p. 341-348.

⁴⁰ Cf. Şt. S. Gorovei, Petre P. Panaitescu — coordonatele unei evoluții (Petre P. Panaitescu — les coordonnées d'une évolution), «Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie "A. D. Xenopol" », Iași, XIX, 1982, p. 499—524; P. Theodor, G. I. Brătianu istoricul (G. I. Brătianu l'historien), AIIAI, XX, 1983, p. 233—248; M. Berza, Istoriul Andrei Oţetea (L'historien Andrei Oţetea), «Studii », XXII, 1969, n° 3, p. 411—422; Al. Zub, Constantin C. Giurescu und der Ursprung seiner Synthese, dans Südost-Forschungen, XXXVIII, 1979, p. 191—205.

⁴¹ Cf. B. Theodorescu, *Istoria bibliografiei române* (L'histoire de la bibliographie roumaine), 1972.

⁴² L. Boia, Evoluția științei istorice românești (L'évolution de la science historique roumaine), «Revista de istorie », XXXIV, 1981, nº 7, p. 1244—1245.

⁴³ P. Teodor, Din gindirea materialist-istorică românească (1921–1944) (De la pensée matérialiste-historique roumaine (1921–1944), București, 1972. Remarquons surtout les démarches novatrices de P. Constantinescu-Iași (Caracterizarea și împărțirea istoriei românilor, 1925) (La caractérisation et la délimitation par périodes de l'histoire roumaine, 1925), et A. Oțetea (Concepția materialistă a istoriei ca metodă de cercetare și expunere, 1938) (La conception matérialiste de l'histoire en tant que méthode d'investigation et d'expression, 1938).

⁴⁴ M. Manoilescu, Rostul și destinul burgheziei române (Le sens et le destin de la bourgeoisie roumaine), București, 1942.

Un substratum formatif peut être reconnu dans presque toutes les démarches importantes, les gens de lettres roumains étant toujours préoccupés d'une pédagogie nationale basée sur l'histoire. Il faudrait rappeler ici, pour ses réponses positives, la doctrine énergétiste de C. Rădulescu-Motru 45 à côté des Prolegomena la o educație românească (Prolégomènes à une éducation roumaine, 1940), proposés par O. Ghibu. Ce qu'on cerche surtout c'est la définition dans l'histoire universelle. Philosophe, P. P. Negulescu, essaie d'expliquer, dans un vaste panorama, la genèse et les formes de la culture moderne, mais sa démarche était à vrai dire une manière d'extension du cadre explicatif de la culture roumaine. C'est ce qu'a suivi au fond T. Vianu cherchant les réflexes hégéliens dans cette culture, la conception rationaliste de la culture moderne ou quelques courants de pensée dans l'esthétique et la théorie littéraire. Au fond G. Călinescu, dans sa grande synthèse, qu'est-ce qu'il a voulu faire, sinon la même chose? La préface de celle-ci finissait par les dires du chroniqueur : « De grands hommes naissent en Moldavie aussi», pendant que le dernier chapitre esquissait le contour du caractère spécifique roumain. La vision était organique et critique en même temps, avant la tendance d'intégrer la création nationale dans un processus plus ample et en lui définissant les valeurs sans concessions conjoncturales. « Une histoire, observait Călinescu, doit être toujours un peu rétrograde, pour qu'elle ne perde pas la perspective de l'éternel » 46. Ambition énorme, mais justifiée au fond, car, sans cette perspective, on ne pourrait définir le côté axiologique de l'histoire.

Qu'est-ce que nous pourrons dire, en guise de conclusion, à la fin de ces tentatives de détacher, sommairement, quelques initiatives et traits de l'histoire de la culture dans la période de l'entre-deux-guerres? Tout d'abord cette période fébrile, dynamique, a été l'une des plus fructueuses de la culture roumaine et elle comporte naturellement des analogies avec des manifestations du même genre de l'espace culturel polonais 47. Ce sont le désir de définir la spécificité nationale et l'obsession de l'intégrer dans des catégories plus amples qui la caractérisent premièrement, ensuite la multitude d'initiatives sur le plan de l'organisation. Des cultures pré- et protohistoriques étudiées par l'école archéologique de Pârvan à la culture populaire investiguée d'une perspective interdisciplinaire par les équipes de D. Gusti (l'école sociologique) et de celles-ci jusqu'aux grandes synthèses dans différents domaines ou pour l'entière culture nationale, de nombreuses démarches ont favorisé la confrontation des idées, des tendances, des méthodes. Une meilleure connaissance de soi, en perspective diachronique et une meilleure insertion dans l'histoire culturelle du monde en ont résulté. Mais l'époque était minée par l'incertitude et l'inquiétude; quelques-uns de ses protagonistes ont déjà payé le tribut capital pour les engagements assumés. L'important c'était au fond la recherche de nouvelles voies dans l'étude de l'histoire de la culture, l'effort de donner contour à ses tendances et figures représentatives.

⁴⁷ Cf. vol. Pologne 1919-1939 (III): Vie intellectuelle et artistique, Neuchâtel, 1947.

⁴⁵ C. Rădulescu-Motru, *Personalismul energetic* (Le personnalisme énergétique), București, 1927; *Românismul, catehismul unei noi spiritualități*, București, 1936.

⁴⁶ G. Călinescu, Istoria literaturii române. Compendiu (L'histoire de la littérature roumaine. Compendium), éd. 1968, p. 6.

L'ÉCOLE TRANSYLVAINE ET L'IDÉE DE PATRIE

par STEFAN LEMNY

L'origine commune des Roumains, l'unité ethnique et culturelle, tout comme l'identité du destin historique, ont conduit de bonne heure à la cristallisation dans leur conscience des mêmes désidérata et nécessités. L'affirmation de la nation roumaine moderne au XVIIIe siècle leur a donné une nouvelle expression, mobilisatrice au terrain du militantisme civique. Unitaire dans son essence, par rapport à l'évolution même de la conscience nationale qu'il illustrait, le processus rappelé a connu en même temps des nuances différentes déterminées surtout par la situation politique singulière de Transylvanie d'un côté et celle de Moldavie et de Valachie, de l'autre côté. Ce fait est évident surtout dans la manifestation du nouvel idéal patriotique dans la pensée des Roumains de Transylvanie, du Banat ou de Bukovine qui, tout comme d'autres idées, a connu pendant cette époque quelques notes spécifiques, profitables à l'évolution de l'idéologie nationale. Ces notes avaient leur sources surtout dans les conditions créées par le régime des Habsbourg qui a approfondi la crise interne de la société, ayant des racines plus profondes qui découlaient de l'exploitation sociale et nationale du peuple roumain. Ainsi, la domination autrichienne en Transylvanie, réglementée par le Diplôme léopoldin de 1691, prenait les normes juridiques de Approbatae Constitutiones et Compilatae Constitutiones, en maintenant à la base constitutionnelle de la principauté le système fermé comme un monolithe des trois «nations» (les Hongrois, les Székler et les Saxons) et les quatre religions « reçues » (catholique, calvine, luthérienne et unitarienne) 1, ce que continuait à exclure la participation des Roumains à la vie publique.

L'union confessionnelle avec l'église de Rome a constitué un premier attentat aux bases de ce système, en offrant aux Roumains une possibilité d'affirmation politique au cadre législatif existant, le seul à permettre la réalisation des revendications nationales.

Conçue par le pouvoir impérial seulement comme un moyen de consolider ses propres positions, l'union n'est devenue possible qu'à la condition d'assurer la « pureté et l'intégrité » du rite traditionnel roumain et quelques avantages politiques. L'un de ces avantages formulés par le synode d'Alba Iulia en 1697 prétendait que les unis ne soient plus considérés « tolérés », mais des fils reconnus de la patrie (sed ut patriae filii

¹ David Prodan, Supplex libellus Valachorum, Bucuresti, 1967, p. 114.

ŞTEFAN LEMNY

158

recepti) ². <u>La lutte</u> des Roumains a pris dans cette phase <u>des formes confessionnelles par excellence et elle montrait que l'union avait été acceptée seulement de la perspective des propres intérêts nationaux.</u>

En essayant de consolider ses bases de domination, la Cour de Vienne a mené, en même temps, surtout pendant Marie-Thérèse et Joseph II, une politique habile de limitation des tendances séparatistes et centrifuges, propres à la noblesse des nations de l'intérieur de l'Empire. Les Lumières dans leur variante joséphiste, ont donné une nouvelle expression à cette politique, en l'habillant de l'idéologie avancée du siècle, plus sensible aux idéaux humanitaristes, aux droits des peuples, au rationalisme et à la tolérance religieuse. En Transylvanie, les idées visaient directement la noblesse hongroise, une noblesse qui ne voulait pas concéder des droits aux classes opprimées, en majorité des Roumains, une noblesse attachée aux anciennes institutions féodales, tout comme au prosélytisme confessionnel. En attaquant le séparatisme exclusiviste des nations politiques «admises», le joséphisme appuyait ainsi indirectement la voie d'affirmation de la nation roumaine, lui ouvrait de nouvelles perspectives à l'avenir 3. C'est pourquoi il était naturel que les Roumains adhèrent à de pareilles idées, en les inscrivant dans leur propre programme de lutte pour l'émancipation sociale et nationale. À l'époque des « restitutions », après la mort de Joseph II, les initiatives et les accoplissements reformateurs de la Cour ont été révisés en rétablissant l'équilibre traditionnel entre les facteurs du pouvoir politique de l'Empire, entre les magnats hongrois et l'autorité aulique, au cas de la Transylvanie. Mais les idées des Lumières, diffusées antérieurement, se sont implantées profondément dans la conscience du temps et elles n'ont pas pu être abandonnées par le pouvoir impérial, même s'il se fût détaché considérablement entre temps de l'esprit et des intentions du programme modernisateur de Joseph II. Les Roumains ont aussi révisé leur position et la stratégie de lutte en se proposant ouvertement de conquérir les droits par la voie des memoires politiques dont l'expression synthétique a été le Supplex de 1791.

Les événements en permanente transformation, les manifestations structurales de plus en plus profondes de la société transylvaine, la tension entre les facteurs politiques de l'intérieur de l'Empire, le climat d'idées propres au siècle se sont reflétés directement dans la pensée et la vie affective des Roumains, en influençant les formes de lutte, en affermissant et orientant les esprits en consensus avec de pareilles réalités. Par rapport à la pensée politique des Principautés, préoccupée surtout du statut juridique international, des réalisations politiques immédiates, en Transylvanie l'accent a été mis sur des problèmes spécifiques de sa situation intérieure. Le but était de démontrer les qualités de nature à permettre la participation des Roumains à la vie politique de l'Etat et leur effort a sollicité une plus grande profondeur théorique, une plus sensible méditation 4.

Ibidem, p. 120.
 Ibidem, p. 260.

⁴ Apud Gh. Platon, Geneza revoluției române de la 1848. Introducere în istoria modernă a României (La genèse de la révolution roumaine de 1848. Introduction à l'histoire moderne de la Roumanie), Iași, 1980, p. 242.

Dans ce sens, une contribution particulière a eu l'École Transylvaine, ample mouvement culturel-idéologique de la fin du XVIIIe siècle et du début du siècle suivant (et non une «école» au sens strict du mot) engagée dans la lutte pour des droits politiques et culturels pour l'affirmation de la nation et de la conscience nationale roumaine. Cette école n'est pas apparue et ne s'est pas constituée d'un coup comme mouvement d'idées, mais elle a reflété toute une période historique au long de laquelle se sont formées la bourgeoisie et la nation roumaine moderne ⁵. Dans cette émulation spirituelle, s'est développée aussi l'idée de patrie -- idée d'anciennes traditions dans la pensée roumaine 6 – et son évolution démontre les sinuosités du processus de cristallisation des idées dans un espace situé sous la pression des réalités si diverses.

Issues de l'idéologie officielle de la Cour, l'idée a acquis du sens/ pour la conscience des Roumains à mesure qu'elle s'est rapportée à leurs propres aspirations nationales. Le fait n'a été possible que par un subtil. déplacement d'accents dans les limites permises.

Au niveau officiel, l'idée de patrie s'est developpée à peine pendant Joseph II. Mais ses prémisses sont récognoscibles dans la politique de culturalisation de Marie-Thérèse, quand l'impératrice préconisait la formation des citovens avant des responsabilités « envers Dieu, le pays et l'homme » 7. Un pareil programme a été approfondi surtout par Joseph II, 1 pendant la corégence, celui-ci étant convaincu qu'en offrant au peuple des connaissances utiles sur la religion, la morale et l'agriculture, il faudrait que « petit à petit la spiritualité nationale soit modifiée de cette manière », \ en écartant en même temps l'ignorance des masses 8. Les années de son règne effectif ont marqué aussi l'éclosion de l'idée de patrie dans l'Empire. Joseph II a eu une contribution à part dans ce sens, en conseillant à ses collaborateurs de cultiver le nouvel idéal qui, selon ses dires, leur était trop peu connu. Mais, par son amour de la patrie, l'empereur comprenait l'amour pour l'Empire, le culte fervent des intérêts de toute la monarchie. L'interprétation proposée ainsi au terme signifiait, par elle-même, une action révolutionnaire, car la monarchie n'était pas une patrie, mais un conglomérat de « patries », liées entre elles par la domination politique et, en aucun cas par le « patriotisme » invoqué par l'empereur. Le noble hongrois avait la conscience d'être Hongrois, tout comme le noble autrichien ou tchèque et, pareillement à eux, les Serbes ou les Roumains rêvaient à leurs idéaux nationaux. Mais le fait que l'empereur disait « patrie » à côté de « monarchie » témoignait qu'on avait déjà créé une autre vision sur l'unité de l'Empire, qui, malgré la diversité des traditions et des particularités nationales devait se présenter comme « une patrie homogène, tout comme la France nationale »9. Une riche littérature

¹⁵) Ion Lungu, Școala Ardeleană. Mișcare națională ideologică iluministă (L'École Transyl-

vaine. Mouvement national idéologique des Lumières), București, 1978, p. 110. Voir notre article De la patriotismul medieval la patriotismul modern (Du patriotisme médiéval au patriotisme moderne) en cours de parution dans «Anuarul Institutului de istorie și arheologie "A. D. Xenopol" », XXI, 1984.

⁷ Maria Protase, Petru Maior, un ctitor de constiințe (Petru Maior, un bâtisseur de consciences), București, 1973, p. 60.

⁸ Ibidem, p. 100. (9) François Fejtő, Joseph II, un Habsbourg révolutionnaire, Paris, 1982, p. 91.

a diffusé de pareilles idées dans des aires plus larges et, dans ce contexte, Joseph von Sonnenfels fondait la conception de patriotisme, en consensus avec les nécessités de la monarchie des Habsbourg 10.

Privée d'un support réel, «la patrie» impériale est ainsi restée au niveau des énoncés abstraits et Joseph II devait admettre, de plus en plus stoïquement qu'il « est impossible que quelqu'un s'enthousiasme davantage pour le bien publique » 11. La patrie que l'empereur recommandait par testament à la protection de ses sujets 12 était, certainement, une chimère, et le patriotisme de l'empereur, tout comme celui de sa mère n'exprimait autre chose qu'un « paternalisme », issu d'une pensée dynastique qui englobait tous les sujets de la monarchie, sans tenir compte de leur nation 13. Mais pour les Roumains, dans leur condition de nation exclue, l'appel à l'idée de patrie prenait une toute autre signification. Elle ouvrait une voie vers la reconnaissance de leur existence nationale en vertu de quelques relations considérées in abstracto valables pendant toute la monarchie. Cette constatation était formulée aussi par l'auteur de la Discussio Descriptionis Valachorum Transylvanorum (Pesta, 1810) qui observait « de l'expérience que chez les Hongrois il est habituel [...] d'avoir une seule pensée, un seul effort pour le bien général [...] en essuvant totalement la discrimination entre les divers peuples qui habitent dans le royaume». On peut facilement comprendre les conclusions de l'extension d'un pareil principe humanitariste chez les Roumains et à son nom, l'auteur exclamait : « Heureux peuples, heureux Etats si [...] peuples qui habitent la même patrie, qui se conduisent selon les mêmes lois, étaient animés du même souffle de concorde et du même désir de salut général » 14. Mais de pareils idéaux étaient refusés avec obstination en Transylvanie par la noblesse hongroise. La lutte des Roumains de la Transylvanie au XVIIIe siècle pour leur reconnaissance en tant que nation contenait subsidiairement un impérieux plaidoyer pour la reconnaissance comme «fils du pays». Une pareille idée avait animé le clergé orthodoxe 1697, sans qu'elle puisse se réaliser à cause de la résistance des Etats privilégiés. On a vu l'attitude de ces Etats surtout dans la Diète de 1744 quand on a considéré, en répondant aux doléances de l'évêque uni Innocent Micu-Klein, que c'est «seulement aux nobles roumains qu'on admet la même condition qu'aux autres citoyens de la patrie, mais la plèbe. roumaine en était exclue » 15. Mais la noblesse roumaine était si réduite du point de vue numérique, que le sens discriminatoire de la formule était évident et basé sur la crainte de « ne pas renverser le système de la principauté » 16. «La patrie impériale » était ainsi destinée à inspirer aux Roumains le sentiment de la reconnaissance civique du moment qu'une « patrie

Joseph von Sonnenfels, Über die Liebe des Vaterlandes, Wien, 1771 (dans Scriptor Reprints. Sammlung 18 Jahrhundert, hrsg. von Jörn Carber, Königstein, 1979).

¹¹ Fr. Fejtö, op. cit., p. 241. 12 * Je recommande à votre protection, dans ces temps difficiles, ma patrie que j'aime tant », ibidem, p. 365.

 ¹⁸ Ibidem, p. 160.
 ¹⁴ Şcoala Ardeleană (L'École Transylvaine), I, éd. Florea Fugariu, București, 1983,

 ¹⁵ Ibidem, p. 506.
 16 Ibidem, p. 163.

roumaine » n'était pas possible dans le contexte des réalités politiques du temps et la « patrie » des nations « admises » de Transylvanie avait un coloris ethniqué déterminé par les Hongrois, Szekler et Saxons. L'éloge de la patrie et de l'empereur n'était pas pour les Roumains seulement révérence de circonstance déterminée par des considérations d'ordre strictement officiel. Il exprimait sans doute une vision politique, plus ou moins claire, sans engager une servitude d'ordre sentimental, d'âme. La patrie impériale était au fond une abstraction préférable de bien des points de vue au système constitutionnel de Transylvanie, réel et agressif. En faisant son éloge, les Roumains souscrivaient implicitement à une formule préférable à l'exclusivisme des nations politiques dominantes de Transylvanie, en espérant pour leur émancipation nationale dans l'aide du monarque éclairé.

Tout comme dans le cas du concept de nation, surpris d'une manière plastique par Lucian Blaga, «le processus historique mis en mouvement par le réformisme de Joseph II démontrait alors la variété d'avantages. vis-à-vis desquels le peuple roumain de Transylvanie n'avait aucun motif de ne pas tressaillir » 17. Dans quelques cas, l'adhésion à «la patrie et à l'empereur » était sans doute une formule imposée comme dans les actes de jugements et les proclamations 18, mais d'autres fois, elle prenait une forme ostentative comme dans l'introduction de Gh. Sincai au Catehismul cel mare (Le grand catéchisme, Blaj, 1783) ou dans l'annonce d'Alexie Lazăr pour la publication des gazettes roumaines (1814) 19. Ensuite sont parues les premières brochures destinées à montrer «les devoirs» des sujets envers la patrie et le monarque, où des chapitres distincts expliquaient «l'amour pour la patrie » 20. En évitant de dénommer la patrie, les brochures citées, conçues sous forme de dialogue, répondaient à des questions comme: « Qu'est-ce qu'on comprend par la patrie? », « Devons-nous aimer notre patrie? », « Comment devons-nous nous sacrifier pour notre patrie?», «Mais comment pouvons-nous prouver le bonheur de la patrie?», etc.

Les réponses n'étaient pas différentes de la conception officielle de patrie, comprise non seulement comme « le lieu où nous sommes nés », mais surtout comme « la contrée, le gouvernement et le pays où nous habitons », et « la contrée » était expliquée par « tous les pays et provinces où règne un empereur, un roi ou tout autre gouvernement ». Tout homme est obligé d'aimer une pareille patrie, « la patrie impé-

19 BRV (La bibliographie roumaine ancienne), éd. Ioan Bianu, Nerva Hodos, Dan

Simionescu, III, București, 1912-1936, p. 104-105.

¹⁷ Lucian Blaga, Gindirea românească în Transilvania în secolul al XVIII-lea (La pensée roumaine en Transylvanie au XVIII^e siècle), éd. George Ivașcu, București, 1966, p. 104.

¹⁸ Cf. la proclamation du gouvernement de Bukovine du 13 sept. 1813, demandant l'accomplissement du devoir envers la patrie, l'empereur et l'Europe, dans *Arhiva*, IV, 1893, p. 206-210.

²⁰ Datorințele a subdaților către monarhul lor spre întrebuințarea în scoalele cele românești naționalnice (Les devoirs des soldats envers leur monarque pour l'emploi dans les écoles roumaines nationales), Buda, 1805, p. 50 – 53; Datorințele supușilor către monarhul lor pentru folosul scoalelor românești (Les devoirs des sujets envers leur monarque pour l'emploi dans les écoles roumaines), Buda, 1806, p. 55 – 59, les deux traduits de l'allemand et ayant un contenu a peu pres identique. D'autres références « pour le profit de la patrie », dans « Calendarul » de Buda, 1811, cf. BRV, III no 788.

riale », « tout comme il aime ses parents ». De la littérature d'éducation patriotique, ainsi conçue, nous paraissent plus importantes les leçons pratiques immédiates, ayant comme but la formation des citoyens, l'instillation d'une conscience civique capable d'entraîner la nation roumaine dans la vie publique. Dans ce sens, «la bonne chance de la patrie » s'est fondée, selon les brochures citées, surtout sur quatre facteurs : («1) quand [les citoyens] s'efforcent et travaillent pour que jamais ne leur manque le pain; (2) quand ils apportent et introduisent des métiers utiles dans le pays; D quand ils contribuent à l'enrichissement du pays; (4) quand ils luttent pour l'épanouissement de l'enseignement et des sciences ». Le programme d'éducation patriotique fondé sur le culte de l'empire acquérait ainsi pour les Roumains un autre sens, en devenant un programme capable de contribuer à la renaissance nationale, en stimulant leur activisme culturel et économique, le seul qui entretenait avec succès la lutte au plan politique. Contre les conceptions dénigratrices comme celles d'Eder qui considérait «les hommes qui font partie de la même catégorie que les Roumains, des parasites de la patrie » 21, la mobilisation civique représentait une impulsion nécessaire dans l'affirmation politique de la nation roumaine, en lui implantant la conscience de la dignité et de l'égalité en droits avec les autres nations 22. C'est pourquoi, la forme d'instruction des masses préconisée par le joséphisme, ayant à la base « l'instruction de l'élément laïque dans la sphère religieuse » a joui d'adhésion parmi les intellectuels progressistes roumains de Transylvanie. Le fait était évident chez Petru Maior qui a transformé ses discours prononcés à l'occasion de diverses funérailles en movens d'instruction civique des participants, les rémissions de la fin des volumes d'homilétique Propovedanii n'étant pas celles habituelles, mais une modalité d'attirer l'attention pour que ceux qui les écoutent deviennent conscients de leurs devoirs 23.

La culture des idées de responsabilité civique et de patriotisme devenait ainsi un élément de résurrection de la conscience nationale des Roumains de la monarchie des Habsbourg. C'est pourquoi la patrie acquérait dans leur vision de nouvelles valences, sensiblement différentes de celles propres « à la patrie impériale », multinationale. Elles apparaissent surtout dans la pensée des représentants de l'École Transylvaine, une pensée engagée activement à trouver de nouvelles modalités pour l'affirmation de la nation roumaine dans la vie politique. Éloquente dans ce sens est l'*Elegie* de Gh. Sincai dédiée, en 1803, au poète Ladislau Nagy de Peretsen 24, où la patrie invoquée par lui paraissait être loin de l'acception officielle « d'empire ». L'auteur évoquait « la patrie » du poète hon-

^{\$1} Cf. Ion Budai-Deleanu, Scrieri inedite (Des écrits inédits), Cluj, 1970, p. 11.

^{**}Fucis patriae. Quelle impertinence irraisonnée! — écrivait ainsi Budai-Deleanu, en répondant à la dénigration citée d'Eder — L'auteur appelle "parasites de la patrie" les gens qui font partie de la patrie de la même catégorie que les Roumains, par conséquent, selon son avis, ni les Roumains ne sont autre chose que des parasites. Mais, si les hommes qui cultivent la terre, élèvent les bestiaux, des gens qui forment la plupart de l'armée et de la couche productrice transylvaine, qui entretiennent le soldat, le juge et même l'auteur des notes (i.e. J.C. Eder — n.n.) si ceux-ci sont les parasites de la Transylvaine, alors je voudrais savoir quels sont les abeilles de ce pays? * (I. Budai-Deleanu, $op.\ cit.$, p. 79).

²³ Maria Protase, op. cit., p. 102.

²⁴ Cf. Scoala Ardeleană. Poezii, proză, tălmăciri (L'École Transylvaine. Poésies, prose, traductions), éd. Mihai Gherman, Cluj-Napoca, 1977, p. 50-58.

grois, tout comme il évoquait sa propre patrie, une patrie associée à sa nation: « Mais... revenons à la Patrie. Je vais avouer les bienfaits/ Que i'ai entrepris pour la culture et l'honneur de ma nation » 25. Pour les Roumains, la patrie rapportée officiellement à l'idée d'empire a eu ainsi la tendance de devenir la patrie nationale. L'évolution n'a pas été, ni dans ce cas, linéaire et les ambiguités tout comme les confusions dans l'emploi des termes ont longtemps persisté. Ainsi, en rendant hommage à Grigore Obradovici, en 1808, Dimitrie Tichindeal retenait la hiérarchie officialisée, lorsqu'il écrivait qu'il ne connaissait pas de « prière plus grande d'un bon homme, que se situer dans cet endroit où peut travailler pour l'humanité, pour la patrie et pour sa nation », la nation étant ainsi incluse dans la grande patrie impériale 26. Mais, soulignant qu'il a traduit un livre, Învătături de multe stiinte (Enseignements pour bien des sciences, Sibiu, 1811) « dans la langue de notre patrie », c'est-à-dire en roumain, « pour remplir ce vide de connaissances chez notre peuple » 27, l'interprète, Nicodim Greceanul, mettait la patrie et la nation dans les termes du rapport rencontré antérieurement chez Gh. Sincai. Chez Petru Maior, les termes ont acquis une véritable tension, en exprimant une conscience nationale. plus accentuée, un esprit dominé par les contradictions entre l'empire et sa nation. Et dans sa vision, tout comme chez d'autres contemporains J entre les deux notions existait un étroit interconditionnement, de sorte que le lecteur de ses «enseignements» utiles était avisé que « je vais te conseiller avec sagesse, poussé par l'amour de ta nation, pour enrichir la dialectique de ta patrie » 28. Mais plus ardemment que les autres contemporains, il conseillait à ses compatriotes « d'être fidèles à leur empereur de l'Autriche, d'être citoyens utiles et dévoués à la patrie », et en même temps, « de contribuer de toutes les ressources de leur ame (n.s.) à leur accomplissement, car ils ont hérité du talent de leur mère-nature » 29. Cette impulsion est digne d'être retenue pour déchiffrer l'attitude patriotique des représentants de l'École transvlvaine qui se détache mieux de l'ensemble de la pensée roumaine de l'époque respective. De l'expérience de cette pensée, Petru Maior avait retenu la distinction entre les deux plans de l'existence: «le royaume terrestre» qui existe car «il le faut» et non pas par bienveillance et amour et l'autre « de l'âme », « où(...) or on respecterait les lois et les dispositions de l'empereur par bienveillance et amour, or par dégoût et forcé, en tout cas on acquiert le bonheur éphémère, la paix et le repos qui constituent la fin du pouvoir impérial » 30.

À côté de l'idée de patrie, exprimée dans de diverses formes de manifestation de la pensée et de la culture, il y avait par conséquent dans la conscience des Roumains une « patrie de la pensée », plus puissante et plus durable. Elle concentrait des sentiments propres, un rapport avec la spécificité des formes de culture et des traditions historiques, exprimant une

²⁵ Ibidem, p. 52.

²⁶ Dositei Obradovici, Adunare de lucruri moralicești (Choix de textes sur la morale), trad. par Dim. Tichindeal, Buda, 1806, cf. BRV, II, p. 533.

BRV, III, p. 42.
 Cf. Maria Protase, op. cit., p. 163.

²⁹ Petru Maior, Istoria pentru inceputul românilor în Dacia (L'histoire pour le commencement des Roumains en Dacie), éd. Florea Fugariu, I, București, (1970), p. 91-92.

solidarité intérieure, fondée sur la conscience de l'unité confessionnelle et de nation. C'est pourquoi pour son éloge on a souvent fait appel à une notion différente de celle de patrie, susceptible d'avoir aussi un sens impérial. C'est ainsi qu'évoquait Ion Budai-Deleanu la patrie de son peuple de Transylvanie: « Si pauvre que soit le pays/ Il est merveilleux qu'on peut dire/ C'est mon pays, c'est d'ici que je suis », en exprimant une ardente conviction patriotique. « Mais — qu'on me croit ou non? — malgré tout, je ne peux pas arracher de mon âme l'amour pour le pays ou je suis né. Et même si j'y vis à ma suffisance, pourtant pour mon bonheur parfait, la patrie me manque » (Tiganiada).

L'école Transylvaine a apporté ainsi une contribution particulière dans la direction de l'affirmation de l'idéal patriotique dans les conditions spécifiques où s'est manifestée sa lutte culturelle. Un pareil effort s'est avéré profitable pour la cristallisation de la conception sur la patrie au niveau national, en lui accordant plus de souplesse, un chargement émotionnel plus grand et une expression propre par rapport aux circonstances historiques qui l'ont déterminée. Dans les conditions de la diffusion active du message de l'École Transylvaine dans les Principautés, ce fait a représenté un autre élément actif de la conscience nationale roumaine qui était à ce temps-là dans un processus accentué de cristallisation. Une analyse de cette idée en rapport étroit avec la pensée des Principautés — sur laquelle nous allons revenir — pourrait relever le mieux une pareille appreciation *.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

^{*} Je remercie Doina Petrache-Lemny, pour la version française de ce texte.

LES ÉRUDITS GRECS DE VALACHIE (1670-1714) *

par C. PAPACOSTEA-DANIELOPOLU

L'histoire des relations roumano-grecques, particulièrement dense ces vingt dernières années, vient de s'enrichir récemment d'une ample et érudite monographie consacrée aux intellectuels grecs qui vivaient en Valachie pendant les règnes de Şerban Cantacuzino et de Constantin Brîncoveanu. Une belle reproduction des armoiries valaques i évoque — dès la couverture du livre — cette terre d'élection que furent les pays roumains pour les Grecs, des siècles durant.

Par son sujet, comme par sa structure, cette étude se rapproche de l'ouvrage fondamental donné, il y a dix ans, par Ariadna Camariano-Cioran ², devenu indispensable pour toute recherche néohellénique. Evidemment, il ne s'agit pas seulement des professeurs, puisque Ath. Karathanasis a eu en vue toutes les catégories d'intellectuels grecs: professeurs, précepteurs, secrétaires princiers ou des boyards, prélats, conseillers, diplomates, etc. La richesse de l'information, très souvent inédite, ainsi qu'une excellente connaissance de la « diaspora » grecque et de ses archives ³ font de ce livre une contribution importante tant pour l'histoire de la culture néohellénique que pour celle des relations gréco-roumaines.

Nous y trouvons, en premier lieu, de précieuses données bio-bibliographiques sur nombre d'érudits grecs de nos pays, peu ou mal connus jusqu'ici. Leurs carrières — souvent internationales — sont reconstituées avec minutie, de même que les rapports que l'entourage de Constantin Brîncoveanu entretenait avec la communauté grecque de Venise ou de Padoue et le rôle insigne des grands prélats ou des iatrophilosophes dans la vie culturelle et même politique du temps.

En second lieu, notons l'importance pour l'histoire de la vie intellectuelle des Balkans des chapitres qui s'occupent de la contribution idéologique de Ioannis Karyofyllis — l'adepte de Corydalée et du néoaristo-

^{*} Athanasios Ε. Karathanasis, Οἱ ἔλληνες λόγιοι στὴ Βλαχία (1670—1714) Συμβολή στὴ μελέτη τῆς ἐλληλνικῆς πνευματικῆς κίνησης στὶς παραδουνάδιες ἡγεμονίες κατὰ τὴν προφαναριωτικὴ περίοδο, Thessalonique, 1982, 279 p. (Institute for Balkan Studies).

¹ Il s'agit de cet oiseau héraldique, qui tient de l'aigle et du corbeau, paraissant sur le blason valaque dès 1368.

² Les Académies Princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs, Thessalonique, 1974, 830 p. (Institute for Balkan Studies).

³ Nous avons déjà eu l'occasion de présenter dans ce périodique la thèse de Ath. Karathanasis sur le Collège Flanghini de Venise.

télisme ⁴ — ainsi que de l'humanisme religieux à Bucarest ou de l'influence exercée par les différents centres spirituels européens où avaient étudié ces érudits grecs.

Remarquons aussi l'exposé clair et si bien documenté de l'activité de l'imprimerie de Bucarest, la liste des livres édités dans les Principautés ou en Italie pendant cette période, ainsi que celle des éditeurs et correcteurs de l'imprimerie citée.

Enfin, une bibliographie à jour nous restitue le profil si intéressant des grandes figures de l'humanisme religieux, telles que Dionisios IV Mouselimis, Dositheos et Hrisanthos Notaras, Athanasios Dabbas, Neofitos Filaretos et tous ceux qui ont contribué au remarquable essor culturel de cette période. Rassemblant une vaste information éparpillée dans les documents et les correspondances les plus diverses et utilisant une bibliographie grecque, roumaine, russe et occidentale presque exhaustive, Athanasios Karathanasis nous offre dans ce volume un précieux instrument de travail, qui sera utilisé avec profit dans plus d'un domaine des recherches néohelléniques.

Esprit pénétrant et analytique, A. Karathanasis a très bien saisi l'intérêt de certains problèmes encore insuffisamment étudiés comme par exemple l'histoire de l'imprimerie de Bucarest (p. 227), ou bien l'absence d'une monographie de l'érudit prince moldave Constantin Duca (p. 79). En ce qui concerne l'utilité d'une étude de la politique diplomatique de Şerban Cantacuzino (p. 64) — également signalée par l'auteur — nous ne saurions nier son importance, tout en remarquant le fait que ce sujet a été traité par nos historiens ⁵.

Si nous nous proposons de discuter certaines questions de méthode soulevées par cette intéressante monographie, ce n'est pas pour en amoindrir les mérites, mais uniquement par un scrupule scientifique explicable. Telle qu'elle nous apparaît du livre de Athanasios Karathanasis, cette « contribution à l'étude du mouvement spirituel hellénique dans les Principautés danubiennes à l'époque préphanariote » ⁶ prend à la lettre ce titre, c'est-à-dire que l'auteur sépare nettement l'activité des lettrés grecs de presque tout ce qui représente le phénomène intellectuel roumain contemporain, en faisant abstraction des réalités profondes des pays où vivaient ces Grecs. Généralement, dans les cas d'une pareille étude spéciale, qui circonscrit la recherche de manière à l'isoler d'un ensemble, la méthode historique exige l'esquisse d'un cadre. Il s'agirait ici d'un état actuel de l'histoire politique et culturelle des Roumains, qui nous

⁴ Dans cette direction, le chemin a été ouvert par un autre ouvrage fondamental: Cléobule Tsourkas, Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée (1570—1646), Thessalonique, 1967, 441 p. (Institute for Balkan Studies).

⁵ V. Zaborovschi, Politica externă a celor trei principate de la asediul Vienei (1683) pînă la moartea lui Şerban Cantacuzino (La politique extérieure des trois principautés depuis le siège de Vienne (1683) jusqu'à la mort de Şerban Cantacuzino), Bucureşti, 1925. Victor Papacostea, Civilizație românească și civilizație balcanică (Civilisation roumaine et civilisation balcanique), Bucureşti, Ed. Eminescu, 1983, p. 47-98.

⁶ Dans le résumé français (p. 250) ce sous-titre est légèrement modifié (Contribution à l'étude du mouvement intellectuel des pays danubiens...).

semble indispensable. Nous ne l'aurions pas demandé si les conclusions, tant partielles que générales, de l'auteur n'avaient touché à tout propos à des aspects essentiels de notre histoire: 1) l'influence grecque sur l'évolution de la culture roumaine (p. 12, 24, 25, 27, etc.) ou sur « la création de la vie spirituelle en Valachie » (p. 104) et 2) le rôle décisif des grands prélats et des érudits grecs pour les préparatifs d'une action antiottomane (p. 59–60, « plusieurs d'entre eux, les plus courageux, s'astreignent à convaincre le prince que l'heure est arrivée d'aider activement un mouvement antiture qui embrassera toute la zone balkanique »). On affirme également que le patriarche Dositheos Notaras qui milita pour la formation d'un front antiottoman dans les Balkans « βρῆκε συμφάνους τοὺς βλάχους ἡγέτες » (p. 105).

Puisque « évolution » il y a, ainsi qu'« influence » sur cette culture roumaine et aussi sur la politique des princes (auxquels on assigne un rôle bien passif!), pourquoi ne pas donner un interlocuteur au dialogue qui s'engage et dont on nous présente uniquement « le facteur influent » sans références autres que formelles au récepteur lui-même!

Il nous semble donc indispensable de préciser, très brièvement, le statut des Roumains à l'époque dont s'occupe le livre de Athanasios Karathanasis (1670—1714), période qui comprend trois des plus brillants règnes roumains, ceux de Şerban Cantacuzino et de Constantin Brîncoveanu, en Valachie, de Dimitrie Cantemir en Moldavie.

Un siècle et demi s'était écoulé depuis la parution du premier livre roumain en Transylvanie (1544) et plusieurs décennies depuis l'impression des premiers livres roumains de Valachie (1640) et de Moldavie (1642). En 1646 et en 1652 paraissaient à Jassy et à Tîrgoviste les premiers codes de lois imprimés en roumain. En Transylvanie, la bible avait été traduite en roumain par le métropolite Simion Ștefan en 1648. Le XVIIe siècle avait donc bien marqué la victoire de la langue roumaine en tant que langue de la culture écrite aussi, victoire qui correspondait à l'ascension de nouvelles couches sociales et qui s'accompagnait du remarquable essor de l'historiographie roumaine (les chroniqueurs), ainsi que des débuts de la littérature en langue nationale (Dosoftei). Les idées fondamentales de notre histoire : la latinité, la continuité et l'unité du peuple roumain s'affirment avec vigueur dans les chroniques de Grigore Ureche et de Miron Costin (pour ne citer que les noms les plus saillants). Aussi ne sommes-nous pas d'accord avec l'opinion de Athanasios Karathanasis, selon laquelle l'Histoire de la Valachie du stolnic Cantacuzino serait considérée « comme étant l'une des premières tentatives d'une étude des commencements du peuple roumain » (p. 66). On peut accorder au stolnic une méthode plus rigoureuse et une vue d'ensemble sur les trois pays roumains qui leur manque. Mais depuis quelques décennies déjà les chroniqueurs avaient démontré les arguments essentiels sur lesquels se fonde notre conscience nationale. C'est pour le même motif que nous ne voyons pas dans les Cantacuzène et Cantemir «les premiers érudits roumains» (p. 61). Ils avaient été précédés par Grigore Ureche, Udriste Năsturel, Miron Costin, Nicolae Milescu, Dosoftei, etc. Ne voit-on pas en Dosoftei, à juste titre, « l'un des plus remarquables innovateurs du langage roumain du XVII^e siècle » ⁷?

D'autre part, on ne saurait résumer le sens historique de ces grands règnes roumains dans des formules concernant seulement le rôle de Mécène des princes dans l'aide accordée aux monastères dédiés ou pour l'édition des livres. Actes culturels, mais en même temps actes politiques, ces donations et ces initiatives éditoriales sont les attributs d'un pouvoir princier et d'une autorité incontestables. Il suffit de citer dans ce sens la signification politique de la double initiative de Serban Cantacuzino pour l'impression de la Bible. En 1687, il finançait à Venise, l'édition grecque de la Bible, dont les soins étaient confiés à Nicolae Milescu 8. L'année suivante, en 1688, le prince roumain faisait imprimer la version en langue roumaine de la Bible vénitienne, réalisée par Ghermanos de Nyssa, Serban et Radu Greceanu et d'autres érudits, sous les soins du métropolite Mitrofan. La première édition affirmait l'origine impériale de Serban Cantacuzino et son rôle de protecteur des chrétiens de l'Empire Ottoman. Virgil Cîndea a démontré de manière convaincante l'intérêt de cette édition qui, loin de se borner à un aspect culturel, répondait, par sa circulation dans le monde orthodoxe, aux impératifs politiques qui visaient le raliement des peuples balkaniques pour une révolte antiottomane?. Quant à la version roumaine de 1688, imprimée en dix mois, dans un rythme qui nous explique l'absence de tout appareil critique, elle était destinée aux Roumains des trois pays, marquant de la sorte l'intérêt du prince pour la culture de ses sujets. Le patriarche Dositheos Notaras, en écrivant sur l'importance de cette version roumaine qui « sera lue par tous les prêtres du pays », ajoutait, au sujet de la version grecque, qu'elle « était comme un jardin clos et comme une fontaine murée, les deux ne pouvant être en rien utiles » 10.

Dans le chapitre de conclusions de ce livre, toutes les actions des princes roumains sont présentées comme étant inspirées par les humanistes grecs de Valachie (p. 226). Même la fondation de l'Académie Princière de Bucarest serait due à Hrisant Notaras (p. 215), alors que le rapprochement politique de la Valachie et de la Russie aura été conseillé aux Roumains par Dositheos Notaras. Plus encore, les humanistes grecs jouent un rôle déterminant « pour la création d'une vie nationale ». Or la vérité est tout autre, puisque — ainsi que nous l'avons vu — ces princes ont été parmi les plus grandes personnalités de notre histoire, leur politique extérieure et leur politique culturelle s'imbriquant de manière indissoluble.

Ossoftei, Opere (Œuvres), 1. Versuri. Edition par N. A. Ursu. Etude introductive par Al. Andriescu, Bucureşti, Ed. Minerva, 1978, p. LXXXII.

⁸ Petre V. Haneş, Nicolae Milescu şi biblia grecească Glykis (1687) din Veneția (N. Milescu et la bible grecque Glykis (1687) de Venise), « Glasul Bisericii », XXIII, nºs 9-10, 1964, p. 915-923.

⁹ Virgil Cindea, Semnificația politică a unui act de cultură feudală (La signification politique d'un acte de culture féodale), « Studii », XVI, 3, 1963, p. 651-671. V. aussi V. Papacostea, op. cit., p. 91, pour l'appui que Serban Cantacuzino devait donner à cette révolte (on cite la lettre de l'empereur Léopold au Patriarche écuménique Callinikos II).

¹⁰ G. M. Ionescu, *Istoria Mitropoliei Ungrovlahiei* (Histoire de la Métropolie de l'« Hongrovalachie »), vol. II, 1708-1787, București, 1914, p. 122-123.

Même l'idée byzantine, si chère aux Cantacuzène et, avant eux, à Basile le Loup, qui avait inspiré plus d'une action de Şerban Cantacuzino également, perd sa force, lorsque ce dernier se voit confronté aux réalités balkaniques ¹¹.

Nous n'avons fait là que glaner quelques exemples d'un point de vue par trop unilatéral, avec l'unique intention de rétablir dans ses droits un dialogue des cultures roumaine et grecque qui n'était pas assez mis en lumière par un collègue grec que nous estimons et dont nous attendons d'autres beaux livres. Par son érudition et sa productivité tout à fait remarquable, Athanasios Karathanasis est sans doute l'un des meilleurs chercheurs des relations roumano-grecques.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

¹¹ Victor Papacostea, op. cit., p. 88-98.

ΜΙΧΑΙΛ ΦΩΤΕΙΝΟΠΟΥΛΟΥ

NOMIKON TROXEIPON

(1766), texte établi par Pan J. Zepos, Val. Al. Georgescu et Anastasia Sifoniou-Karapas, suivi de la traduction roumaine (a. 1869) de la version de 1766 publiée par Nestor Camariano, Athènes, Annuaire du Centre de Recherches de l'Histoire de Droit Hellénique, t. 24–26 (1977–1979), 1982, 678 p.

L'histoire du droit et de la culture juridique roumaine s'enrichit d'une nouvelle source, Le Manuel de Droit (1766) conçu par le juriste Michel Photeinopoulos à Bucarest, variante éditée d'après le manuscrit du codex Suppl. Gr. 1323 de la Bibliothèque Nationale de Paris.

Un court Avant-propos nous apprend que ce codex, découvert par Val. Al. Georgescu en 1969, déchiffré et transcrit par Pan J. Zepos et Anastasia S. Karapas, est à présent édité pour la première fois. Le texte grec, enrichi dans le codex parisien de nombreux ajouts, est accompagné de la traduction roumaine, d'après un original grec actuellement perdu, traduction publiée en 1869 dans une revue de Bucarest où il a été retrouvé par le regretté Nestor Camariano.

La présente édition vient compléter celle publiée par Pan J. Zepos en 1959 d'après le manuscrit du codex nº 1697 des Archives de l'Etat de Jassy.

Les textes publiés sont précédés de deux études introductives rédigés par Pan J. Zepos (en grec) et Val. Al. Georgescu (en français) où sont exposés de manière détaillée tous les problèmes soulevés par le Manuel de Droit de Michel Photeinopoulos.

L'ample étude conçue par Val. Al. Georgescu, Michel Photeinos-Photeinopoulos (Fotino) (Chiô, avant 1730 — Bucarest, après 1781), — Aspects controversés de sa biographie et de son œuvre (p. LIX-CVI) comporte plusieurs chapitres.

Un premier chapitre nous révèle que, en parcourant plusieurs témoignages du temps, pour ce qui est du nom de l'auteur du Manuel de Droit nous nous trouvons devant un cas de doublage onomastique: Photeinos (Fotino[s]) et Photeinopoulos (Fotinopol, Fotinopul, Fotinopulos-Fotinopoulos). Du point de vue statistique et par la durée de l'utilisation de chacune des formes courrantes, ce doublage est solutionné en faveur du premier: Photeinos-Fotino.

Les deux chapitres suivants, nous offrent quelques données concernant le séjour de Michel Photeinos en Valachie (à coup sûr de 1764 à 1781, probablement sans interruption) et les fonctions remplies dans l'État par ce dernier (grand échanson, grand secrétaire, doyen des philosophes, cette dernière dignité ayant seulement une couverture intellectuelle).

Le chapitre IV présente l'œuvre juridique de Michel Photeinos: trois manuels de lois (1765; 1766; 1777); deux petits recueils incorporés au Manuel de 1765 (9 actes émis par Emil Racoviță et 5 consultations accordées par Michel Photeinos en qualité de grand secrétaire du prince) ainsi qu'une œuvre juridique dont la structure et l'année de parution nous sont encore vaguement connues (cf. à la mention en 1877 de l'existence d'un manuscrit à Gallipoli, en Turquie); la structure précise d'un Manuel de lois (1772) signale dans la Bibliothèque Nationale Gorki d'Odessa doit être déterminée.

En ce qui concerne la structure des Manuels de lois de Michel Photeinos, Val. Al. Georgescu aboutit aux conclusions suivantes: a) nul de ces Manuels n'est devenu code officiel du pays, par confirmation princière; b) Photeinos est l'auteur de trois projets de code général, ayant chacun son individualité historique et technique; c) le projet-manuel de 1765 a été conçu comme un code en trois livres, dont les deux premiers contenaient nomoi basilikoi politikoi et le dernier était consacré au droit ecclésiastique; d) le deuxième livre du projet-manuel de 1765 n'a pas été conservé; e) l'avant-projet de Photeinos de 1777, sauf le livre IV, était rédigé en grec byzantin; f) dans son ensemble, l'œuvre de Photeinos est fidèle aux traditions byzantines; g) les projets de Photeinos étaient destinés à devenir, par une sanction princière solennelle, des monuments de droit princier.

Le chapitre VI nous révèle que le projet-manuel de 1766 a été conservé en 12 copies, dont 8 à Bucarest, 3 à Jassy et une à Paris; ces 12 copies sont divisées, du point de vue du contenu, en 4 groupes ou familles, le codex parisien faisant partie du groupe A (voir p. LXXXV).

Val. Al. Georgescu dédie un chapitre spécial à la structure du codex du Suppl. Gr. 1323 de la Bibliothèque Nationale de Paris.

Ainsi, le codex contient une table de matières comportant les rubriques de tous les titres contenus dans la version initiale du Manuel, ainsi que ceux des deux premiers titres nouveaux de la partie complémentaire.

Le texte initial (de base) du Manuel de 1766 contient trois livres, dont les deux premiers traitent des matières suivantes: le gouvernement du prince, le droit administratif, l'organisation militaire, l'organisation fiscale, le droit matrimonial et dotal, succession, biens, contrats, droit pénal, droit agraire, militaire et maritime, principes généraux. Chaque livre est divisé par titres non numérotés (au total 189). Le texte initial a été écrit par une seule personne sans interruption, à l'encre noire normale.

Le texte complémentaire a été écrit par le même copiste, qui a utilisé la même encre. Le codex contient également une série de titres et paragraphes additionnels au texte initial et aux titres complémentaires.

Le manuel contient un glossaire de termes juridiques d'origine latine et d'autres (136 termes de droit romain reproduits sous forme grécisée et 28 termes grecs). Pour l'explication d'une douzaine de syntagmes sont utilisés des roumanismes ou des turcismes locaux.

Le codex s'achève par deux extraits des Basiliques, copiés ultérieurement sur des feuilles volantes.

En ce qui concerne la circulation des manuscrits photéiniens et l'application des Manuels de lois dans la pratique juridique, Val. Al. Georgescu aboutit à la conclusion que, par le nombre des manuscrits conservés, le type de 1766 du Manuel de lois, sans qu'une confirmation princière l'ait transformé en « code du pays », a connu une large diffusion, sans précédent, autant en Valachie qu'en Moldavie. Cette diffusion, aspect de l'unité du droit roumain à l'échelon de la réception du droit byzantin, s'explique par son contenu unitaire, ainsi que par les qualités intrinsèques du recueil.

Par son activité multilatérale et la position originale sur laquelle il s'est situé, Michel Photeinos est, en même temps, un représentant créateur de la tradition du droit byzantin (par son attachement aux Basiliques) ainsi que l'un des grands juristes de l'époque (par l'adaptation des textes byzantins aux réalités roumaines).

L'étude de Val. Al. Georgescu contient un Appendice qui comporte deux parties: la Concordance du Titre I₂ dans les Manuels de lois de 1765 et 1766 (mss. gr. de Bucarest, Jassy et Paris) et une Stemma Manuscriptorum.

La présente contribution, à statut autonome, de l'éminent historien du droit roumain Val. Al. Georgescu vient s'ajouter de manière pertinente à son vaste et remarquable œuvre scientifique (pour une partie de celle-ci, voir dans le volume présenté ici la Bibliographie, pp. 613-616).

Le chapitre d'Introductions du volume continue par l'article intitulé La Traduction roumaine du Manuel des lois de 1766 de Michel Photeinopoulos (pp. CVII—CXII), où l'auteur, N. Camariano, relève que la traduction en roumain par George Baronzi du Manuel, paru en 1869 dans le quotidien • Terra », figure pour la première fois, grâce à ce volume, aux côtés du texte grec.

Le chapitre II (pp. 1-592) de l'édition critique présentée par nous contient le texte grec du Traité de Photeinos, établi d'après le mss. Gr. 1323 de la Bibliothèque Nationale de Paris, et le texte roumain de la traduction de 1869. Val. Al. Georgescu présente le contenu et la structure des textes dans l'étude introductive. Le texte grec s'accompagne d'un solide appareil critique.

Le chapitre III (pp. 593-600) réunit trois actes concernant Michel Photeinos : un projet d'acte de confirmation de 1765 et deux projets d'actes de 1766.

Le chapitre IV (pp. 601-606) expose le texte roumain du projet des pastorales du métropolite Néophite de Valachie (1738-1754), texte dont la teneur peut être retrouvée également dans le texte du Traité de Photeinos.

Le volume continue par un chapitre de bibliographie utilisée par les auteurs et par une liste d'abréviations employées lors de l'élaboration de celle-ci (chapitre V, pp. 607-625).

Un dernier chapitre (pp. 627-664) contient les tables des sources utilisées par Michel Photeinos à l'élaboration de son Manuel, un index général et un glossaire.

Nous pouvons affirmer à juste titre que le volume présenté dans ces pages constitue un excellent moyen de minutie scientifique dans le domaine de l'édition des textes juridiques et prépare admirablement le terrain pour la grande édition critique du Manuel de Droit de Michel Photeinos.

Rada Lungu

ȘERBAN RĂDULESCU-ZONER DUNĂREA, MAREA NEAGRĂ ȘI PUTERILE CENTRALE 1878—1898

(Le Danube, la mer Noire et les Puissances Centrales, 1878—1898), Ed. Dacia, Cluj-Napoca, 1982.

Le nouvel ouvrage de l'érudit et connu historien Şerban Rădulescu-Zoner, Dunărea, Marea Neagră și Puterile Centrale (Le Danube, la mer Noire et les Puissances Centrales) s'impose d'emblée par le vif intérêt, de stricte actualité, que suscitent les principaux problèmes abordés. Bien que ne présentant qu'une courte séquence de l'histoire des rapports internationaux (1878—1898) — étape qui foisonne en événements et idées, l'auteur réussit à faire ressortir les objectifs-clé de l'histoire des Etats et des peuples européens du dernier quart du XIX^e siècle : la lutte des grandes puissances pour la domination et l'extension de leur zone d'influence et la lutte des petits Etats nationaux pour l'affirmation de leur souveraineté sur le plan international, dans le contexte du développement impétueux de la lutte pour l'émancipation des nationalités opprimées par les trois grands et anachroniques empires. Sur la toile de fond de tout un écheveau d'actions et, parfois, d'aberrantes démarches diplomatiques initiées par les grandes puissances, se dessine timidement l'élément nouveau, voire le courant historique que l'on vit se développer et atteindre à la maturité seulement au cours du XX^e siècle, courant représenté par l'activité internationale, encore modeste, des petits Etats qui venaient de se constituer.

Dans son livre, Şerban Rădulescu-Zoner expose une histoire spéciale et apparemment zonale: Le rôle joué par le Danube et la mer Noire dans la politique extérieure de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, plus précisément la politique pontico-danubienne des deux grandes puissances. En fait, par la méthode d'élaboration de l'ouvrage, l'auteur s'applique à intégrer cette politique à l'ensemble de l'histoire européenne de l'étape, réussissant non seulement à présenter un tableau réel et objectif de la période soumise à l'étude, mais aussi à faire ressortir le caractère spécifique des moyens diplomatiques utilisés par les deux Empires. Dans le même temps, il a ajouté de neuvelles pages à l'histoire des rapports internationaux, car la position de l'Allemagne envers le Danube et la mer Noire à cette étape-là est étudiée pour la première fois dans une étude spéciale, nombre des initiatives diplomatiques de l'Autriche-Hongrie étant présentées à partir d'une optique complètement nouvelle.

C'est un mérite incontestable de l'auteur que d'avoir examiné derechef, directement et dans une nouvelle perspective, tous les documents publiés touchant les problèmes abordés et d'avoir mis en circulation des documents inédits qui viennent enrichir le tableau historique, saisissant ainsi des aspects, certes, trop peu connus ou absolument nouveaux de la période 1878—1898. En outre, l'ample bibliographie sélective, de stricte spécialité, roumaine et étrangère, utilisée de manière critique par l'auteur, confère à l'ouvrage la solidité et le sérieux qui caractérisent toutes les études de Serban Rădulescu-Zoner.

L'économie de l'ouvrage est équilibrée et logique, car chaque chapitre prépare, de par sa teneur, la pleine compréhension du chapitre suivant. Divisé en quatre chapitres 1, le livre

¹ Chapitre 1: Le Congrès de Berlin et la politique pontico-danubienne des puissances centrales; chapitre II: L'espace pontico-danubien dans le contexte du commerce extérieur de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne; chapitre III: La question du Danube et les Puissances Centrales après le Congrès de Berlin; chapitre IV: Les Détroits, élément de compensation dans la politique extérieure des Puissances Centrales.

renferme un riche matériel, parfois trop touffu qui, à mon avis, rend difficile la lecture de certains paragraphes, mais les conclusions claires et les considérations objectives de l'auteur sur les événements exposés viennent corriger, sans conteste, cet inconvenient.

Le fil conducteur de l'ouvrage est constitué par la manière dont ont évolué durant l'intervalle 1878—1898 autant le statut du Danube que celui des détroits de Bosphore et des Dardanelles, phénomène historique examiné avec minutie par l'auteur, à la lumière des intérêts de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne, intérêts constamment en contradiction avec ceux d'autres grandes puissances. L'expression concrète de ces contradictions, telles qu'elles apparaissent et se développent dans la dynamique des rapports internationaux est présentée de manière véridique et parfois captivante ce qui confère au livre un réel intérêt.

Ainsi, dans le chapitre I (p. 9-31), Rădulescu-Zoner insiste, comme de juste, sur les décisions prises par le Congrès de Berlin du 13 juillet 1878, relativement au statut du Danube et des Détroits. Mais il examine d'abord amplement les arrangements antérieurs au Congrès, si l'on ne rappelait que l'accord entre Vienne et Londres du 6 juin 1878, dans le but de réduire l'influence de la Russie au sud du Danube (p. 16) ou bien l'accord russo-britannique du 30 mai 1878 qui a entraîné des pertes territoriales bien connues pour la Roumanie (p. 17). De tels documents, démarches et ententes à caractère similaire sont à même de nous faire comprendre pourquoi par les articles 52-57, consacrés au statut du Danube, le Traité de Berlin a servi pleinement les buts d'hégémonie de l'Autriche-Hongrie de même que la stratégie européenne de Berlin, causant ainsi, comme le souligne l'auteur dans ses conclusions (p. 31), de graves préjudices aux petits Etats riverains.

Simultanément et cyniquement — continue-t-il — les grandes puissances ont utilisé une telle procédure, de sorte que « le Congrès de 1878 des sept grandes puissances a laissé en fait ouvert le problème danubien, susceptible, comme il le fut d'ailleurs au cas de détroits, de futures interprétations et confrontations (p. 31).

Sur la toile de fond de cette précaire réglementation statuaire décidée par le Congrès de Berlin, Rădulescu-Zoner étudie, en s'appuyant sur des documents de première main, les formes concrètes revêtues par le commerce extérieur de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne durant la période 1878 -- 1898 2. Analysant de manière critique les tableaux synthétiques, l'auteur aboutit à des conclusions claires, réussissant à présenter de manière convaincante le taux des intérêts économiques des deux empires de l'Europe centrale, aussi bien que le sens de leurs intérêts politiques pour le Danube, la mer Noire et les Détroits. Le chapitre II (p. 38-87) constitue en fait une solide base matérielle sur laquelle il s'appuie pour aboutir à d'incontestables conclusions concernant aussi la politique économique et les positions politiques de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne envers la Turquie ainsi qu'envers les Etats riverains, tels la Roumanie, la Bulgarie et la Serbie. Examinant, par exemple, autant le mouvement que le trafic de vaisseaux de l'Autriche-Hongrie, l'auteur saisit le sens réel des intérêts mineurs de la double monarchie en ce qui concerne les détroits, mais aussi ses contradictions avec la Russie tzariste qui sapait concomitamment son influence dans les Balkans (p. 36-38). Ce qui plus est - relève l'auteur - maintenir le contrôle absolu sur le Danube (p. 41) et ne permettre nulle action visant l'émancipation des nationalités subjuguées qui aurait pu conduire en dernière instance à l'accomplissement plein et entier de l'unité nationale de la Roumanie et de la Serbie, devenait un problème primordial pour l'Empire des Habsbourg (p. 67-68). D'ailleurs, les pages 42-70, consacrées aux rapports avec les Etats riverains — la Roumanie, la Bulgarie et la Serbie — font ressortir une fois de plus les menées arbitraires utilisées par la Double monarchie pour maintenir son hégémonie sur le Danube, mais aussi de nouveaux éléments qui tendaient à faire obstacle à cette hégémonie, éléments concrétisés par l'opposition, il est vrai, encore timide, des Etats nationaux riverains.

Pour ce qui est de l'attitude de l'Allemagne, du désintérêt du deuxième Reich envers le commerce sur le Danube, parallèlement à l'intérêt particulier qui commence à se manifester quant à l'expansion économique en Turquie, problèmes incontestablement connus, l'auteur aurait dû cependant en faire état, car ils sont à même de compléter le tableau d'ensemble de la situation. Mais une réelle contribution présentent, sans conteste, les considérations concernant l'intérêt accru de la Roumanie pour les échanges économiques avec l'Allemagne, intérêt

² Osterreichische Statistik. hrsg: von der K. K. Statistischen Central Commission, X, Wien, 1886; Österreichisches Wirtschafts politisches Archiw, hrsg, vom K. K. Handelministerium, I, Statistischer Teil Wien, 1901; «Revue Commerciale du Levant », Bulletin mensuel de la Chambre de Commerce française à Constantinople, 1898; Miscarea Porturilor 1870—1889, București, 1898; «Buletinul Camerei de Comerciu și Industrie, Circumscripția X Constanța », Constanța, 1899; «Statistisches Jahrbuch für das Deutsche Reich », XIV, XV, XVI, Berlin, 1893, 1894, 1895, etc.

provenant notamment de la détérioration des rapports entre Bucarest et Vienne; dans le même contexte, une idée nouvelle qui peut assurément susciter des débats consiste dans le fait que le Traité secret avec la Triple Alliance devait être conclu, non seulement pour les raisons d'ordre politique bien connus 3, mais aussi pour d'effectives nécessités d'ordre économique (p. 82).

En définissant avec une vigueur scientifique particulière l'attitude différenciée des Puissances Centrales envers le Danube, la mer Noire et les Détroits, en soulignant les effets de ces positions en ce qui concerne les petits Etats riverains, l'auteur explique, au fond, toute la complexité des démarches et initiatives diplomatiques entreprises dans la question du Danube, après le Congrès de Berlin.

Le chapitre III (p. 88-144), consacré à ces problèmes est, à mon avis, également la plus importante partie du livre, constituant à la fois un réel apport à l'histoire des relations internationales. L'auteur saisit fort habilement autant les nocifs effets des zones d'influence que la lutte diplomatique menée par les petits Etats nationaux contre les multiples moyens utilisés par les grandes puissances pour empiéter sur la souveraineté de ces Etats. En ce sens. l'exemple de la Roumanie, son intense activité visant à défendre sa souveraineté nationale sont particulièrement éloquents. La scène sur laquelle se déroule cet alambiqué spectacle politique est la Conférence européenne du Danube (C.E.D.) et ses coulisses présentent comme touiours un très vil intérêt pour l'investigation historique. A cet égard, l'auteur nous conduit à travers les nombreuses méandres diplomatico-politiques du Ballplatz qui désirait étendre son hégémonie également sur la portion du Danube située entre les Portes de Fer et Galatz. Examinant les travaux des diverses sessions de la C.E.D. 4 ainsi que l'activité déployée pendant l'intervalle compris entre les sessions, l'auteur met en évidence l'acerbe lutte entre l'Autriche-Hongrie et la Russie pour le Bas-Danube de même que les interventions, à caractère absolument égoiste d'autres grandes puissances telles la France et la Grande-Bretagne dans cette épineuse question. Ainsi, à la lumière de cette avide activité visant l'extension des zones d'influence, le duel entre l'Autriche-Hongrie et un Etat petit, nouvellement constitué, la Roumanie. qui venait de débuter sur la scène internationale, acquiert un caractère particulièrement spécial. représentant au fond la confrontation entre les vicilles méthodes dictatoriales de conduite internationale des grandes puissances et les nouvelles normes démocratiques de relations internationales que désiraient promouvoir les petits pays souverains. C'est précisément le commencement de ce grand tournant de vieux à de nouveaux concepts politico-idéologiques dans les rapports internationaux et interétatiques qui constitue la clé de voûte du chapitre III, admirablement exposé sur ce plan par l'auteur. Ainsi, toutes les confrontations entre la Roumanie et l'Autriche-Hongrie, entre la Roumanie et d'autres grandes puissances pendant les sessions de la C.E.D. acquièrent l'ampleur d'actions politiques de large respiration à réelles tendances de modifier la pratique des normes de coexistence entre Etats. Considérées à travers une telle optique, les diverses interventions de la Roumanie dans le cadre et en dehors des sessions de la C.E.D. acquièrent leur véritable signification. Ainsi, pendant la session de la C.E.D. de 1879, la Roumanie s'opposa au programme de réorganisation sanitaire proposé par l'Autriche-Hongrie, car il permettait l'immixtion directe de la Double Monarchie dans les affaires intérieures des Etats riverains (p. 97, 98 et autres); pour ces mêmes considérations d'ordre général elle s'opposa tant au projet additionnel proposé par la France (p. 99, 100) qu'à l'avant-projet consistant à statuer le régime de navigation au Bas-Danube, présenté par la Double monarchie à la session de mai-juin 1880 de la C.E.D. (p. 102-105); elle a contrecarré également et, pour les mêmes raisons, le projet de Barrère de juin 1881 (p. 110-118). Dans ce même ordre d'idées et dans le même esprit, il nous faut signaler des positions résolues de lutte pour la défense de la souveraineté nationale, positions concrétisées dans le message du trône du 15/27 novembre 1881 (p. 118, 119) et par le contre-projet proposé par la Roumanie dans la session de la C.E.D. du 15 mai 1882 (p. 122, 123). Face à face avec cette nouvelle conception concernant la promotion de certaines normes effectivement démocratiques dans les rapports internationaux se trouve la vieille conception dictatoriale évoquée par l'auteur tant lorsqu'il fait état de la Conférence

³ Note 282, p. 82: «L'option du gouvernement roumain a été due au premier chef à la politique active de Saint-Pétersbourg dans le sud-est de l'Europe, dès la signature du Traité de San Stefano de même qu'au long des années qui ont suivi le Congrès de Berlin , S. Rădulescu-Zoner, Poziția internațională a României după Congresul de la Berlin (La position internationale de la Roumanie après le Congrès de Berlin), «Studii și materiale de istorie modernă », vol. 6, Ed. Academiei, București, 1979, p. 49-63.

Les sessions de novembre décembre 1879, celle de mai — juin 1880, la session de l'automne 1880, la session de mai 1881, celle de mai 1882.

sur le Danube organisée en 1883 à Londres par les grandes puissances (p. 124-130), que lorsqu'il se réfère à la temporaire victoire de l'Autriche-Hongrie qui avait réussi à s'emparer des Portes de Fer (p. 133, 134), aux conditions dans lesquelles fut construit le Canal des Portes de Fer et à l'arbitraire régime douanier institué par la Double Monarchie (p. 140-144), régime qui s'est écroulé en 1918, après la désagrégation et la disparition de l'Autriche-Hongrie de la carte de l'Europe.

Ainsi, par l'étude de l'évolution du statut du Danube, prenant en considération avec priorité les intérêts et la position de l'Autriche-Hongrie, après une analyse approfondie des faits, l'auteur nous introduit également dans le noyau même du processus général historique; et ce parce qu'il met en relief concomitamment les contradictions entre le nouveau et l'ancien dans la conception concernant la manière de régir les relations internationales, implicitement le rôle et l'importance des petits Etats dans la vie politique européenne. Rădulescu-Zoner soulève donc un problème qui, étudié avec rigueur scientifique et sous de formes spécifiques du dernier quart du XIX^e siècle, présente un intérêt particulier pour les spécialistes de l'histoire du XX^e siècle, histoire dominée par la lutte pour l'affirmation croissante sur l'arène politique internationale des Etats petits et movens.

Elaboré dans le même esprit, le chapitre IV (p. 145-165) évoque les contradictions, impossible à résoudre, entre les grandes puissances dans la lutte pour les zones d'influence. Les faits historiques touchant la mer Noire et les détroits, les méthodes politico-diplomatiques sont celles employées par les grands Etats européens vers la fin du XIXe siècle, maisle problème comme tel est un problème du XXe siècle. C'est pourquoi, ce chapitre présente autant d'intérêt que le précédent, car il constitue en quelque sorte une leçon de l'histoire. Même si nous ne nous rapportons qu'à l'alliance des trois empereurs 6 ayant pour but la statuation d'un régime des Détroits, qui pouvait arrêter l'expansion de la Grande-Bretagne, vers Constantinople de même qu'aux implications de cette contradiction (p. 146-148) et si nous relévions aussi que l'anachronique alliance des trois monarchies a été réalisée sur la base de la spoliation et de l'assujettissement de petits Etats, tels la Serbie et la Roumanie il suffirait pour que l'on puisse comprendre les effets nocifs des zones d'influence. Et si c'était à en ajouter les faits et idées qui se dégagent, par exemple, du cynique « second système d'alliances » (p. 155-156), instrument diplomatique initié par Bismarck, après la chute du Traité des trois empereurs, instrument suivant lequel l'Allemagne utilisait le Régime des Détroits comme une sorte de pièce de rechange, comme une sorte d'objet de transaction (p. 157, 158), le tableau politico-diplomatique présenté par l'auteur nous apparaît dans son ensemble. Si à la fin du XIXe siècle, le Statut des Détroits est demeuré inchangé, cela s'explique, comme il ressort d'ailleurs du chapitre tout entier, par le fait que les grandes puissances avaient besoin d'une instabilité - voire de constants débats autour de ce problème névralgique - pour maintenir une situation propice aux transactions.

Le nouvel ouvrage élaboré par Ş. Rădulescu-Zoner présente en l'occurrence non seulement une histoire spéciale consacrée aux intérêts de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie pour le Danube, la mer Noire et les Détroits, mais aussi une séquence de l'histoire des relations politiques et économiques entre les Etats européens pendant le dernier quart du XIX^e siècle. Dans le même temps, l'auteur retrace de façon prégnante des aspects nouveaux de l'histoire de la politique étrangère de Roumanie, ce qui, par l'originalité des idées et le sérieux de la documentation constitue un précieux apport à l'examen approfondi d'une importante période historique.

Eliza Campus

ERNST WERNER

SULTAN MEHMED DER EROBERER UND DIE EPOCHENWENDE IM XV. JAHRHUNDERT

Berlin, Akademie Verlag, 1982, 71 p. (Sitzungsberichte der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig. Philologisch-historische Klasse, Band 123, Heft 2).

La commémoration en 1981 de Mehmed le Conquérant, cinq cents ans après sa mort, a fourni au professeur Ernst Werner de l'Académie des Sciences de Berlin l'occasion de rouvrir le dossier du règne du grand sultan et de réexaminer les tendances fondamentales qui l'ont

⁵ La Roumanie a refusé de participer, vu qu'on lui a conféré le statut d'Etat à droitconsultatif.

⁶ L'alliance de juin 1881 entre la Russie, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.

caractérisé. Ses études antérieures d'histoire ottomane qui ont marqué une étape importante dans l'évolution de cette discipline et une maîtrise exceptionnelle de la bibliographie du sujet ont permis à l'auteur de reconstituer dans ses grandes lignes l'histoire d'un règne qui a profondément influencé l'évolution de l'Empire ottoman et en même temps les destinées de l'Europe, en premier lieu, évidemment, celles du sud-est du continent.

C'est aux grandes réalités politiques, économiques, sociales et idéologiques du règne que s'attache de préférence l'auteur dans son esquisse aussi brève que suggestive de l'époque de Mehmed II, dont la biographie est volontairement laissée à l'arrière-plan sinon même complètement ignorée.

L'idée-cadre du règne ayant été celle d'empire universel, l'auteur consacre ses premières pages à l'analyse de la fonction de cette idée dans l'évolution de la politique du sultan et dans celle des forces occidentales qui furent amenées à élaborer une réponse au « challenge » de la nouvelle grande vague offensive de l'Empire ottoman (les deux premiers chapitres s'intitulent Die Idee der Weltherrschaft et Papst Pius II. und die translatio imperii). Les contemporains n'ignoraient pas cette aspiration fondamentale du sultan, les textes invoqués par l'auteur le prouvent abondamment. L'un des plus illustres, parmi ses contemporains, le pape Pie II, s'ingénia même d'offrir au sultan l'empire universel, dans sa variante romaine, en échange de la conversion au christianisme du sultan.

Fruit d'une ingénuité sans bornes ou d'un manque de confiance total dans les perspectives d'une nouvelle croisade, l'initiative du pape était vouée à un échec total. En effet, la «translatio imperii ad Turcos» ne devait pas avoir lieu; le sultan entendait acquérir le «dominium mundi» par ses propres forces; l'idée que le titre que lui offrait le pape valait une messe ne gagna pas son esprit.

Après l'idée impériale, la Realpolitik; les facteurs du succès ottoman dans la Péninsule balkanique, l'attitude de l'Occident latin, les forces militaires de l'empire, les structures sociales, la situation économique, les ressources financières, les grandes directions et les étapes de l'expansion ottomane sous Mehmed II forment l'objet d'une analyse pénétrante dans le cadre du troisième chapitre de l'ouvrage (Grundelemente der Turkokratie in Südosteuropa).

Un quatrième chapitre passe en revue les sources idéologiques du pouvoir - turques, islamiques et byzantines, sans laisser de côté l'héritage de l'antiquité -, leur rôle respectif dans la politique du sultan, les grandes options de politique intérieure, le rapport entre l'Etat et l'économie, les causes lointaines de la stagnation économique de la société ottomane pendant l'époque ultérieure, l'attitude du sultan envers les peuples balkaniques soumis à sa domination, sa politique confessionnelle, etc. (Mehmeds Staatkonzeption). La pax turcica, instaurée par Mehmed II, constate l'auteur, a réussi à couvrir, ne fut-ce que d'une mince couverture, les antagonismes sociaux, religieux et culturels qui couvaient dans son vaste empire; la prospérité de l'agriculture, de l'élevage et du commerce intérieur est elle aussi incontestable jusque vers la fin du XVIe siècle. Mais en même temps, le règne du sultan consolida rapidement les tendances négatives qui allaient provoquer à long terme le déclin de l'empire. Parmi ces tendances la plus fatale devait s'avérer le superétatisme : « Aber die Verselbständigung des Staates wirkte derart auf die Basis, dass die Stagnation in Wirtschaft und Gesellschaft unausweichlich wurde. Die Staatsmacht als ökonomische Potenz deformierte die Produktionsweise und lähmte die Dynamik der Produktivkräfte durch den allgegenwärtigen ausserökonomischen Zwang • (p. 33). C'est justement ce qui devait aggraver de plus en plus le contraste flagrant entre la société ottomane, avec sa tendance marquée à la stagnation, et les sociétés européennes, en plein effort de renouvellement technique, économique et intellectuel. C'est à ce dernier aspect de l'histoire ottomane que l'auteur consacre son cinquième chapitre (Europäische Kontrapunkte) qui jette une vive lumière sur les divers aspects de ce contraste.

Le legs du règne de Mehmed II et son impact sur l'histoire de l'Empire ottoman et de l'Europe sont brièvement esquissés dans le chapitre final de l'ouvrage (Schlussbemerkungen). Le jugement de l'auteur sur l'œuvre de son héros est catégorique: « Zweiffellos trug der Eroberer zur Epochenwende bei, aber er bestimmte sie nicht. Sein vielvölkerreich blieb der Vergangenheit verhaftet und öffnete sich nicht die Zukunft. Er konservierte und regenerierte antiquiertes in Staat und Gesellschaft » (p. 45).

Les notes qui constituent la matière de la septième sous-division de l'ouvrage constitueront dorénavant un point de départ indispensable aux nouvelles recherches sur l'histoire de Mehmed II.

DAN BERINDEI À SOIXANTE ANS. BIBLIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE

Le 3 novembre 1983, le professeur Dan Berindei a fêté son 60° anniversaire. Vice-président du Conseil scientifique de l'Institut d'Histoire « N. Iorga », secrétaire du Comité National des Historiens Roumains — ayant joué un rôle marquant dans l'organisation du XV° Congrès International des Sciences Historiques —, membre du bureau de la Société des Sciences Historiques de la R. S. de Roumanie, président de la Section d'histoire des relations internationales de l'Association de Droit et Relations Internationales de la R. S. de Roumanie, président de la Commission Roumaine d'Héraldique, de Généalogie et de Sigillographie et vice-président de la Commission mixte d'histoire roumano-hongroise, Dan Berindei déploie depuis environ quatre décennies une intense activité scientifique surtout dans le domaine de l'histoire du XIX° siècle. Il est aussi membre de 11 organismes de spécialité internationaux ou de l'étranger¹ et membre des bureaux de la Commission internationale des études slaves et de la Confédération internationale de Généalogie et d'Héraldique. Au-delà des frontières du pays il a participé à maintes réunions scientifiques internationales ou donné des conférences dans des instituts d'enseignement supérieur ou de recherche scientifique ².

En signe d'hommage rendu à notre collègue, membre du comité de rédaction de la revue, nous publions ci-dessous sa riche bibliographie scientifique ³.

¹ Association internationale des études et recherches sur l'information, Association internationale des études sud-est européennes, Association internationale d'histoire contemporaine de l'Europe, Centre italo-roumain d'études histoirques de Milan, Commission internationale des études slaves, Commission internationale de l'histoire des relations internationales, Confédération internationale de l'histoire des relations internationales, Confédération internationale de généalogie et d'héraldique, Institut National pour l'histoire du journalisme d'Italie, Société de généalogie et d'héraldique de Grèce et Société d'histoire moderne de France.

² Entre les années 1965 et 1983 il a présenté 92 communications ou conférences dans les pays suivants: Autriche, Bulgarie, Danemark, Espagne, Etats-Unis, France, Hongrie, Italie, Luxembourg, Pays-Bas, Pologne, R. D. Allemande, R. F. d'Allemagne, Suisse, Turquie et Union Soviétique, y compris huit communications présentées à l'occasion de réunions à caractère international qui ont eu lieu en Roumanie.

³ En dehors de cette bibliographie, Dan Berindei est l'auteur de près de 500 articles de vulgarisation historique publiés dans les périodiques suivants: « Actualités roumaines », « Afrique-Asie », « Agricultura socialistă », « Albina », « Amfiteatru », « Apărarea patriei », « Arcade », «Arges », «Astra », «Bulletin de la Commission Nationale de la R. S. de Roumanie pour l'UNESCO », « Bulletin d'information édité par le Comité national pour la défense de la paix de la R. S. de Roumanie », « Cărți noi », « Cinema », « Contemporanul », « Crișana », « Cutezătorii », « De veghe », « Dîmbovița », « Documents, articles et informations sur la Roumanie », Elöre », « Era socialistă », « Femeia », « File vilcene », « Flacăra », « Gazeta cooperației », « Gazeta învățămîntului », « Gazeta literară », « Glasul patriei », « Grănicerul », « În slujba patriei », «Îndrumătoru] cultural », «Îndrumătorul cultural-artistic din armată », «Information UNESCO » « Informația Bucureștiului », « Korunk », « Luceafărul », « Lupta de clasă », « Magazin », « Magazin istoric », « Milcovia », « Munca », « Munca politică în forțele armate ale R. S. România », « Narodnaia Rumânia », « Neuer Weg », « Nor Ghiank », « Orizonturi », « Pentru apărarea patriei », « Presa noastră », « Ramuri », « Revista bibliotecilor », « Revue roumaine », « Revue de la Commission nationale de la R. S. de Roumanie pour l'UNESCO », « România azi » (dans ses éditions en allemand, anglais, chinois, français, espagnol et russe), « România liberă », « România literară », « Rumânia », « Roumanie nouvelle », « Săptămîna », « Scînteia », « Scînteia teia tineretului », « Secolul XX », « Ştiință și tehnică », « Tanügyi Ujság », « Transilvania », « Tribuna », « Tribuna României », « Tribuna școlii », « Vacances en Roumanie », « Vatra », « Veac nou », « Viața economică », « Viața militară », « Viața românească », « Viața studențească ».

Revoluția din 1848 din Franța și tinerii români aflați la Paris (La révolution de 1848 de France et les jeunes Roumains se trouvant à Paris), «Revista Istorică Română», Bucarest, XV (1945), p. 171-192.

1946

- Din viața "Revistei române" (Aspects de la vie de la «Revista română»), «Revista Istorică Română», XVI (1946), p. 185-186.
- Note genealogice (Notes généalogiques), « Revista Istorică Română », XVI (1946), p. 376-377. O scrisoare a lui Gheorghe Asaki din 1856 (Une lettre de Gheorghe Asaki de 1856), « Arhiva Românească », Bucarest, X (1946), p. 363-371.

1947

- Cuza Vodă și ordinul "Unirii". Proiectul instituirii unei decorații naționale (Le prince Cuza et l'ordre de l'« Union ». Le projet de création d'une décoration nationale), « Revista Istorică Română », XVII (1947), p. 98-106.
- Dionisie Pop Marțian și congresul internațional de statistică din 1863 de la Berlin (Dionisie Pop Marțian et le Congrès international de statistique de 1863 de Berlin), « Hrisovul », Bucarest, VII (1947), p. 168-181.

1951

Mișcarea țărănească condusă de Mircea Mălăeru — ianuarie 1862 st. v. (Le mouvement paysan dirigé par Mircea Mălăeru — janvier 1862 calendr. jul.), « Buletinul științific al Academiei R.P.R., Secțiunea de științe istorice, filologice, economico-juridice », III (1951), p. 37—63.

1955

- Frămăntări politice și sociale în jurul alegerii domnitorului Cuza în Țara Românească (Agitations politiques et sociales autour de l'élection du prince Cuza en Valachie), Studii •, VIII (1955), nº 2, p. 51-74... Central University Library Cui Orașul București în veacurile XIV, XV, XVI (La ville de Bucarest pendant les XIV•,
- Orașul București în veacurile XIV, XV, XVI (La ville de Bucarest pendant les XIV^e, XV^e et XVI^e siècles), dans Comunicări și articole de istorie, Bucarest, 1955, p. 5-16.
- Despre unele probleme privind stiința istorică în R.P.R. (Sur certains problèmes concernant la science historique de la Roumanie), « Studii », VIII (1955), nº 4, p. 87—94.
- Stiri noi cu privire la Mircea Mălăeru și la mișcarea țărănească din 1862 (Nouvelles informations concernant Mircea Mălăeru et le mouvement paysan de 1862), « Studii », VIII (1955), nº 4, p. 95-101.
- Organizarea "Corpului Arhitecților" în România (1864) (L'organisation du «Corps des architectes» en Roumanie 1864), «Industria Construcțiilor», Bucarest, 1955, nº 11, p. 600—601.

1956

- Frămîntări orășenești din noiembrie 1860 în Țara Românească. Tulburările de la Craiova și Ploiești (Les agitations urbaines de novembre 1860 en Valachie. Les remous de Craiova et Ploiești), « Studii și articole de istorie », Bucarest, I (1956), p. 265—313.
- Despre relațiile dintre Carol Davila și Mihail Kogălniceanu (A propos des relations de Charles Davila et Mihail Kogălniceanu), Ocrotirea sănătății în R.P.R., Bucarest, 1956, no 3, p. 275-280.
- Înființarea Societății Literare (Academice) (1866) și sesiunea din 1867 (La création de la Société Littéraire (Académique) (1866) et la session de 1867), Studii •, IX (1956), n° 5, p. 21-44.

- Aspecte ale problemei agrare în Țara Românească la începutul domniei lui Cuza Vodă. Exploatarea țărănimii (Aspects du problème agraire en Valachie au début du règne du prince Cuza, L'exploitation de la paysannerie). Studii și materiale de istorie modernă, Bucarest, 1957, vol. I, p. 167—245.
- Știri despre starea unor spitale din Muntenia în 1856 (Informations concernant l'état de certains hôpitaux de Valachie en 1856), dans Istoria Medicinii. Studii și cercetări, Bucarest, 1957, p. 378.

- Frămîntările grănicerilor și dorobanților în jurul formării taberei de la Florești vara anului 1859) (Agitations des gardes-frontières et des « dorobantzi » autour la constitution du camp de Florești — été de l'année 1859), « Studii », X (1957), no 3, p. 113—133.
- Spitale în Bucureștii veacului al XVIII-lea (Hôpitaux de Bucarest au XVIII^e siècle), «Munca sanitară », Bucarest, 1957, nº 3, p. 274-279.
- Din uneltirile lui Mihai Sturdza (toamna anului 1854). Pe marginea a trei scrisori inedite de la Petre Asaki (Quelques menées de Mihai Sturdza (automne de l'année 1854). En marge de trois lettres inédites de Petre Asaki), « Studii și cercetări științifice », Jassy, VIII (1957), nº 2, p. 239-250.

- Înființarea Societății Academice și localurile Academiei (La constitution de la Societé Académique et les locaux de l'Académie), « Monumente și Muzee », Bucarest, I (1958), p. 237-246.
- Cu privire la biografia inginerului și "arhitectonului" Moritz von Ott (A propos de la biographie de l'ingénieur et de l'architecte Moritz von Ott), « Monumente și Muzee », I (1958), p. 205—214.
- Problema agrară în dezbaterea Dinanului ad-hoc și a Adunărilor Țării Românești 1857—1861 (Le problème agraire dans les débats du Divan ad-hoc et des Assemblées de la Valachie 1857—1861). « Studii », XI (1958), nº 1, p. 29—52.
- Un moment din legăturile româno-ruse în timpul lui Cuza Vodă. "Aranjamentul" telegrafic din 1860 (Un moment des rapports roumano-russes au temps du prince Cuza. L'« arrangement » télégraphique de 1860), « Analele româno-sovietice », série Istorie, Bucarest, 1958, nos 1-2, p. 77-81.
- Les premiers hôpitaux de Bucarest. Communication présentée au XVIe Congrès International d'Histoire de la Médecine, Bucarest, 1958, 14 p. (en collaboration avec G. Barbu).
- Contradicțiile de clasă în desfășurarea revoluției muntene din 1848 (Les contradictions de classe pendant le déroulement de la révolution valaque de 1848), « Studii », XI (1958), nº 3, p. 27-49.
- Ştiri noi despre Ion Roată (Nouvelles informations sur Ion Roată), « Studii şi cercetări ştiințifice. Istorie », Jassy, IX (1958), no 1-2, p. 152-158.

BČÚ Cluj / Central I lipiversity Library Cluj

- Învățămintul în anii Unirii Țărilor Române 1856—1862 (L'enseignement pendant les années de l'Union des Pays Roumains 1856—1862), «Revista de Pedagogie», Bucarest, VIII (1959), nº 1, p. 74—92.
- Documente privind politica externă a Principatelor în anii Unirii 1859—1861 (Documents concernant la politique extérieure des Principautés pendant les années de l'Union 1859—1861), «Studii », XII (1959), nº 1, p. 275—304 (en collaboration avec I. Vlasiu).
- Guvernele lui Alexandru Ioan Cuza. Liste de ministri (Les gouvernements d'Alexandru Ioan Cuza. Listes de ministres), « Revista Arhivelor », Bucarest, II (1959), nº 1, p. 147—163.
- Unirea Țărilor Române oglindită în literatura și arta vremii (L'Union des Pays Roumains reflétée dans la littérature et l'art de l'époque), dans le volume lithographié Bibliotecile aniversează centenarul Unirii Țărilor Române, Bucarest, 1959, p. 9-25.
- Rapoartele consulatului Austriei din Iași 1856—1859 (Les rapports du consulat autrichien de Jassy 1856—1859), Bucarest, 1959, LIX + 550 p. (vol. II de la série Documente privind Unirea Principatelor).
- Marşul Libertății din 1850 (La marche de la Liberté de 1850), «Revista Arhivelor», II (1959), nº 2, p. 175-179.
- Contribuția medicilor din Moldova la pregătirea și înfăptuirea Unirii (La contribution des médecins de Moldavie à la préparation et à l'accomplissement de l'Union), « Muncitorul Sanitar », Bucarest, no 3 du 24 janvier 1959, p. 3.
- Dezbateri asupra problemelor revoluției din 1848 (Débats concernant les problèmes de la révolution de 1848), « Studii », XII (1959), no 3, p. 221-244 (non signé).
- Dezvoltarea urbanistică și edilitară a orașului București în perioada regulamentară și în anii Unirii -- 1829-1861 (Le développement urbain et édilitaire de la ville de Bucarest pendant la période du Règlement organique et pendant les années de l'Union -- 1829 -- 1861), « Studii », XII (1959), nº 5, p. 133-158.
- Contribuții la istoricul Divanului ad-hoc din Moldova. Protocoalele lui Baragnon (Contributions à l'historique du Divan ad-hoc de Moldavie. Les protocoles de Baragnon), « Studii și cercetări științifice. Istorie », Jassy, X (1959), nº 1-2, p. 141-150.

Amintiri inedite din anii luptei pentru Unire — 1857—1859 (Souvenirs inédits des années de la lutte pour l'Union — 1859—1859). « Studii și cercetări științifice. Istorie », Jassy, X (1959), nº 1-2, p. 187—194.

1960

- Lupta diplomatică a Principatelor Unite pentru desăvîrșirea Unirii 24 ianuarie 1859—24 ianuarie 1862 (La lutte diplomatique des Principautés Unies pour parachever l'Union 24 janvier 1859—24 janvier 1862), dans le volume Studii privind Unirea Principatelor, Bucarest, 1960, p. 413—449.
- Quelques aspects de la politique étrangère des Principautés Unies. Le problème de l'indépendance et l'unité pleine et entière du peuple roumain (1859—1861), dans Nouvelles Etudes d'Histoire, Bucarest, 1960, vol. II, p. 391—405.
- Mihail Kogălniceanu, prim ministru al Moldovei și emigrația maghiară 1860—1861 (Mihail Kogălniceanu, premier ministre de Moldavie et l'émigration hongroise 1860—1861), dans Studii și materiale de istorie modernă, Bucarest, 1960, vol. II, p. 223—244.
- Înființarea agenției diplomatice a Principatelor Unite la Paris 7 septembre 1860 st. n. (La création de l'agence diplomatique des Principautés Unies à Paris 7 septembre 1860), « Studii », XIII (1960), nº 6, p. 99—120.

1961

- Documente interne. 1854-1857 (Documents intérieurs. 1854-1857), Bucarest, 1961, XCI + 781 p. (vol. I de la série Documente privind Unirea Principatelor) (coordonnateur du volume et auteur de l'étude introductive).
- Viața sanitară și medicală a orașului București în timpul războiului ruso-turc din 1806—1812 (La vie sanitaire et médicale de la ville de Bucarest pendant la guerre russo-turque de 1806—1812), «Analele româno-sovietice», série Medicină, 1961, nº 3, p. 65—89 (en collaboration avec G. Barbu).
- Proiecte de înființare a unci societăți literare sau academice în vremea lui Alexandru Ioan Cuza (Projets de création d'une société littéraire ou académique au temps d'Alexandru Ioan Cuza), Studii și articole de istorie •, III (1961), p. 203—233.

 Presa din Principate și lupta pentru unitatea Italiei 1859—1860 (La presse des Principautés
- Presa din Principate și lupta pentru unitatea Italiei 1859—1860 (La presse des Principautés et la lutte pour l'unité de l'Italie 1859—1860), « Analele Academiei R. P. Române », Bucarest, XI (1961), p. 388—395.

1962

- Ispravnicii sau ispravnicul scaunului Bucureștilor (Les «ispravnici» ou l'«ispravnic» de la résidence princière de Bucarest), «Studii și cercetări științifice. Istorie», Jassy, XIII (1962), nº 2, p. 129-138.
- Locuri istorice și monumente de artă pe arterele Capitalei (Lieux historiques et monuments d'art sur les artères de la Capitale), dans București. Ghid, Bucarest, 1962, p. 131-151 (une édition en russe en 1963).
- Noi documente privind revoluția de la 1848 (Nouveaux documents concernant la révolution de 1848), « Revista Arhivelor », V (1962), nº 1, p. 194-220.
- Dezvoltarea presei bucureștene în perioada formării și organizării statului național român 1856—1864 (Développement de la presse bucarestoise pendant la période de constitution et d'organisation de l'Etat national roumain 1856—1864). «Studii », XV (1962), nº 3, p. 667—684.
- Aspecte militare ale răscoalei populare din 1821 (Aspects militaires de la révolte populaire de 1821), Bucarest, 1962, 226 p. + 9 pl. (en collaboration avec Traian Mutașcu).
- 1947—1962. Cercetarea istoriei României în anii puterii populare. Revoluția de la 1848—1849 (1947—1962. L'étude de l'histoire de Roumanie pendant les années du pouvoir populaire. La révolution de 1848), « Studii », XV (1962), n° 6, p. 1579—1595 (en collaboration avec V. Curticăpeanu).

- La lutte pour l'unité de l'Italie reflétée dans la presse des Principautés Unies (1859-1860), « Revue Roumaine d'Histoire », II (1963), nº 1, p. 101-114.
- Primele instituții diplomatice românești (Les premières instituțions diplomatiques roumaines),
 Probleme internaționale •, Bucarest, 1963, nº 3, p. 62-71; nº 4, p. 30-41.

- Istoriografia italiană din ultimii ani și problemele etapei finale a Risorgimentului (L'historiographie des dernières années et les problèmes de l'étape finale du Risorgimento), « Studii », XVI (1963), nº 4, p. 943—949.
- Orașul București, reședință și capitală a Țării Românești (La ville de Bucarest, résidence et capitale de la Valachie), Bucarest, 1963, 301 p.

- Frămîntări social-politice bucureștene în anii 1859—1862 (Agitations socio-politiques bucarestoises pendant les années 1859—1862), « Materiale de istorie și muzeografie », Bucarest, I (1964), p. 81—100.
- V. Alecsandri diplomat (V. Alecsandri le diplomate), « Lumea », Bucarest, nº du 17 décembre 1964.
- Problema reformei agrare în Principate la mijlocul veacului trecut. Legea rurală din 1864 (Le problème de la réforme agraire dans les Principautés vers la moitié du siècle passé. La loi rurale de 1864), «Studii », XVII (1964), nº 3, p. 519-545.
- L'historiographie à l'époque de la révolution bourgeoise-démocratique, chapitre dans le volume Introduction à l'historiographie roumaine jusqu'en 1918, Bucarest, 1964, p. 36—53.
- Izvoare (Sources); Dezvoltarea economică și socială a Principatelor în anii 1848—1864 (Le développement économique et social des Principautés pendant les années 1848—1864) (en collaboration avec Valerian Popovici); Adunările ad-hoc. Lupta pentru Unire în anii 1856—1858 (Les Assemblées ad-hoc. La lutte pour l'Union pendant les années 1856—1858); Unirea Moldovei cu Țara Românească. Formarea statului național român—1859—1862 (L'Union de la Moldavie et de la Valachie. La constitution de l'Etat national roumain—1859—1862) (en collaboration avec Valerian Popovici); Înfăptuirea reformelor burgheze. Lovitura de stat și legea rurală—1862—1865 (La réalisation des réformes bourgeoises. Le coup d'Etat et la loi rurale—1862—1865), chapitres dans Istoria României, Bucarest, 1964, vol. IV, p. XIX—XXXVII, 180—221, 261—397.
- Situația internațională și politica externă a Austro-Ungariei în primele două decenii ale secolului al XX-lea (La situation internationale et la politique extérieure de l'Autriche-Hongrie pendant les deux premières décennies du XX^e siècle), dans Destrămarea monarhiei austro-ungare. 1900—1918, Bucarest, 1964, p. 191—215 (en collaboration avec A. Oțetea, E. Campus, N. Fotino et C. Mureșan). Une version allemande est parue dans le volume Die internationale Lage Österreichs-Ungarns. 1900—1918, Berlin, 1965, p. 84—110 et une version française dans le volume La désagrégation de la monarchie austro-hongroise. 1900—1918, Bucarest, 1965, p. 213—241.

1965

- Date noi referitoare la Tănase Constantin (Nouvelles données concernant Tănase Constantin), dans Omagiu lui P. Constantinescu-Iași, Bucarest, 1965, p. 491-496.
- Bucureștii anului 1906 și al răscolei din 1907 (Bucarest pendant l'année 1906 et pendant révolte de 1907), « Materiale de istorie și muzeografie », II (1965), p. 231-246.
- Din începuturile diplomației moderne românești (Débuts de la diplomatie moderne roumaine), Bucarest, 1965, 182 p.
- La politique extérieure de la Valachie pendant la révolution bourgeoise-démocratique de 1848, dans Nouvelles Etudes d'Histoire, Bucarest, 1965, vol. III, p. 285-297.
- Tărănimea munteană și evenimentele din 22-24 ianuarie 1859 (La paysannerie valaque et les événements des 22-24 janvier 1859), « Studii », XVIII (1965), nº 4, p. 871-878.
- Orașul București în anii 1822-1847 (La ville de Bucarest pendant les années 1822-1847), dans Istoria orașului București, Bucarest, Musée d'histoire de la ville de Bucarest, 1965, vol. I, p. 180-203.

- La réforme agraire de 1864 en Roumanie et son application, Bucarest, 1966, 127 p. (en collaboration avec N. Admiloaie).
- Gindirea social-politică despre Unire 1859 (La pensée socio-politique à propos de l'Union 1859), Bucarest, 1966, 359 p. (rédacteur responsable du volume avec P. Constantinescu-Iași).
- Locul istoric al Adunărilor ad-hoc (La place historique des Assemblées ad-hoc), « Studii », XIX (1966), nº 1, p. 23-31.
- La double élection d'Alexandre Ioan Cuza à la lumière de la correspondance diplomatique autrichienne, «Revue Roumaine d'Histoire», V (1966), nº 1, p. 13-34 (en collaboration avec Emil Cojocaru).

- Nicolae Bălcesco, Bucarest, 1966, 79 p.; (en dehors de cette édition en langue française, une autre en anglais et une autre en russe).
- București (Bucarest), Bucarest, 1966, 64 p. + illustrations; éditions en roumain, français, allemand, anglais et espagnol.
- Le rôle de la presse dans le mouvement de la renaissance nationale roumaine, « Bulletin de l'Association Internationale des Etudes et Recherches sur l'Information », Prague, 1966, n° 5–6, p. 65–68.
- 1848—1856. Acțiuni diplomatice ale emigrației revoluționare române (1848—1856. Actions diplomatiques de l'émigrațion révolutionnaire roumaine), « Lumea », n° 15 du 7 avril 1966.
- Societatea Academică Română 1867—1878 (La Société Académique Roumaine 1867—1878), « Studii », XIX (1966), n 6, p. 1069—1089.
- L'activité de la section d'histoire de la Société Académique Roumaine et de l'Académie Roumaine jusqu'au parachèvement de l'unité nationale (1867—1918), « Revue Roumaine d'Histoire », V (1966), n° 6, p. 963—978.
- Un moment din viața și activitatea lui George Barițiu (Un moment de la vie et de l'activité de George Barițiu), « Studii și articole de istorie », VIII (1966), p. 405-409.

- L'Union des Principautés Roumaines, București, 1967, 225 p.
- Documente privind istoria României. Colecția lui Eudoxiu Hurmuzaki (Documents concernant l'histoire de la Roumanie. La collection d'Eudoxiu Hurmuzaki), Bucarest, 1967, vol. II, CXXVII + 1020 p.
- Cum s-a desfășurat prima luptă de la Drăgășani (29 mai 1821). Răspuns unei critici (Comment s'est déroulée la première lutte de Drăgășani 29 mai 1821. Réponse à une critique), « Studii », XX (1967), n° 2, p. 357—361 (en collaboration avec Traian Mutașcu).
- 1907. Răscoala. Ecouri în lume (1907. La révolte. Echos dans le monde), « Secolul XX », 1967, no 3, p. 18-21 (en collaboration avec Emil Manu).
- L'eco nella stampa liberal-radicale di Bucarest degli avvenimenti italiani dell'estate 1866, Trieste, 1967, 10 p.
- M. Kogălniceanu, Texte social-politice alese (Textes socio-politiques choisis), volume coordonné par Dan Berindei, Bucarest, 1967, 423 p.
- Reforma agrară din 1864 (La réforme agraire de 1864), Bucarest, 1967, 361 p. (en collaboration avec N. Adăniloaie).
- Ideea de republică la români (L'idée de la république chez les Roumains), « Magazin Istoric », Bucarest, 1967, nº 9.
- Cucerirea independenței României (La conquête de l'indépendance de la Roumanie), Bucarest, 1967, 83 p.
- Paris et Roma, dans Reprezentantele diplomatice ale României (Représentances diplomatiques de la Roumanie), Bucarest, 1967, vol. I, p. 101-133, 234-255.
- L'Académie de la République Socioliste de Roumanie. 1866-1966. Bref historique, Bucarest, 1967, 153 p. (en collaboration avec A. Otetea et I. Goliat).
- Orașul București și viața academică în România (La ville de Bucarest et la vie academique en Roumanie), «București. Materiale de istorie și muzeografie », V (1967), p. 294-302.

- Tableau chronologique de l'histoire roumaine, « Archives diplomatiques et consulaires », Paris, mai 1968.
- Programul cultural al revoluției din 1848 în Țările Române (Le programme culturel de la révolution de 1848 dans les Pays Roumains), « Revista Bibliotecilor », Bucarest, 1968, nº 6.
- "Neamul românesc" al lui N. Iorga și Italia în timpul primului război mondial (« Neamul românesc » de N. Iorga et l'Italie pendant la première guerre mondiale), « Buletin de studii și referate al Asociației de Drept Internațional și Relații Internaționale », Bucarest, 1968, nº 7.
- Nicolae Bălcescu la Londra (Nicolae Bălcescu à Londres), « Magazin Istoric », 1968, nº 7.
- Neuere rumänische Geschichtsschreibung. Probleme und Entwicklung seit dem 19. Jahrhundert,

 * Österreichische Osthefte *, Vienne, X (1968), n° 5, p. 303-308; n° 6, p. 340-352.
- Les révolutionnaires roumains de 1848 et l'idée d'unité, « Revue Roumaine d'Histoire », VII (1968). n° 6, p. 931-947.
- A. D. Xenopol și Academia Română (A. D. Xenopol et l'Académie Roumaine), « Studii și articole de istorie », XII (1968), p. 39-46.
- Anul 1848 in documente artistice (L'année 1848 dans des documents artistiques), « Revista Muzeelor », Bucarest, 1848, nº 3, p. 197-201.

- La reconnaissance de la double élection d'Alexandre Ioan Cuza, vue à la lumière de la correspondance diplomatique autrichienne, « Revue Roumaine d'Histoire », VIII (1969), n° 1, p. 15–33 (en collaboration avec Emil Cojocaru).
- Nicolae Bălcescu. 1819-1852, Bucarest, Commission Nationale de la République Socialiste de Roumanie pour l'UNESCO, 1969, 51 p. + illustrations.
- Bălcescu, Bucarest, 1969, 272 p.
- Bălcescu și "Magazin Istoric pentru Dacia" (Bălcescu et le « Magazin Istoric pentru Dacia »), « Magazin Istoric », 1969, n° 6.
- Nicolae Bălcescu, personalitate marcantă a istoriografiei românești (Nicolae Bălcescu, personnalité marquante de l'historiographie roumaine), «Revista de Filozofie », Bucarest, 16 (1969), nº 9, p. 1113-1119; la version française dans «Revue Roumaine d'Histoire », VIII (1969), nº 6, p. 957-965.
- Aspecte ale gindirii pasoptiste românești în domeniul relațiilor externe (Aspects de la pensée qurant'huitarde roumaine dans le domaine des relations extérieures), dans Comunicările sesiunii științifice de istorie a Asociației de Drept Internațional și Relații Internaționale din 25-26 iulie, Bucarest, 1969, vol. I, p. 3-8.

Mihail Kogălniceanu, dans Diplomați iluștri, Bucarest, 1969, vol. I, p. 239-282.

Mihail Kogălniceanu și problemele politicii externe românești (Mihail Kogălniceanu et les problèmes de la politique extérieure roumaine), «Revista Română de Studii Internaționale », Bucarest, II (1969), nº 1, p. 113-130 version française dans «Revue Roumaine d'Etudes Internationales », Bucarest, II (1969), nº 1, p. 117-136.

Momenti di storia comune, « Il Veltro », Rome, XIII (1969), nº 1-2, p. 95-99.

- Revoluția română din 1848 (La révolution roumaine de 1848), Bucarest, 1969, 375 p. (en collaboration avec C. Căzănișteanu, Marin Florescu et Vasile Nicolae).
- L'abolition du régime féodal dans les Principaulés Roumaines, «Annales Historiques de la Révolution Française», 1969, n° 2, p. 283–295.
- Les Principautés Roumaines Unies et la lutte de libération nationale du Sud-Est de l'Europe, dans Actes du premier Congrès International des Etudes Balkaniques et Sud-Est Européennes, Sofia, 1969, vol. IV, p. 319-325.
- Nicolae Bălcescu ca om de știință (Nicolae Bălcescu en tant qu'homme de science), « Studia et Acta Musei Nicolae Bălcescu », I (1969), p. 15-23.
- Nicolae Bălcescu și revoluția de la 1848 din Țara Românească (Nicolae Bălcescu et la révolution de 1848 de Valachie), « Studii și articole de istorie », XIV (1969), p. 21—30.
- Legături culturale dintre Transilvania și Principate în perioada formării și organizării statului național român (Rapports culturels entre la Transylvanie et les Principautés pendant la période de constitution et d'organisation de l'Etat national roumain), « Cumidava », Brașov, III (1969), p. 259—269.

- Участето на Румыния в освободителната война, dans Освобожденичето на Былгария. 1878—1968, Sofia, 1970, p. 43—56.
- Nicolae Bălcescu. Ein Wegbereiter des modernen Rumänien (1819–1852), «Österreichische Osthefte», XII (1970), n° 2, p. 94–109.
- Bibliografia analitică a periodicelor românești (Bibliographie analytique des périodiques roumains), Bucarest, 1970, vol. I, Ire partie, p. 1-448 (en collaboration avec I. Lupu, N. Camariano et Ov. Papadima).
- "Gazeta Transilvaniei" și Unirea Principalelor, ("Gazeta Transilvaniei et l'Union des Principautés), dans le volume 130 de ani de la apariția "Gazetei de Transilvania", Brașov, 1970, p. 67-74.
- L'idéologie politique des révolutionnaires roumains de 1848, dans Nouvelles Etudes d'Histoire, Bucarest, 1970, vol. IV, p. 207–221.
- L'historiographie roumaine et le problème de l'unité étatique, « Revue Roumaine d'Histoire », IX (1970), n° 4, p. 745–765.
- Le problème de l'édification d'un Etat national roumain jusqu'en 1848 et pendant les événements révolutionnaires, « Rumanian Studies », Leiden, I (1970), p. 45–68.
- Cel de-al XIII-lea Congres internațional de stiințe istorice și contribuția delegației române la lucrările sale (Le XIII e Congrès international des sciences historiques et la contribution de la délégation roumaine à ses travaux), « Studii », 23 (1970), n° 6, p. 1229—1235; version française dans « Revue Roumaine d'Histoire », X (1971), n° 1, p. 193—200 (en collaboration avec Traian Lungu).

- Lupta de clasă a țărănimii din Principate în perioada formării şi organizării statului național (La lutte de classe de la paysannerie pendant la période de constitution et d'organisation de l'Etat national), « Studia et Acta Musei Nicolae Bălcescu », II (1970—1971), p. 85—112.
- Madrid, dans Reprezentantele diplomatice ale României, Bucarest, 1971, vol. II, p. 68-76.
- Rapports italo-roumains dans le domaine du journalisme pendant la période du Risorgimento, « Revue Roumaine d'Histoire », X (1971), n° 2, p. 313-328.
- Victor Hugo și românii. "Avem același viitor" (Victor Hugo et les Roumains. « Nous avons le même avenir »), « Magazin Istoric », 1971, nº 2, p. 80—81.
- Un ecou al aparifiei volumului lui V. Alecsandri "Doine și Lăcrămioare" 1853 (Un écho de la parution du volume de V. Alecsandri « Doinas et muguets » 1853), « Revista de istorie și teorie literară », Bucarest, 20 (1971), n° 1, p. 173—175.
- Știri noi privind conlucrarea muntenilor și moldovenilor în lupta pentru Unirea Principatelor (Nouvelles informations concernant la collaboration des Valaques et des Moldaves dans la lutte pour l'Union des Principautés), dans le volume File din trecutul istoric al judetului Prahova, Ploiești, 1971, p. 5—14.
- "Palatul Cuza" din Iași și proprietarii săi din secolul XIX (Le « Palais Cuza » de Jassy et ses propriétaires pendant le XIX^e siècle), « Buletinul Monumentelor Istorice », Bucarest, 1971, n° 1, p. 49-52.
- La crise orientale et le problème des Principautés Roumaines en été 1821. Informations tirées des archives de Vienne, « Revue des études sud-est européennes », Bucarest, IX (1971), n° 2, p. 203—224 (en collaboration avec Emil Cojocaru).
- Programul miscării revoluționare din 1821 (Le programme du mouvement révolutionnaire de 1821), « Revista de filozofie », 18 (1971), nº 6, p. 791-798.
- Bibliografia analitică a periodicelor românești, Bucarest, 1971, vol. II. II^e partie, p. 449-955 (en collaboration avec I. Lupu, N. Camariano et Ovidiu Papadima).
- N. Iorga et les moments de faîte du processus de constitution de la Roumanie moderne, « Revue Roumaine d'Histoire », X (1971), n° 4, p. 623–640.
- Războiul pentru independență națională 1877—1878. Documente militare (La guerre d'indépendence nationale. 1877—1878. Documents militaires), Bucarest, 1971, LII + 658 p. (en collaboration avec L. Loghin et Gh. Stoean).
- Opera militantă a lui Nicolae Bălcescu (L'œuvre militante de Nicolae Bălcescu), étude introductive du volume de Horia Nestorescu-Bălcești, Nicolae Bălcescu. Contribuții biobliografice, Bucarest, 1971, p. V—XII.
- Développement des sciences historiques en Roumanie au cours des dix dernières années, Bucarest, Centre d'information et de documentation en sciences sociales, 1971, 90 p. (en collaboration).
- Atlas istoric (Atlas historique), Bucarest, 1971 (membre du collectif d'auteurs).
- L'abolition du régime féodal dans les Principautés Roumaines, dans L'abolition de la féodalité dans le monde occidental. Toulouse, 12-16 novembre 1968, Paris, 1971, p. 427-437.

- Reformele din timpul domniei lui Alexandru Ioan Cuza (Les réformes de la période du règne d'Alexandru Ioan Cuza), « Studii și articole de istorie », XVII (1972), p. 25—31.
- Bibliografia analitică a periodicelor românești, Bucarest, 1972, vol. II, IIIe partie, p. 956—1345 (en collaboration avec I. Lupu, N. Camariano et Ovidiu Papadima).
- A. D. Xenopol și istoricii din vremea sa (A. D. Xenopol et les historiens de son époque), dans A. D. Xenopol. Studii privitoare la viața și opera sa, Bucarest, 1972, p. 113-121.
- Vasile Alecsandri diplomatul (Vasile Alecsandri le diplomate), « Studii », XXV (1972), nº 2, p. 257-264.
- La libération de Rome reflétée dans la presse progressiste de Bucarest (1870), « Revue Roumaine d'Histoire », XI (1972), nº 3, p. 439-446.
- Die Staatswerdung Rumäniens, «Österreichische Osthefte », XIV (1972), n° 2, p. 149-160.
- L'écho des événements de France dans la vie politique de la Roumanie durant les années 1870—1871.

 « Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine », Paris, XIX (1972), n° 2, p. 362—375.
- 1871 et l'Europe orientale, « Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine », Paris, XIX (1972), nº 2, p. 328-334 (en collaboration avec N. Fotino.
- Caracterul și tipologia lucrărilor științifice de istorie și structura lor (Le caractère et la typologie des travaux scientifiques d'histoire et leur structure), « Studii și articole de istorie », XVIII (1972), p. 88-92.

- N. Iorga și A. D. Xenopol (N. Iorga et A. D. Xenopol), « Studii. XXV (1972), nº 5, p. 925-932.
- "Neamul românesc" (La nation roumaine) de N. Iorga et l'Italie pendant la première guerre mondiale, dans Atti del VII Congresso Nazionale di storia del giornalismo, Trieste, 1972, p. 355-362.
- Știri consulare austriece privind epidemia de ciumă din Principatele Române în anii 1812—
 1814 (Informations consulaires autrichiennes concernant l'épidémie de peste dans les Principautés Roumaines pendant les années 1812—1814), dans le volume Din istoria luptei antiepidemice în România, Bucarest, 1972, p. 195—198.
- Mișcarea revoluționară din 1821 la București (Le mouvement révolutionnaire de 1821 à Bucarest), «București. Materiale de istorie și muzeografie», IX (1972), p. 181-186.
- Cu privire la caracterul miscării revoluționare din 1821 (A propos du caractere du mouvement révolutionnaire de 1821), «Studii și articole de istorie», XX (1972), p. 94-99.

- Aspecte militare ale miscării revoluționare din 1821 (Aspects militaires du mouvement révolutionnaire de 1821), II^e édition remaniée, Bucarest, 1973, 219 p. + 1 carte (en collaboration avec Traian Mutașcu).
- L'époque de la renaissance nationale bulgare (1850-1878), « Revue Roumaine d'Histoire », XII (1973), nº 2, p. 245-250.
- Alexandru Ioan Cuza și politica externă a Principatelor Unite Române (Alexandre Ioan Cuza et la politique extérieure des Principautés Roumaines), «Revista Română de Studii Internaționale», VII (1973), nº 1, p. 101—109; version française dans «Revue Roumaine d'Etudes Interationales», VII (1973), nº 1, p. 107—116.
- Stiri din presa din Heidelberg privind moartea lui Alexandru Ioan Cuza (Informations tirées de la presse de Heidelberg concernant la mort d'Alexandre Ioan Cuza), « Studii », XXVI (1973), nº 3, p. 555-558.
- La révolution roumaine de 1848 dans le contexte européen, « Revue Roumaine d'Histoire », XII (1973), n° 3, p. 473-488.
- Constituirea statului național român în contextul european (La constitution de l'Etat national roumain dans le contexte européen), dans le volume Cuza Vodă. In memoriam, Jassy, 1973, p. 113-146.
- Programul extern al revoluției române de la 1848 (Le programme extérieur de la révolution roumaine de 1848), «Revista Română de Studii Internaționale », VII (1973), nº 2, p. 55-60; version française dans «Revue Roumaine d'Etudes Internationales », VII (1973), nº 2-3, p. 131-137.
- L'année révolutionnaire 1821 dans les Pays Roumains, Bucarest, 1973, 246 p.
- La famille Maiorescu en Valachie et en Roumanie, dans Recueil du 11e Congrès International des Sciences Généalogique et Héraldique Liège 1972, Braga, 1973, p. 71-78.
- Румыно-былгарските връзки през 1850—1870 г. в румынската историография, dans Проблеми на българската историография след втората световна война, Sofia, 1973, p. 382—386.
- Das europäische Revolutionsjahr 1848. Seine Bedeutung für die rumänischen Länder, «Österreichische Osthefte», 1973, no 4, p. 325-335.
- Die Lage der Bauernschaft in der Walachei und der Moldau und das Agrarregime in der Periode des Organischen Reglements (1831–1858), dans le volume Der Bauer Mittel- und Osteuropas im sozio-ökonomischen Wandel des 18. und 19. Jahrhunderts, paru par les soins de Dan Berindei, Wolfgang Gesemann, Alfred Hoffmann, Walter Leitsch, Albrecht Timm et Sergij Vilfan, Köln-Wien, 1973, p. 66–82.

1974

Revoluția română din 1848 (La révolution roumaine de 1848), Bucarest, 1974, 79 p.

Данни за България в румънските периодични издания до 1858 г., dans В чест на академик Димитър Косев, Sofia, 1974, р. 369—375.

Programul intern al revoluției române din 1848—1849 (Le programme intérieur de la révolution roumaine de 1848—1849), dans le volume Revoluția română de la 1848 în țările române, Bucarest, 1974, p. 35—57.

Publicarea documentelor privind istoria modernă a României (La publication des documents concernant l'histoire moderne de la Roumanie), « Revista de Istorie », Bucarest, XXVII (1974), nº 9, p. 1351-1355.

Eudoxiu Hurmuzaki şi istoriografia epocii sale (Eudoxiu Hurmuzaki et l'historiographie de son époque), «Revista Arhivelor», LI (1974), nº 4, p. 516-520; version française dans «Revue Roumaine d'Histoire», XIII (1974), nº 5-6, p. 755-763.

- Jules Michelet et l'Europe orientale, « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », XII(1974), nº 4, p. 485-489.
- Împămintenirea lui Carol Davila (La naturalisation de Charles Davila), dans le volume Sub semnul lui Clio. Omagiu acad. prof. Ștefan Pascu, Cluj, 1974, p. 526-532.
- La constitution de la Roumanie moderne dans le contexte sud-est européen, «Nuova Rivista Storica », Milano, LVIII (1974), nos V-VI, p. 590-609.

- Mihai Viteazul în viziunea generației făuritorilor României moderne (Michel le Brave dans la vision de la génération des créateurs de la Roumanie moderne), dans le volume Mihai Viteazul. Culegere de studii, Bucarest, 1975, p. 37-50.
- The opening of diplomatic relations between the United States and the states of Europa, rapport au XIVe Congrès International des Sciences Historiques, San Francisco, 1975 (en collaboration avec Fr. Kellogg).
- Citeva informații genealogice referitoare la ascendența lui Alexandru D. Ghica (Quelques informations généalogiques concernant l'ascendance d'Alexandru D. Ghica), «Revista Arhivelor», LIII (1975), nº 2, p. 210-211.
- Unirea Principatelor preludiu al independenței de stat depline a României (L'union des Principautés prélude de l'indépendance d'Etat parachevée de la Roumanie), « Anale de Istorie », Bucarest, XXI (1975), nº 3, p. 45-56.
- Unité, modernisation et indépendance dans le processus de constitution de la Roumanie moderne (jusqu'en 1849), dans Nouvelles Etudes d'Histoire, Bucarest, 1975, vol. V, p. 121-140.
- The Romanian War of Independence (1877-1878), dans le volume Pages from the History of the Romanian Army, Bucarest, 1975, p. 133-150; des versions en français, russe et espagnol.
- Revoluționarii români de la 1848 și mișcarea democratică și socialistă din Europa (Les révoluționnaires roumains de 1848 et le mouvement démocratique et socialiste d'Europe), Revista de Istorie », XXVIII (1975), nº 9, p. 1387—1399.
- Programul Partidului Comunist Român cu privire la procesul trecerii României de la feudalism la capitalism (Le Programme du Parti Communiste Roumain sur le processus du passage de la Roumanie du féodalisme au capitalisme), « Anale de Istorie », XXI (1975), nº 5, p. 158-168.
- La Roumanie en 1944-1945: L'insurrection nationale et la participation à la guerre antihitérienne, Bulletin de la Société d'Histoire Moderne, Paris, 74(1975), n° 13, p. 7-15.
- Fumānische Probleme in den ersten 20 Jahrgängen des «Archivs des Vereins für Siebenbürgische Landeskunde» (1843–1862), dans le volume Siebenbürgen als Beispiel europäischen Kulturaustausches, Köln-Wien, 1975, p. 46–56.
- Congresul International de Stiințe Istorice de la San Francisco (Le Congrès International des Sciences Historiques de San Francisco), «Revista de Istorie», XXVIII (1975), nº 12, p. 1931—1936; version française dans «Revue Roumaine d'Histoire», XV (1976), nº 1, p. 155—161.

- Union of the Principalities a prelude to Romanian's full State independence, dans Romania. Pages of History, Bucarest, I (1976), n° 1, p. 44-59; versions en français, allemand, russe et espagnol.
- Răscoala poporului bulgar din aprilie 1876 și România (La révolte du peuple bulgare d'avril 1876 et la Roumanie), * Revista Română de Studii Internaționale *, X (1976), nº 2, p. 195-202; version en russe dans * Revue Roumaine d'Etudes Internationales *, X (1976), nº 2, p. 213-221.
- Cincì ani de activitate a Comisiei de Heraldică, Genealogie și Sigilografie de pe lingă Institutul de Istorie "N. lorga" (Cinq années d'activité de la Commission d'Héraldique, de Généalogie et de Sigillographie près l'Institut d'Histoire » N. lorga »), «Revista de Istorie », XXIX (1976), n° 5, p. 759-762; version française dans «Revue Roumaine d'Histoire », XV (1976), n° 2, p. 346-348.
- La Roumanie et les événements balkaniques des années 1875-1876, «Revue Roumaine d'Histoire», XV (1976), n° 2, p. 207-223.
- Die Vorläufer der Rumänischen Akademie der Wissenschaften, dans le volume Wissenschaftspolitik in Mittel- und Osteuropa. Wissenschaftliche Gesellschaften, Akademien und Hochschulen in 18. und beginnenden 19. Jahrhundert, Berlin, 1976, p. 174–186.
- Independent Romania. 1877, Bucarest, 1976, 103 p. + 1 carte; versions en français, russe, arabe, allemand et espagnol.

- România și redeschiderea problemei orientale (1875) (La Roumanie et le rebondissement du problème oriental—1875), dans le volume Locuri și momente legate de războiul pentru independența de stat a României, Bucarest, Ministère du Tourisme, 1976, p. 18-23.
- Din isloria Bucureștilor (Histoire de Bucarest), dans le volume de George Șerban, București, Bucarest, 1976, p. 7-39.
- Cadrul internațional al cuceririi independenței României (Le cadre international de la conquête de l'indépendance de la Roumanie), « Studii și articole de istorie », XXXIII—XXXIX (1976), p. 49-55.
- Die revolutionären Ereignisse von 1821 in den Rumänischen Fürstentümern, Southeastern Europe », Pittsburgh, vol. 3 (1976), n° 2, p. 153-166.

- Constantin Moisil și Comisia Consultativă Heraldică a României (Constantin Moisil et la Commission Consultative Héraldique de la Roumanie), « Revista Arhivelor », LIV (1977), nº 1, p. 81-82.
- Statul național în lupta pentru independență (L'Etat national dans la lutte pour l'indépendance), dans le volume Independența, lupta milenară a poporului român, paru par les soins de Dan Berindei, Leonid Boicu et Gh. Platon, Jassy, 1977, p. 35-45.
- De la Unire spre Independență (De l'Union à l'Indépendance), dans le volume România în războiul de independență, Bucarest, 1977, p. 29-52.
- De la Unirea Principatelor la independența României (De l'Union des Principautés à l'indépendence de la Roumanie), dans le volume Independența României, Bucarest, 1977, p. 115-133; version abrégée en français, allemand, anglais, russe et espagnol.
- [La conquête de l'indépendance, moment décisif de l'histoire de la Roumanie] [« Revue des études historiques »], Société des Etudes Historiques du Japon, Tokio, 1977, nº 44 (mai), p. 29-36 (en japonais, inclusivement le titre de la revue).
- Représentants étrangers à Bucarest et l'indépendance de la Roumanie (1875-1877), «Revue Roumaine d'Histoire », XVI (1977), n° 2, p. 279-295.
- Independența României. Documente (L'indépendance de la Roumanie. Documents), Bucarest, 1977, vol. II, lêre partie, LXIII + 412 p. + 19 illustr. (rédacteur responsable adjoint du volume et auteur de l'étude introductive p. IX-XXXI).
- Independența României. Documente, Bucarest, 1977, IIe partie, LIV + 381 p. (rédacteur responsable adjoint du volume et auteur de l'étude introductive p. VII-XXI).
- Dezvoltarea științei istorice în România în ultimul deceniu. Rezultate și perspective (Développement de la science historique en Roumanie pendant la dernière décennie. Résultats et perspectives), dans le volume Lucrările Comisiei mixte de istorie româno-ungară, Bucarest, 1977, p. 61-108 (en collaboration).
- Reforma agrară în Principatele Unite Române în contextul evoluției agrare din centrul și sudestul Europei (La réforme agraire dans les Principautés Unies Roumaines dans le contexte de l'évoluțion agraire du centre et du sud-est de l'Europe), dans le volume Lucrările Comisiei mixte de istorie româno-ungare, Bucarest, 1977, p. 129-135.
- 1877. A függetlenségi háború és Erdély, Bucarest, 1977, 237 p. (en collaboration avec Csucsuya István).
- Romanian itsenäistymiben ja Suomi (L'indépendance, de la Roumanie et la Finlande), «Historiallinen Aikakauskinja», Helsinki, 1977, n° 2, p. 110-118.
- Cucerirea independenței (1877 1878) (La conquête de l'indépendance 1877 1878), Bucarest, 1977, 133 p.
- Documente ale istoriei. Gindirea politică românească în sec. XVIII-XIX în memorii și programe (Documents de l'histoire. La pensée politique roumaine pendant les XVIIIe et XIXe siècles dans des mémoires et des programmes), «Magazin Istoric», XI (1977), nº 7, p. 2-5; nº 8, p. 11-14; nº 9, p. 6-9; nº 10, p. 2-5; nº 11, p. 8-10; nº 12, p. 7-9.
- Ultimii ani de viață și activitate ai lui Nicolae Bălcescu (Les dernières années de vie et d'activité de Nicolae Bălcescu), «Revista de Istorie», XXX (1977), nº 11, p. 1993—2008.
- Premisele economico-sociale ale constituirii Rominiei independente (Les prémices économico-sociales de la constitution de la Roumanie indépendante), « Carpica », Bacau, IX (1977), p. 61-79.
- La Révolucion Rumana en 1848. Ideologia y Programa, « Semestre Historico », Caracas, nº 6 (juillet-décembre 1977), p. 125-141.

- Acțiuni diplomatice pentru recunoașterea și consolidarea independenței naționale (Actions diplomatiques pour la reconnaissance et la consolidation de l'indépendance nationale), « Revista Arhivelor », vol. XXXIX (1977), supplément, p. 30-34.
- [La Roumanie indépendante], Beijing, 1977, 92 p. + 2 cartes (en chinois)
- Der Unabhängigkeitskrieg und seine Bedeutung für die Geschichte Rumäniens, «Forschungen zur Volks- und Landeskunde », Sibiu, 21 (1978), n° 1, p. 110-113.

- Evoluție și revoluție în istoria modernă a României (Evolution et révolution dans l'histoire moderne de la Roumanie), «Revista de Istorie», XXXI (1978), nº 8, p. 1409-1417.
- Préludes de la révolution roumaine de 1848. Les sociétés secrètes, « Revue Roumaine d'Histoire », XVII (1978), n° 3, p. 427-445.
- Les objectifs nationaux et sociaux de la Révolution roumaine de 1848, « Roumanie. Pages d'histoire », III (1978), n° 2, p. 15-28.
- Die südosteuropäischen Völker und die Orientkrise, «Österreichische Osthefte», Vienne, XX (1978), n° 3, p. 407-420.
- Genealogische Beziehungen der Anführer der walachischen Revolution von 1848 in der Walachei, dans 12. Internationales Kongress für genealogische und heraldische Wissenschaften. München 1974, Stuttgart, 1978, vol. G, p. 113—120.
- Die rumänische bürgerliche Revolution von 1848. Hauptmerkmale und europäische Bezüge, «Revue des Etudes Sud-Est Européennes», XVI (1978), n° 3, p. 501–509.
- [Avant-propos, notes explicatives et bibliographie] au livre de C. C. Giurescu, Formation de l'Etat national unitaire roumain, Beijing, 1978 p. 1-4, 144-150, (en chinois).
- Cucerirea independentei reflectată în corespondența vremii (La conquête de l'indépendance reflétée dans la correspondance de l'époque), « Muzeul Național », Bucarest, IV (1978), p. 211—214.
- București. Ghid turistic (Bucarest. Guide touristique), Bucarest, 1978, 253 p. + 1 plan; une autre version en allemand (en collaboration avec Sebastian Bonifaciu).
- Enciclopedia istoriografiei românești (L'encyclopédie de l'historiographie roumaine), Bucarest, 1978 (membre du collectif des auteurs.)
- Date privind viața îni Carol Davila (Données concernant la vie de Charles Davila), dans le volume Din tradițiile medicinii și ale educației sanitare. Studii și note, Bucarest, 1978, p. 329-336.
- 130 de ani de la revoluția din 1848. Revoluția din Țara Românească (130 années depuis la révolution de 1848. La révolution de Valachie), «Memoriile Secției de Științe Istorice », Bucarest, série IV, III (1978), p. 29-35.

1979

Epoca Unirii (L'époque de l'Union), Bucarest, 1979, 272 p.

Semnificația formării statului național român (La signification de la constitution de l'Etat national roumain), «Revista de Istorie», XXXII (1979), nº 1, p. 21-30.

- Condițiile interne și internaționale ale făuririi statului național modern (Les conditions internes et internationales de la constitution de l'Etat national moderne), « Cercetări Istorice », Bucarest, I (1979), p. 10-14.
- Legături și convergențe istorice româno-franceze (Rapports et convergences historiques roumano-français), « Revista de Istorie », XXXII (1979), n° 3, p. 405-428.
- Dictionar diplomatic (Dictionnaire diplomatique), Bucarest, 1979 (membre du collectif des auteurs).
- Relații culturale între Transilvania și România anilor 1867—1918 (Rapports culturels entre la Transylvanie et la Roumanie des années 1867—1918), dans Studii și materiale de istorie modernă, Bucarest, 1979, vol. VI, p. 181—200.
- Independența României. Bibliografie, Bucarest, 1979, XXV + 307 p. (membre du comité de rédaction du volume).
- Revoluția română de la 1848 și Europa (La révolution roumaine de 1848 et l'Europe), « Studia et Acta Musei Nicolae Bălcescu », vol. V-VI, Bălcești, 1979, p. 11-20.
- Locul lui Gh. Sincai în istoriografia românească (La place de Gh. Sincai dans l'historiographie roumaine), « Revista Arhivelor », LVI (1979), n° 2, p. 139-142.
- Gh. Lazăr, purtător de cuvint al progresului și al iubirii de neam (Gh. Lazăr, porte-parole du progrès et de l'amour de la nation), « Revista Arhivelor », LVI (1979), n° 3, p. 281—289.
- Geheimgesellschaften und die Befreiungsbewegung der rumänischen Nation, dans le volume Beförderer der Aufklärung in Mittel- und Osteuropa, Berlin, 1979, p. 161-173.

- The Romanian Armed Forces in the Eighteenth and Nineteenth Century, dans le volume War and Society in East Central Europe, New York, 1979, vol. I, p. 215-247.
- Le professeur Marcel Emerit lors de son 80° anniversaire, « Revue Roumaine d'Histoire », XVIII (1979), n° 4, p. 667-671.
- Les antécédents de l'abdication du prince Cuza, « Revue Roumaine d'Histoire », XVIII (1979), p. 785-802.
- Libération nationale et formation d'un Etat unitaire, « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », XVI (1979), n° 4, p. 730-733.

- The Independence of Romania. Selected Bibliography, Bucarest, 1980, XXI + 130 p. (membre · du comité de rédaction du volume).
- Corespondența din exil a fiilor lui Dinicu Golescu. Însemnări (La correspondance d'exil des
- fils de Dinicu Golescu. Notes), «Revista de Istorie», XXXIII (1980), nº 1, p. 81–96.

 Revoluția din 1821 condusă de Tudor Vladimirescu (La révolution de 1821 dirigée par Tudor Vladimirescu), «Revista de Istorie», XXXIII (1980), nº 5, p. 823–845.

 Realizări și perspective ale istoriografiei epocii moderne (Réalisations et perspectives de l'his-
- toriographie de l'époque moderne), « Revista de Istorie », XXXIII (1980), n°s 7-8, p. 1377-1402.
- Nation et Etat national chez les Roumains. Un exemple de renaissance nationale, « Revue Roumaine d'Histoire », XIX (1980), n°s 2-3, p. 301-311.
- La création de la Roumanie moderne. L'impact des facteurs intérieurs et extérieurs, dans Nouvelles Etudes d'Histoire, Bucarest, 1980, vol. VI, IIe partie, p. 55-65.
- Personalitatea generalului Gheorghe Magheru (La personnalité du général Gheorghe Magheru), dans Documente noi descoperite si informații arheologice, Bucarest, Académie des Sciences Sociales et Politiques, 1980, p. 3-6.
- Le développement de l'armée nationale roumaine sous le règne d'Alexandru Joan Cuza, dans Pages from the military history of the Romanian People, Bucarest, 1980, p. 123-130.
- Cel de-al XV-lea Congres Internațional de Științe Istorice și participarea istoricilor români (Le XVe Congrès International des Sciences Historiques et la participation des historiens roumains), « Revista de Istorie », XXXIII (1980), nº 10, p. 1839 – 1855 et dans Al XV-lea Congres Internațional de Științe Istorice. Documente, informații, mărturii (Le XVème Congrès International des Sciences Historiques. Documents, informations, témoignages), Bucarest, Académie des Sciences Sociales et Politiques, 1980, p. 9-31; version française dans « Revue Roumaine d'Histoire », XX (1981), n° 1, p. 169-180.
- București. Ghid turistic (Bucarest. Guide touristique), IIe édition revue et complétée, Bucarest, 1980, 260 p. (en collaboration avec S. Bonifaciu).
- Die Reisen des rumänischen Bojaren Constantin (Dinicu) Golescu nach Mittel- und Westeuropa, dans Reisen und Reisebeschreibungen im 18. und 19. Jahrhundert, Berlin, 1980, p. 117-126.

- Frămintări politice în Țara Românească în primăvara și vara anului 1861. Petiția de la 11 iunie 1861 (Agitations politiques en Valachie pendant le printemps et l'été de l'année 1861. La pétition du 11 juin 1861), « Revista de Istorie », XXXIV (1981), nº 1, p. 75-109.
- Nouvelles données concernant les rapports roumano-danois qu XIXe siècle, « Revue Roumaine d'Histoire », XX (1981), n^{o} 1, p. 57-63.
- Mutații în sinul păturilor conducătoare românești în a doua jumătate a secolului al XIX-lea in lumina genealogiei (Mutations dans les rangs des couches dirigeantes roumaines pendant la deuxième moitié du NIXe siècle à la lumière de la généalogie), dans Documente noi descoperite și informații arheologice, Bucarest, Académie des Sciences Sociales et Politiques, 1981, p. 72-78.
- Despre convenția dintre Vladimirescu și Eterie și alte probleme ale revoluției din 1821 (Sur la convention entre Vladimirescu et l'Hétairie et d'autres problèmes de la révolution de 1821), « Revista de Istorie », XXXIV (1981), nº 8, p. 1555-1559.
- Geschichte und Nationalliteratur bei den Rumänen der ersten Hälfte des XIX. Jahrhunderts, dans le volume Ostmitteleuropa. Berichte und Forschungen. Gotthold Rhode zum 28. Januar 1981, Stuttgart, 1981, p. 167-172.
- Locul și semnificația revoluției din 1821 în istoria României (La place et la signification de la révolution de 1821 dans l'histoire de la Roumanie), « Biserica Ortodoxă Română », Bucarest, XCIX (1981), nos 5-6, p. 609-617.

- Petiția de la 11 iunie 1861. Comitetul pentru subscripție și sigiliul său (La pétition du 11 juin 1861. Le Comité des suscriptions et son sceau), «Revista Arhivelor», LVIII (1981), no 3. p. 318-324 (en collaboration avec Maria Dogaru).
- La paysannerie et la Roumanie moderne, « Revue Roumaine d'Histoire », XX (1981), n° 4, p. 717-726.
- Mutații în sinul clasei dominante din Țara Românească în perioada de destrămare a orinduirii feudale (Mutations dans les rangs de la classe dominante de Valachie pendant la période de désagrégation du féodalisme), « Revista de Istorie », XXXIV (1981), nº 11, p. 2029-2046 (en collaboration avec Irina Gavrilă).
- Tudor Vladimirescu și Eteria (Tudor Vladimirescu et l'Hétairie), « Studii și articole de istorie », XLIII—XLIV (1981), p. 28—32.
- Discorso del Sr. Don Dan Berindei, dans Discorsos pronunciados en Bucarest y Madrid con motivo del centenario del establecimiento de relaciones diplomaticas entre Rumania y Espana (22 de junio de 1981) « Estudios Internacionales », Madrid, 1981, p. 311-316.
- Opinion publique et politique extérieure en Roumanie de l'indépendance à la veille de la Guerre mondiale, dans le volume Opinion publique et politique extérieure, Rome, 1981, p. 411-425.

- Die Modernisierung von Staat und Gesellschaft Rumäniens. 1849-1877, dans le volume Der Berliner Kongress von 1878, Wiesbaden, 1982, p. 349-368.
- Mutations dans le sein de la classe dirigeante valaque au cours du deuxième quart du XIX^e siècle, dans le volume Genealogica et Heraldica, Copenhague, 1982, p. 359-363.
- Breve historia de Rumania, Caracas, 1982, 208 p. (en collaboration avec Mihnea Gheorghiu, Florin Constantiniu, N. S. Tanașoca et Gh. Buzatu).
- Unirea Principatelor din 1859 și însemnătatea ei istorică (L'Union des Principautés de 1859 et son importance historique), dans File de istorie militară, Bucarest, 1982, vol. X, p. 241-257.
- Relations roumano-polonaises pendant la quatrième décennie du XIX^e siècle, « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », XX (1982), n° 1, p. 129-144.
- Tradiții în gindirea diplomatică românească (Traditions dans la pensée diplomatique roumaine), « Revista Română de Studii Internaționale », XVI (1982), n°s 4-5, p. 289-293.
- La Commission d'héraldique, de généalogie et de sigillographie (1971-1982). Bilan et perspectives, dans Recueil d'études généalogiques et héraldiques roumaines, Bucarest, 1982, p. 1-11.
- Cum trebuie apreciat programul revoluției române de la 1848? (Comment on doit envisager le programme de la révolution roumaine de 1848?), « Revista de Istorie, XXXV (1982), n° 9, p. 1040-1041.
- Giuseppe Garibaldi în ansamblul relațiilor risorgimentale româno-italiene (Giuseppe Garibaldi dans l'ensemble des relations risorgimentales roumano-italiennes), « Revista de Istorie », XXXV (1982), n° 10, p. 1116-1123.
- Ein angehender rumänischer Staatsmann in Berlin (1835–1838), dans le volume Kulturbeziehungen in Mittel- und Osteuropa im 18. und 19. Jahrhundert. Festschrift für Heinz Ischreyt zum 65. Geburstag, Berlin, 1982, p. 17–26.
- Statul modern in viziunea făuritorilor Unirii Principatelor (L'Etat moderne dans la vision des forgeurs de l'Union des Principautés), dans le volume Stat. Națiune. Societate. Interpretări istorice, Cluj, 1982, p. 118-127.
- Revoluția condusă de Tudor Vladimirescu în contextul ei internațional (La révolution dirigée par Tudor Vladimirescu dans son contexte international), «Studii și articole de istorie », XLV-XLVI (1982), p. 58-64.

- Industria în perioada 1859—1864. Muntenia. Partea I (L'industrie pendant la période 1859—1864. La Valachie. Première partie), dans Studii și articole de istorie modernă, Bucarest, VII (1983), p. 115—145.
- Analiza situației clasei dominante din Țara Românească în temeiul catagrafiei din 1829 (L'analyse de la situation de la classe dominante de Valachie à la lumière du recensement de 1829), « Revista de Istorie », XXXVI (1983), n° 4, p. 349-362 (en collaboration avec Irina Gavrilă).
- Analyse de la composition de l'ensemble des familles de grands dignitaires de la Valachie au XVIII^e siècle, dans XV Congreso Internacional de las Ciencias Genealogica y Heraldica, Madrid, 1983, vol. I, p. 239-253 (en collaboration avec Irina Gavrilă).

- Date privind corpul medical din România într-o arhivă franceză (Données concernant le corps médical de Roumanie dans une archive française), dans le volume Momente din trecutul medicinii Studii, note și documente, paru par les soins du dr. G. Brătescu, Bucarest, 1983, p. 409-410.
- Bălcescu, dans Diplomați iluștri, Bucarest, 1983, vol. IV, p. 65-111.
- Locul revoluției de la 1848 1849 în istoria României (La place de la révolution de 1848 1849 dans l'histoire de Roumanie), « Revista de Istorie », XXXVI (1983), nº 5, p. 431 440.
- Revoluția română și revoluția maghiară în 1848-1849: relații și responsabilități istorice (La révolution roumaine et la révolution hongroise de 1848-1849: rapports et responsabilités historiques), « Revista de Istorie », XXXVI (1983) n° 8, p. 835-837.
- Studiu introductiv (Étude introductive) du volume Mihail Kogălniceanu, Opere (Œuvres), III, Oratorie I (1856–1864), Bucarest, 1983, p. 5–8.
- The Military Reforms of Alexandru Ion Cuza and the Modernisation of the Army, dans le volume War, Revolution and Society in Romania. The Road to Independence, New York, 1983, p. 165-182.
- Le témoignage de J. A. Vaillant sur la société roumaine, « Revue Roumaine d'Histoire », XXII (1983), n° 4, p. 325-330.
- În capitala României independente. București 1888—1890: Bülow raportează lui Bismarck (Dans la capitale de la Roumanie indépendante. Bucarest, 1888—1890: Bülow adresse ses rapports à Bismarck), «Magazin Istoric», XVII (1983), n° 11, p. 17—21; n° 12, p. 73—76.
- Nationalkultur und Nationalstaat: Rumänien im 19. Jahrhundert, dans «Österreichische Osthefte», Vienne, 25 (1983), n° 4, p. 383-398.
- 1784-1944: Genèse de la Roumanie moderne, chapitre du volume La Roumanie d'Albert d'Haenens, Bruxelles, 1983, p. 91-103.

Anastasie Iordache

BCU Cluj / Central University Library Cluj

